This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

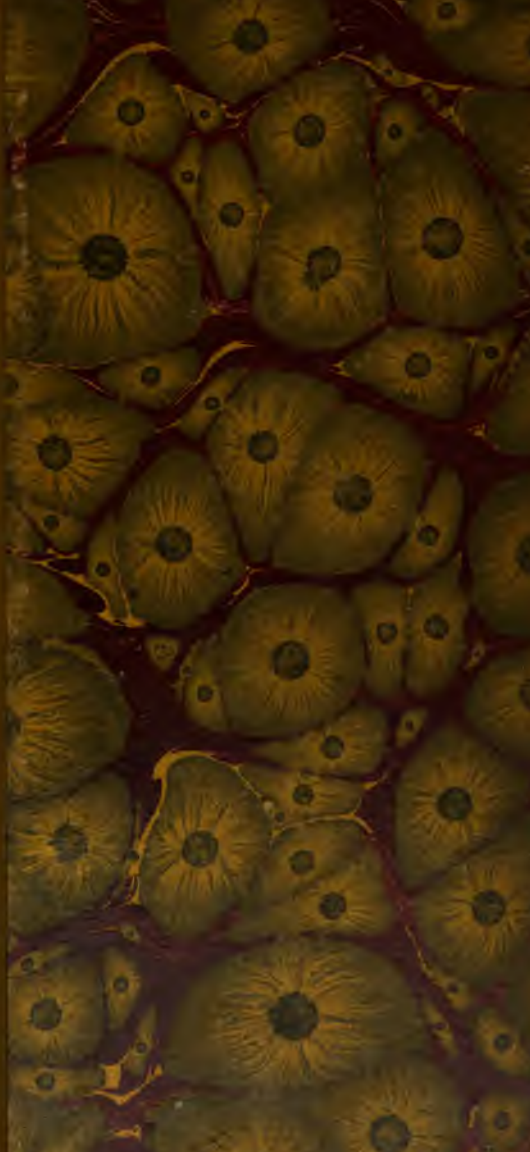
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



EMILE ROYER del & sculpt

Vet. Fr. III A. 44

ROMANS HISTORIQUES

DU

LANGUEDOC.

164

ROMANS HISTORIQUES

DU

LANGUEDOC.

SATHANIEL,

Par Frédéric Soulié.

TOME II.

BRUXELLES,
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, ETC.
HAUMAN, CATTOIR ET COMP^e.
1837

[illegible]

LIVRE TROISIÈME.

I

Narbonne (1).

Salut Narbonne! ville puissante par ta salubrité; délicieuse à voir dans ta cité et dans tes campagnes; admirable pour tes murs et pour ton enceinte, pour tes portes, pour tes auberges, pour tes portiques, pour ton forum et ton théâtre; pour tes temples, tes capitoles et tes fabriques de monnaies; magnifique pour tes bains, pour tes arcs de triomphe, tes greniers, tes marchés; riche par tes prés, tes fontaines, tes îles, tes salines, tes fleuves et tes étangs, ton commerce, tes ponts et ta mer; illustre surtout par tes citoyens. Tu vénères à juste titre Bacchus, Cérès, Palès et Minerve, qui t'ont

dotée de tes vignes, de tes jaunes moissons, de tes gras pâturages et de tes oliviers onctueux. Dédaignant l'aide de la nature, tu ne t'es point reléguée sur une haute montagne : tu n'en élèves pas moins haut ton front superbe, quoique tu ne montres plus tes larges fossés et tes remparts hérissés autour de toi. Loin de là, tu laisses voir tes murs fracassés et tes fossés comblés de leurs ruines, nobles témoignages de ta valeur. Tu mérites plus de louanges que ces villes qui étalent leurs murs intacts et honteux qui se sont ouverts devant le pas des ennemis. Je ne te vanterai pas pour tes chaires recouvertes d'ivoire et d'écaille, pour tes marbres magnifiques, pour tes portes dorées et pour tes pavés faits de pierres asarotiques (2); mais je te louerai pour tes remparts détruits, car dans ce temps d'effroyables combats, il faut que la louange se mesure à la taille des cicatrices, et la honte est pour ceux qui, vivant de nos jours, vivent sans blessures!

Lorsque l'évêque Sidoine saluait ainsi la ville de Narbonne, elle était déjà au pouvoir de Théodoric, et portait les traces des deux siéges qu'il lui avait fallu soutenir; le premier contre les Alains, le second contre Théodoric lui-même. Cette longue énumération des diverses richesses de la capitale narbonnaise nous montre d'une part l'importance de cette cité, et nous explique de l'autre le singu-

lier empire qu'avaient gardé les mœurs romaines au milieu des mœurs barbares; on y voit surtout la puissance des souvenirs de la théogonie païenne à côté de la religion du Christ. Ainsi, c'est un évêque catholique qui place Narbonne sous la protection de Palès, de Bacchus et de Minerve, comme il avait placé les entreprises de l'empereur Avitus sous la protection du dieu Mars et de Jupiter. On ne s'étonnera donc pas de retrouver dans le langage des nouveaux acteurs de ce drame, dans les cérémonies mêmes que nous allons décrire, un mélange incohérent de croyances nouvelles et d'images antiques, de sentiments chrétiens et d'invocations à des noms réputés sacriléges.

Or, c'était près d'un mois après le jour de la fuite d'Alidah; Narbonne s'éveillait brillante, joyeuse et insouciante des dangers dont elle pouvait être menacée; le forum était déjà rempli d'une foule de peuple déguenillé, sans manteau et sans souliers, se coudoyant, se disputant, et parfois poursuivant de ses railleries et de ses invectives, tantôt les jeunes patriciens qui regagnaient tardivement, et dans un état d'ivresse complète, leurs riches habitations, tantôt les pauvres clients de quelque illustre maison, qui avaient passé une partie de la nuit à la porte d'un palais pour arriver les premiers à la distribution de la sportule (3). Dans un coin du forum, on remarquait une longue file de ces

malheureux dont le maintien modeste et l'air résigné contrastaient avec l'insolence et les propos d'une foule tumultueuse qui occupait un autre coin du forum.

— Vois-tu, disait un misérable, dont la tunique portait encore les traces de la terre sur laquelle il était resté couché; vois-tu tout ce troupeau d'hypocrites qui se pressent à la porte de l'évêque Herme? ils vont recevoir chacun dans le petit panier sportulaire une livre de pain, une demi-livre de viande et une once d'huile; puis ils emporteront leur proie dans leur tanière, comme des vautours, et la dévoreront en secret (4).

— Tu sais bien qu'ils ne peuvent pas faire autrement, répondit un muletier, en prenant place à côté de celui qui parlait ainsi et qui était un marchand de citrons, ou qui du moins déclara être inscrit comme tel sur la liste du four de son quartier (5); tu sais bien qu'ils ne peuvent pas faire autrement, et que jamais Herme n'a voulu consentir à changer les provisions qu'il donne, en une valeur d'argent, quoique je sois sûr qu'au prix où sont les denrées maintenant, chaque portion dépasse la somme de cent quadrantes *, qui est le prix ordinaire de chaque sportule.

— Que Jupiter le damne, le vieil avare! repartit

* Environ vingt-cinq sous.

le marchand de citrons ; le comte Agrippin, dont je me suis fait le client, ne s'inquiète ni de la valeur des denrées, ni de l'usage que l'on fait de ses dons, et Momullus, son intendant, nous distribue tous les matins une pièce d'argent de deux cents quadrantes, sans que des esclaves nous espionnent et aillent lui dire si en sortant de son palais je m'amuse à la jouer, ou si je vais la porter à ma famille.

— D'après ce que tu viens de me dire, reprit le muletier, tu n'en as pas grand besoin, puisque tu es admis à la distribution des pains de ton quartier; mais comment fais-tu pour te trouver en même temps aux deux endroits?

— C'est ma femme qui se charge du soin du four, et l'on ne m'y voit jamais, car je passe pour malade et estropié, ayant eu le bonheur d'être renversé par la carrosse de Placentia, la maîtresse du préfet Maximius ; tous les matins, ma femme va chercher chez le commissaire notre billet d'indigence, puis, de là elle se rend à l'escalier qui est designé pour notre rue et monte au four qui a été construit à l'angle du forum Jovien; elle reçoit un pain de trois livres et une livre de lard : autrefois, on y ajoutait une demi-pinte de vin; mais, depuis que ces brutes de Turles ont envahi la province, ils ont tellement arraché de vignes, que c'est à peine si on récolte la dixième partie des vins que

nous avions autrefois, et ces animaux affamés et altérés gardent pour eux le peu qu'on y recueille encore.

— Je suis de la montagne, répondit le muletier; il n'y a que deux jours que j'ai été admis parmi les clients du comte Agrippin, et je ne sais pas les nouvelles du pays. Qu'est-ce que c'est donc que les Turles dont tu parles? Est-ce encore quelque nation barbare descendue dans notre pays?

A cette question, le marchand de citrons, qui s'appelait Zama, se mit à rire aux éclats.

— Comment, tu me demandes ce que c'est que les Turles?

— Il m'est bien permis de l'ignorer, dit le muletier; la Narbonnaise est occupée par tant de gens de toutes espèces, de toutes nations, et de noms si divers, qu'il faut être habile pour les connaître tous.

— Cependant, dit Zama, l'histoire des Turles est bien ancienne; ne sais-tu pas que, lorsque ces brutes de Visigoths entrèrent dans les Gaules, trouvant le pays dévasté par les Vandales qui les y avaient précédés, ils payèrent jusqu'au prix de deux pièces d'or ce que les Alains appellent Turle, c'est-à-dire une demi-livre de farine, et c'est de là que leur vient ce nom que tu ne comprenais pas.

— Ils avaient pillé assez d'or à Rome, pour

pouvoir payer de ce prix la satisfaction de leurs moindres désirs, et l'on prétend que le trésor seul de Théodoric est si riche, que ce roi pourrait acheter toutes les Gaules, s'il ne préférait les conquérir. Outre les immenses sommes monnayées qu'il tient en réserve dans ses coffres, il a, dit-on, emporté de Rome soixante vases ou calices, quinze patennes et plus de vingt coffres, tous d'or massif et enrichis de diamants, sans compter le fameux missorium.

— Qu'est-ce que le missorium? dit Zama.

— C'est, répondit le muletier, une table d'or, du poids de cinq cents livres, destinée à l'usage de la sainte table, et d'une valeur inestimable par la main d'œuvre et par les pierreries dont elle est incrustée. Il possède en outre la merveille du monde, la fameuse table formée d'une seule émeraude entourée de trois rangs de perles, soutenue par soixante-cinq pieds d'or massif, ornée de diamants et estimée à la valeur de plus de cinq cent mille pièces d'or.

— Qu'importent toutes ces richesses, et à quoi leur servent-elles? C'est bien le cas de dire que ce sont des perles devant des pourceaux. Si quelques-uns affectent un luxe grossier, la plupart ne sont-ils pas des brutes pour qui les palais qu'ils habitent sont comme un dédale où ils ne peuvent se retrouver; ils ne se connaissent ni au luxe de la table,

ni au luxe des vêtements, ni à celui des théâtres; s'ils sortent de la ville, ils ne sont ni précédés ni suivis par des nuées d'esclaves rangés en ordre de bataille; s'ils s'arrêtent en route, ils dînent des mets misérables qu'ils rencontrent dans la maison ou dans l'auberge où ils s'arrêtent; ils ne font point marcher avec eux leurs fourneaux portatifs et leurs savants cuisiniers: c'est à peine si, chez les grands, il y a quelques rares esclaves; et le prince Euric seul, dit-on, possède des eunuques. Le même vêtement leur sert non-seulement toute la journée, mais encore jusqu'à ce qu'il soit complétement usé; ils n'ont point une toilette pour le lever, une autre pour aller au bain, une autre pour en sortir. Ils se mettent à table avec l'habit qu'ils portaient à la promenade, et assistent au conseil comme s'ils allaient au combat. Lorsqu'ils prennent le plaisir de la chasse, ils en gardent les dangers comme de vils esclaves et poursuivent les bêtes féroces au lieu de les faire rabattre à la portée de leurs flèches. Enfin j'en ai vu voyager sur la Garonne, exposés à l'ardeur du soleil comme des rameurs d'Afrique : comment veux-tu que de pareils hommes puissent commander longtemps au magnifique peuple romain?

Pendant que Zama parlait ainsi, un étranger, dont la taille colossale excita la curiosité de la foule, entra dans le forum; il regarda autour

de lui comme embarrassé de l'endroit où il voulait aller, et s'approcha d'un groupe qui attendait à la porte d'une maison; il y avait à peine pris place, que du milieu de ce groupe s'élevèrent de nombreuses réclamations.

— Quel est cet intrus? — Que cherche-t-il? — Que veut-il? Nous ne le connaissons pas. Ce n'est point un client de Consense, qu'il cherche ailleurs!

Armand, car c'était lui, jeta un regard mécontent sur cette troupe; mais cependant il s'en éloigna, et, s'étant approché du palais d'Agrippin, il se mêla de nouveau à la cohue de plébéiens qui se pressaient à sa porte. Ce furent encore les mêmes réclamations, mais plus ardentes et plus injurieuses.

— Que viens-tu faire ici? s'écria Zama; qui t'a inspiré l'audace, misérable étranger, de venir te mêler à d'honnêtes citoyens que le comte Agrippin honore de ses bontés.

— C'est donc ici la maison du comte Agrippin? dit Armand.

— Voyez le butor, qui ne connaît pas la maison du gouvernement de la ville!

Armand ne prit pas garde aux injures qui lui étaient adressées, et chercha d'un regard préoccupé l'endroit vers lequel il lui fallait se diriger; mais, craignant encore de se tromper, il s'adressa à Zama et lui dit doucement :

— Comme je ne veux prendre la place de per-

sonne, dis-moi où est le palais du saint évêque de cette ville?

Zama, au lieu de répondre, se mit à rire insolemment en mesurant le Bagaude de l'œil, puis il s'écria :

— Regardez donc ce colosse qui va attendre la sportule à la porte d'Herme; je te plains, mon brave géant, tu ne feras pas un repas digne de toi : ce sera comme une fraise dans la bouche d'un éléphant; du reste, ajouta-t-il en lui montrant la porte du doigt, voilà la porte que tu me demandes; tu vois qu'elle est assiégée de pauvres et de rachitiques, et si tu n'as pas le dernier de ces deux titres à la munificence de notre saint évêque, ton habit prouve que tu possèdes le premier ; et je te jure par Bacchus que tu viens d'en acquérir un qui fera doubler ta pitance, si tu t'en vantes au chapelain qui fait la distribution.

— Et quel est ce titre? dit le Bagaude, prêt à se diriger à l'endroit qui lui avait été désigné.

— C'est ta patience toute chrétienne à supporter les injures, vertu que notre saint évêque estime fort.

Les regards de la foule avaient été appelés sur Armand par la voix insolente et criarde de Zama, et Armand s'aperçut qu'il était l'objet des rires de tout le monde ; un mouvement de colère agita ses traits, mais il le comprima bientôt, et répondit :

— Je n'écrase pas les vers de terre que je rencontre dans ma route ; mais je corrige les chiens hargneux qui mordent les talons, et je les chasse du fouet.

— Toi, toi! se mit à crier d'une voix plus aigre le petit marchand de citrons; toi, toucher un citoyen romain, car je suis citoyen romain; ose seulement répéter ta menace et je vais te dénoncer, et le fouet dont tu menaces les autres déchirera ta peau et la rendra semblable à ta misérable tunique.

La nouvelle apostrophe de Zama avait encore plus excité l'attention; et, au grand étonnement de tout le monde, le Bagaude s'éloigna sans répondre et alla se mêler à la foule amassée devant la porte du palais d'Herme, où chacun s'empressa de faire place au nouveau venu. A ce moment, le muletier, qui avait gardé le silence tant qu'Armand avait été près de lui dit tout bas à Zama.

— Tu peux bien tuer une chèvre en l'honneur de Jupiter; car il faut qu'il t'ait protégé particulièrement, puisque tu vis encore après ce que tu as dit à cet homme.

— Je me soucie fort peu de lui et de toi, répondit Zama; et je te conseille même de ne pas parler si haut de tes offrandes de païen. Tu es à Narbonne, muletier; les sacrifices à Jupiter n'y

sont plus permis, et ceux qui s'en rendent coupables sont sévèrement punis. Vous faites ce qu'il vous plaît dans la montagne; mais ici, il faut faire ce qui plaît à la loi.

— J'ai un excellent moyen de faire ce qui lui plaît, c'est de ne rien faire du tout.

— Eh bien! reprit Zama, avise-toi de ce moyen et tu verras ce qu'il t'en arrivera; avise-toi de faire chômer tes mules un jeudi; et il t'en coûtera plus qu'elles ne pourraient te rapporter le reste de la semaine.

— Mes mules et moi, reprit le montagnard, nous nous reposons le jour où nous sommes fatigués.

— Tes mules ni toi ne doivent se reposer que le dimanche et les jours sabbatés, comme il est ordonné par la loi Théodosienne à tous les bons chrétiens. Il y a beaucoup de rebelles qui, ne pouvant rendre hommage à leurs dieux païens par des sacrifices, les honorent le jeudi, jour de Jupiter, en s'abstenant de tout travail; si tu as envie d'encourir une amende de deux pièces d'or, tu n'as qu'à te reposer ce jour-là.

Comme il parlait ainsi, la porte du palais du comte Aprippin s'ouvrit, et il en sortit un homme d'un âge mûr, mais vêtu avec une affectation ridicule. Une longue robe de soie flottait autour de son corps et laissait apercevoir une tunique

ornée d'une broderie représentant la légende d'un saint (6); il avait les doigts chargés de bagues, et, quoiqu'il marchât avec lenteur, il s'essuyait le visage avec un mouchoir passé autour de son cou, et qui laissait pendre sur sa poitrine ses deux longues franges d'or.

— N'est-ce pas le comte Agrippin? dit le muletier en s'avançant, comme s'il était empressé de parler au gouverneur de la ville.

— Le comte Agrippin ne sort pas de si bonne heure de son palais, et lorsqu'il va dans la ville, il ne la traverse point à pied; il est toujours dans son carrosse revêtu de lames d'or, et tellement haut, qu'il atteint le premier étage de nos hautes maisons; il ne marche pas avec un cortége de moins de cinquante esclaves, et va avec une telle rapidité qu'il faut être aussi agile pour l'éviter que pour le suivre. Celui qui vient de sortir est l'administrateur des caves de la ville, et sa présence chez le gouverneur, à une heure si matinale, nous annonce qu'il y aura problablement une distribution de vins. D'ailleurs, c'est aujourd'hui jour de fête; on célèbre les Lupercales, et ce ne sera pas un spectacle moins curieux pour ceux qui demeureront dans la rue, que la course de chars qui nous a été promise par le sénateur Consense pour ceux qui sont au cirque. Sans cette circonstance, tu verrais une bien autre

foule autour de ce palais ; il y a beaucoup de citoyens qui ont préféré aller s'assurer de leurs places, que de venir à la sportule ; il y en a qui y sont depuis la pointe du jour ; j'en connais qui ont même passé la nuit sous les portiques, pour être au premier rang. Quant à moi, je suis sûr de tout voir à mon aise ; car ma fille est une des douze cents danseuses qui appartiennent à l'entrepreneur du théâtre, et par ce moyen, j'ai toujours des places réservées (7).

— Ainsi donc, reprit le muletier, ce sera aujourd'hui pour Narbonne un jour de réjouissances ?

— Tu dis vrai, et probablement le comte Agrippin doublera aujourd'hui la magnificence ordinaire de la sportule, car sa générosité dépasse tout ce qu'on peut imaginer, et le jour de son consulat, les dyptiques qu'il fit distribuer étaient de l'ivoire le plus pur, incrusté d'or (8).

Pendant que tout ce peuple s'entretenait ainsi, on vit passer successivement sur le forum les carrosses des nobles matrones de la ville, qui allaient se visiter pour savoir quel costume elles devaient choisir pour ce grand jour. D'autres allaient s'assurer d'une fenêtre dans quelques misérables maisons pour voir passer derrière un voile la fête impudique des Lupercales. Un grand nombre de gens de toutes classes se rendaient aux bains de Maxime Firmin, qui étaient ouverts à des heures fixées

pour le service des patriciens et du peuple. Ces bains contenaient douze cents siéges de marbre, et les murs des cellules étaient couverts de mosaïques, qui imitaient la peinture par l'élégance des dessins et la variété des couleurs; on y voyait le granit d'Égypte, ingénieusement incrusté de marbre vert de Numidie; le réservoir d'eau chaude coulait sans cesse dans de vastes bassins, à travers de larges embouchures d'argent massif, et le plus obscur citoyen pouvait, pour une petite pièce de cuivre, se procurer tous les jours la jouissance d'un luxe fastueux, et qui aurait excité l'envie d'un monarque asiatique (9).

On remarqua cependant à travers cette foule qui semblait se préparer aux plaisirs de la journée, le départ du sénateur Vobiscus : c'était un homme renommé par son adresse à prévoir tous les événements publics, plus renommé encore par la mollesse extravagante de ses mœurs. Si une mouche traversait les rideaux de soie de sa litière ou de son son lit, si un pli mal fermé laissait passer un rayon de soleil, il déplorait le malheur de sa situation, et se plaignait, dans un langage affecté, de n'être point né dans le pays de Cimmériens, séjour d'éternelle obscurité. Il partait en ce moment pour sa campagne, suivi de toute sa maison; et de même que, dans la marche des armées, les généraux font des dispositions pour la cavalerie et l'infanterie,

pour l'avant et l'arrière-garde, les chefs des esclaves et des domestiques, portant une baguette en main, comme symbole de leur autorité, avaient distribué et rangé la nombreuse suite des serviteurs. Le bagage et la garde-robe marchaient en tête sur des chariots et des mulets; ensuite venaient les cuisines et les cuisiniers; Vobiscus voyageait lui-même au centre d'une foule d'esclaves, entremêlée de citoyens oisifs et de clients; enfin un bataillon d'eunuques choisis faisait l'arrière-garde, tous rangés par ordre d'âge, depuis le plus vieux jusqu'au plus jeune (10).

On racontait de ce Vobiscus, qu'un jour, ayant demandé un vase plein d'eau chaude, et l'esclave ayant tardé à l'apporter, il le fit punir de trois cents coups de fouet pour corriger sa lenteur, tandis qu'un autre esclave, qui venait de commettre un meurtre, reçut pour toute réprimande l'avis d'être plus circonspect à l'avenir.

— Oh! oh! dit Zama, en voyant défiler ce long cortége, il doit y avoir quelque chose de neuf à Narbonne, puisque le noble Vobiscus s'en éloigne; c'est un homme qui sent un danger d'une lieue, comme dans un marché il sent une belle esclave ou un loir magnifique (11).

— Penses-tu, dit le muletier, qu'il ne puisse pas exister d'autres raisons que celles d'un danger pressant pour faire éloigner le patricien Vobiscus?

La détresse, qui est souvent la suite et la punition d'un luxe extravagant, l'a forcé d'emprunter de très-grandes sommes, et peut-être ne fuit-il d'autres périls que ses créanciers.

— Par Bacchus ! ce n'est point cela qui l'embarrasse ; autant il est bas et rampant lorsqu'il s'agit d'emprunter, autant il est insolent lorsqu'il faut rendre; et nous savons que dernièrement, deux de ses créanciers ayant voulu le poursuivre, Vobiscus obtint contre eux une accusation de magie et de poison, et ne permit aux malheureux de sortir de prison que lorsqu'ils lui eurent donné quittance (12).

— Et ces hommes, dit le muletier, peuvent trouver encore à emprunter?

— Les usuriers sont ainsi faits, répondit Zama, ils refuseraient une pièce d'or à un malheureux qui la leur rendrait avec probité, et offrent leur fortune tout entière aux patriciens qui les en dépouillent.

Cependant l'heure avançait, les rues se remplissaient davantage, et les portes du palais ne s'ouvraient point. Ce retard commençait à exciter l'étonnement de tout le monde, et bientôt des murmures éclatèrent de divers côtés : c'est que, chez ce peuple dépouillé de toutes propriétés, et qui avait vu passer peu à peu dans les mains de la noblesse toutes les terres qu'il avait autrefois possédées, la libé-

ralité des riches était comme un droit acquis qu'il n'eût pas été prudent à ceux-ci de contester. Pour mieux expliquer les motifs qui avaient maintenu ces habitudes, nous comparerons les sportules des anciens à la taxe des pauvres en Angleterre; car, à la différence près du mode de distribution, elles étaient parties du même principe et étaient conservées par la même raison. Les libéralités des couvents de moines en Espagne sont faites dans le même esprit, et l'on voit, partout où la propriété est concentrée dans un petit nombre de mains, cette prétention de nourrir le peuple plutôt que de lui accorder et de lui assurer le droit de vivre.

Toutefois l'attente ne fut pas longue. Lorsque les murmures de la populace eurent averti les nobles qu'elle s'impatientait, les portes s'ouvrirent et la distribution se fit dans chacun des palais, selon les habitudes et les mœurs du maître de la maison. Chez Agrippin, l'intendant, placé à l'entrée de la porte, donna à chacun de ceux qui se présentèrent, une pièce d'argent qu'il tirait d'un bassin que lui tendait un esclave, tandis qu'un autre contrôlait la distribution, sur une liste, où étaient inscrits les noms des clients de son maître, et s'assurait qu'il ne s'introduisait pas d'étranger.

Il en fut de même chez Consense; mais chez Herme, la sportule avait gardé sa forme primitive : une énorme quantité de petits paniers étaient ran-

gés dans la première salle, et il en fut donné un à chacun des individus qui se présentèrent. Contre l'habitude, cette distribution n'était point faite par les esclaves de l'évêque : c'était toujours quelque prêtre qui était chargé de ce soin quand Herme ne le remplissait pas lui-même, et depuis un mois on admirait la pieuse constance d'une jeune fille qui s'était vouée à cette rude tâche.

L'histoire du mariage d'Euric était trop bien connue à Narbonne, pour que personne eût osé calomnier la présence d'Alidah dans la demeure de l'évêque, lors même que la pureté de toute sa vie n'eût pas mis ce vénérable vieillard à l'abri de toute accusation.

Rien d'extraordinaire ne sembla donc arrivé dans la distribution ordinaire de la sportule, soit chez le comte Agrippin, soit chez l'évêque. Dès qu'elle fut achevée, les uns empressés d'aller jouer ou dépenser la pièce d'argent qu'ils avaient reçue du gouverneur de la ville, les autres non moins désireux d'aller porter à leur famille les provisions qu'ils avaient reçues de l'évêque, s'éloignèrent de ces deux palais. Personne ne remarqua que le muletier, demeuré avec l'intendant du comte Agrippin, avait été introduit dans l'intérieur de sa demeure ; et qu'en apercevant Armand, Alidah avait laissé échapper un mouvement de joie et de surprise. Enfin on ne s'informa pas pourquoi Armand,

de même que le muletier, n'avait pas quitté le palais où il était entré.

Cependant ces deux hommes apportaient une terrible nouvelle à cette ville toute parée, et qui, éveillée de bonne heure pour ses plaisirs, restait toujours endormie pour sa gloire et pour sa sûreté.

L'un et l'autre venaient dire aux deux principaux personnages de la province que la guerre proclamée par Théodoric allait se diriger vers Narbonne et que les armées étaient déjà en marche pour s'emparer de cette ville. Mais, par un singulier contraste, cette nouvelle alarmante apportée au comte Agrippin, gouverneur militaire de la ville, fut reçue par lui comme un avis sans importance, tandis qu'elle jeta le plus grand trouble dans le cœur d'Herme.

Ce qui est plus extraordinaire encore, le comte Agrippin ne prit aucune mesure pour la défense de la ville, tandis qu'Herme s'occupa aussitôt des moyens de la sauver. Le gouverneur annonça qu'il allait se rendre au cirque pour assister à la course des chars; et l'évêque écrivit aux tribuns et aux centurions de se rendre immédiatement aux palais du préfet des Gaules pour une affaire importante.

II

Les Lupercales (13).

L'entretien d'Herme avec le Bagaude Armand avait duré longtemps. Il eut lieu dans la salle même où la sportule avait été distribuée, et devant Alidah, qui, occupée du soin de rétablir l'ordre, écoutait avidement tous les détails de guerre et de politique donnés par le Bagaude, pour y saisir un nom qui ne fut pas prononcé. Elle allait se retirer quand Herme annonça l'intention d'écrire à tous les magistrats, elle demeura sur un signe d'Armand.

Le moine Barthélemi avait été de même présent à l'entretien d'Armand et de l'évêque. Touché du

plus sincère repentir, il cherchait une occasion d'effacer par un grand acte de courage les fautes qu'il avait commises. Depuis son arrivée à Narbonne, il restait enfermé dans une sombre méditation; mais durant cet entretien, il parut frappé d'une inspiration soudaine : on put le deviner à la joie qui éclata tout à coup dans ses regards. Toutefois, comme s'il eût voulu s'assurer de la sainteté de cette inspiration, Barthélemi se mit en prières dans un coin de la salle ; il laissa donc à Alidah la liberté de faire à Armand les questions qu'elle brûlait de lui adresser, et la jeune fille et le Bagaude purent s'entretenir, lorsqu'enfin Herme les quitta pour se rendre à l'assemblée que lui-même avait convoquée.

La préoccupation du moine était si profonde qu'ils eussent pu se dispenser de parler à voix basse comme ils le faisaient. En effet Barthélemi s'était souvenu tout à coup de l'héroïsme du moine Télémaque (14) qui, à Rome, s'était précipité au milieu du cirque pour faire cesser, au nom du Christ, le spectacle barbare des gladiateurs; et il cherchait si, dans le danger qui allait menacer Narbonne et durant les fêtes qu'elle préparait, il ne trouverait pas une occasion de proclamer avec une pareille gloire la véritable religion, et de la faire triompher. Dans cette espérance, il demeurait donc immobile dans un coin de la salle, tandis qu'Alidah disait à Armand :

— Vous avez donc pénétré dans Toulouse, et vous n'avez pas craint d'exposer votre vie pour obéir à la parole de notre évêque et connaître les dispositions de nos ennemis?

— Les considères-tu déjà comme tels, jeune fille? répondit Armand; oublies-tu que le sang des Visigoths coule dans tes veines?

— Le sang romain y est mêlé depuis longtemps, et si je suis la fille du comte Bold, je suis la petite-fille de l'impératrice Placidie.

— Mais lui aussi, il est Visigoth, repartit Armand; le considères-tu aussi comme ton ennemi?

Alidah rougit et répondit tristement.

— Tu as raison, il ne faut traiter personne d'ennemi, car on ne sait dans ce temps déplorable qui l'on peut maudire; mais, dis-moi, en as-tu entendu parler dans ton voyage à Toulouse? les ordres de notre évêque t'ont-ils laissé le temps de t'occuper de lui?

A cette question, le rude Bagaude sourit doucement, et répondit à Alidah.

— Oui, la parole d'Herme m'a touché; oui, lorsque je vous ai accompagnés dans votre triste voyage, j'ai reconnu en lui une si haute vertu que j'ai senti moins de haine pour le peuple auquel il commande; mais crois-moi, jeune fille, je n'eusse pas choisi entre les Romains et les Visigoths, si je n'avais reçu de ceux-ci une sanglante injure. Quand

Théodoric me tint captif dans ses mains et me força de paraître comme un vil esclave dans la pompe du mariage de son frère, il s'imagina que je ne relèverais pas la tête parce que je l'avais courbée facilement; il s'est trompé, le misérable, et il retrouvera à Narbonne le Bagaude qu'il tenait prisonnier à Toulouse.

— Tu as été heureux, dit Alidah, tu as échappé à sa vengeance.

— Je te comprends, et il fut un moment où celui dont tu parles, sans prononcer son nom et sans rien dire de lui, il fut un moment où Firmin eût pu obtenir sa liberté comme moi, en consentant à fuir les Gaules et à renoncer en ton nom à tous les droits de ta famille.

— Et il ne l'a pas fait? dit Alidah.

— Non, reprit celui-ci, il ne l'a pas voulu, du moins c'est ce que j'ai entendu dire dans Toulouse; car, malgré les nombreux amis que j'y possède, je n'ai pu pénétrer dans sa prison.

— Et tu es sûr qu'il vit encore?

— Oui, l'acharnement qu'Euric met à le poursuivre est sa meilleure protection auprès du roi. Malgré l'accusation portée contre lui par le marchand d'armes Salomon, on ne l'a point encore mis en jugement.

— Que Dieu le sauve! dit Alidah, dont la pensée désespérée et amoureuse ne parlait plus que

par son regard, et qui, repentante et résignée, avait appris à ne plus prononcer que des paroles saintes.

— Il faudra bien que les hommes y aident un peu, reprit Armand; et un de ces hommes, ce sera moi.

— Toi! s'écria Alidah avec une vive expression de reconnaissance.

— Moi, qui t'ai vu marcher durant les nuits et les jours pour venir gagner ce saint asile; moi, qui ai vu tes pieds saigner, sans t'arracher un cri de douleur; moi, qui ai vu ton cœur se déchirer, sans que tu osasses le soulager par une larme; enfant si faible dans ton corps et si forte dans ton âme; je te sauverai parce que tu es courageuse en ton cœur et moi fort par mon bras, parce que j'ai senti que nous étions frères devant le malheur et les proscriptions, et que je te devais appui.

— Je te remercie, dit Alidah, mais je ne sais si je dois l'accepter. Celui du vénérable évêque qui m'a recueillie sera sans danger pour lui, je l'espère du moins, tandis que le tien peut t'exposer à perdre la vie.

—Ma vie, proscrite par les Romains et les Visigoths ensemble, est moins en danger que celle du plus obscur citoyen de ces deux peuples; et le secours que je puis t'offrir sera, crois-moi, plus efficace que celui auquel tu te confies.

— Maintenant que j'ai mis toutes mes espérances dans le ciel, je ne dois suivre que la main qui m'a montré ce dernier asile, dit Alidah en pleurant.

— Ainsi, dit le Bagaude, tu ne baisses plus tes regards vers la terre, et tout ce qui y demeure t'est devenu indifférent?

— Ne parle pas ainsi, reprit Alidah, dont les larmes répondaient bien plus aux pensées douloureuses qui l'agitaient qu'à ce que lui disait Armand. Ne parle pas ainsi; ne sais-tu pas que cette espérance que le saint évêque m'a laissée n'est qu'une voie de réconciliation avec les hommes, mais non pas une chance de pardon devant Dieu? Ne sais-tu pas que cette union une fois accomplie pour satisfaire aux lois humaines, il faudra que j'y renonce pour persévérer dans la pénitence qui m'a été tracée?

— Elle est bien sévère, enfant, reprit Armand; as-tu bien mesuré tes forces pour être sûre d'aller jusqu'au bout, et ne te sentirais-tu pas plus de courage, si un autre partageait avec toi les rudes privations qui te sont imposées?

— Il est prisonnier, dit Alidah; il est menacé de la mort, et Dieu sait si jamais il me sera donné de le revoir.

— Tu le reverras quand tu voudras.

— Lui! s'écria Alidah avec une vive explosion, en s'approchant vivement du Bagaude.

— Lui, si tu veux dire un mot; lui, si tu veux

me donner, pour signe de ton consentement, une mèche de ces blonds cheveux que je lui ferai remettre bientôt.

Comme ils parlaient ainsi, ils entendirent dans le coin de la salle où Barthélemi s'était agenouillé, les sourds gémissements du moine et ses exclamations entrecoupées de sanglots. Ils tournèrent vers lui un regard étonné, et remarquèrent l'agitation extrême qui s'était emparée de lui. Ses yeux, levés vers le ciel, semblaient en recevoir une communication immédiate, et y répondre malgré lui.

— Vois, dit Alidah toute tremblante, vois où les fautes qu'il a commises ont conduit cet homme; chaque heure de ses jours est une macération, chaque heure de ses nuits une prière. Son repentir est grand et chaque jour sa résolution s'affermit, tandis que la mienne chancelle; regarde, voilà l'exemple qu'il me faut suivre.

— Toi, pauvre fille trompée! toi, pauvre enfant si belle! dit Armand; toi qui aimes et qui es aimée; toi, née près du trône et qui appartiens à l'héritier du trône; toi, tu serais condamnée à la vie détestable de ce moine obcur! toi, la victime, tu subirais la même peine que celui qui t'a perdue! Non, Alidah, cela ne serait pas juste devant Dieu; il faut que tu revoies Firmin, il faut que tu le voies et que tu lui appartiennes, je le veux!

— O mon Dieu! reprit Alidah, qui écoutai

d'une oreille avide tous les discours d'Armand, tandis qu'elle suivait d'un œil effaré l'exaltation croissante de Barthélemi ; ne me dis pas cela ; non, je ne dois plus le revoir qu'une fois, et pour le quitter ensuite à jamais. Eh bien ! te le dirai-je ? ajouta-t-elle en se retournant tout à fait vers Armand ; ce jour où je dois le revoir est le seul qui, dans les ténèbres de ma vie, brille à mes yeux comme un jour de bonheur, et c'est pour cela que je n'ose penser qu'il arrivera bientôt ; car le lendemain de ce jour, il faudra que je meure, que je meure, entends-tu, avec ma seule espérance. Oh ! non, je ne veux pas le voir encore, j'ai besoin d'espérer longtemps que je le reverrai, car c'est le seul bonheur qu'on m'ait laissé.

— Folies ! enfant, dit Armand ; une fois qu'il sera ton époux, Dieu ne demandera pas que tu brises les liens que sa loi elle-même t'impose ; crois-moi, c'est un sacrifice dont Herme te menace, pour te faire sentir la grandeur de ta faute, mais que ce vénérable vieillard n'exigera pas de toi.

— Le crois-tu ? dit Alidah à voix basse, et en jetant un regard furtif sur le moine, qui, saisi d'un enthousiasme extraordinaire, se battait la poitrine en criant sourdement :

— Gloire à Dieu, malheur aux impies !

Ses traits avaient pris une expression de menace,

qui semblait montrer que le combat qui s'était livré en lui avait cessé, et qu'une résolution puissante le dominait.

— Oui, dit Armand, en entraînant Alidah à l'extrémité de la salle, pour la soustraire à l'effroi que lui inspiraient la présence et l'exaltation de Barthélemi, oui, je crois que l'évêque te permettra d'aimer ton époux; et si je voulais être vrai, je te dirais que j'en suis sûr; donne-moi une mèche de tes cheveux nouée autour de l'anneau où est gravé le sceau de ta famille, et demain il est libre; tu le verras, et tu ne le quitteras plus.

Alidah porta ses mains à sa tête, et séparant avec un geste rapide une mèche de ses cheveux, elle allait la couper : le Bagaude lui présentait déjà son poignard, lorsque le moine se leva soudainement en s'écriant :

— Gloire à Dieu et malheur aux impies! malheur à ceux qui s'attachent aux espérances de ce monde quand la colère du Ciel est suspendue sur leur tête! malheur à ceux qui rêvent les joies d'ici-bas, quand la mort est près de les frapper, malheur! malheur! c'est la voix de Dieu qui parle par ma bouche.

En entendant cette voix inspirée, en voyant cet homme qui, les mains levées vers le ciel, semblait prêt à en faire descendre la malédiction qu'il prononçait dans son enthousiasme sauvage,

Alidah poussa un cri d'effroi ; elle s'imagina que la menace que Barthélemi proférait au hasard s'adressait à elle, que sa sainte colère la désignait à la vengeance divine ; et elle s'éloigna du Bagaude en lui arrachant cette mèche de blonds cheveux qu'il était près de saisir, puis elle s'enfuit en s'écriant :

— Jamais, jamais ! Dieu ne le veut pas !

Le Bagaude Armand, qui, pendant toute cette scène, avait plié sa nature brute et grossière au langage de la pitié, laissa échapper un de ces violents mouvements de colère qui lui étaient familiers, et montra ainsi que la délivrance de Firmin n'était pas seulement pour lui une affaire d'affection envers Alidah, mais un projet auquel lui-même était intéressé. Le dépit qu'il éprouva de la fuite de la jeune fille ne le domina pas cependant au point de le pousser à maltraiter celui qui l'avait provoquée, et il se contenta de jeter sur le moine un regard de mépris, pendant que celui-ci sortait du palais en criant de sa voix retentissante :

— Gloire à Dieu et malheur aux impies !

Le Bagaude sortit en même temps du palais, se dirigea rapidement vers une des portes de la ville et fut bientôt hors de Narbonne.

Dans le chapitre précédent, nous avons montré Narbonne se levant matinalement pour se préparer à passer au cirque et dans les fêtes sa joyeuse

journée. L'heure était venue, et Narbonne chrétienne présentait un spectacle étrange.

De tous côtés on voyait fumer, devant la porte des maisons, des feux sur lesquels on rôtissait des quartiers de chèvres, dont la peau sanglante était suspendue à un bâton élevé; de tous côtés partaient des cris qui invitaient les passants à prendre leur part de la chair sacrée; partout on rencontrait des femmes, les unes le visage découvert, les autres soigneusement voilées, quelques-unes d'un âge qui tenait encore à l'enfance, d'autres déjà marquées des rides de la vieillesse; les plus jeunes et les plus vieilles, venues trop tôt ou trop tard à cette fête que la superstition païenne avait maintenue parmi le peuple, lorsque la religion du Christ l'avait défendue depuis longtemps.

En effet, le dieu Pan n'avait plus de prêtres, les luperques n'existaient plus, et les Lupercales existaient encore. Le Visigoth Théodoric (15) avait aboli cette fête impudique à Toulouse; mais le pontife romain n'avait pas eu ce pouvoir au-delà de Rome, et toute l'Italie et une partie de la Gaule célébraient encore les Lupercales. Toutefois, ce n'étaient plus les prêtres des colléges Fabius ou Quintilius, institués pour représenter le parti de Romulus et de Rémus, qui parcouraient la ville complètement nus et armés de lanières de cuir pour en fouetter les femmes qui désiraient être fécondes;

c'étaient les jeunes gens de la cité, ceux de la classe la plus obscure et ceux du rang le plus noble, qui couraient à travers les rues, frappant de droite et de gauche toutes les femmes qui s'y trouvaient. Des pères conduisaient leurs filles à leur rencontre, des maris y amenaient pieusement leurs femmes, tant la superstition était encore puissante! et ceux-là n'étaient point les moins religieux, qui offraient leurs filles et leurs femmes au fouet des luperques, et l'on peut dire que l'aveuglement de leur foi les empêchait de voir l'obscénité d'une pareille fête.

Cependant ce n'était pas un motif si pur qui guidait toutes les femmes sur le passage des luperques, et les jeunes gens qui jouaient ce rôle le savaient si bien, qu'ils avisaient souvent des femmes entourées de voiles épais, qu'ils les poursuivaient, leur arrachaient ces voiles, et découvraient quelque illustre patricienne à qui les héritiers ne manquaient pas, et alors le fouet, destiné à les rendre fécondes, se changeait en instrument de supplice et punissait leur impudique curiosité. D'autres fois, c'était une courtisane ou une mime dont on mettait ainsi la honte à découvert, et comme elles se vantaient les unes et les autres d'avoir le privilége de ne pas donner de défenseurs à la patrie, grâce aux sortiléges des sorciers de la Thrace, la punition devenait plus cruelle, et souvent le sang coulait sous les coups des joyeux luperques. D'autres fois

encore, c'était quelque matrone rigide, ou quelque jeune épousée d'un mari caduc; et à chaque découverte c'étaient des rires, des quolibets, des histoires scandaleuses jetées d'un bout de la rue à l'autre, des interpellations obscènes, des récits grotesques, des cris de joie, des murmures bruyants, un tumulte, une agitation, une folie, enfin une ivresse qui semblait s'être emparée de la ville tout entière.

Ce fut au milieu de cette foule turbulente, au milieu de cette joie furieuse, parmi ces rires effrontés et ces cris impudiques, parmi ces hommes nus et ces femmes voilées, plus impudiques sous leurs voiles que ces hommes dans leur nudité; ce fut au milieu du délire de cette fête, que le moine Barthélemi se précipita en criant :

— Gloire à Dieu et malheur aux impies!

L'aspect du moine, parmi cette foule joyeuse, sa voix retentissante au milieu de ces cris effrénés, ces invocations au Dieu des chrétiens, au milieu des chants grossiers adressés au dieu Pan, ne furent pas d'abord remarqués; mais on se prit bientôt à le regarder, à l'écouter, à le suivre, lorsqu'il s'avança à travers la foule, en frappant les hommes et en repoussant les femmes; lorsqu'il éleva ses bras au-dessus de la multitude, en répétant les paroles de saint Chrysostome :

— *Nocte Moab capta est*, Moab a été prise dans

la nuit; Moab sur les rives du Tibre a été saisie par les Visigoths, et dévorée durant sept jours par le fer et par l'incendie; Moab a été prise sur la rive africaine, elle a été prise durant le jour par les Vandales, tandis que la foule se livrait à la joie et applaudissait aux jeux du cirque, et Moab a été pendant douze jours la proie de l'épée et du feu. C'est ainsi que sera surprise la Moab de la Narbonnaise; comme Rome et Carthage, elle subira la dévastation des barbares; que Dieu nous éclaire, car ils viennent d'un pas rapide, et ils tomberont au milieu de ces tables dressées, comme autant de vautours altérés de sang. Hommes, allez revêtir vos armes les plus fortes, femmes, allez vous cacher dans les lieux les plus inaccessibles, car ils vous apportent aux uns la mort, aux autres une horrible fécondité.

Barthélemi marchait en prononçant ces paroles d'une voix qui dominait le tumulte de la joie publique, et déjà, une foule de curieux, frappés des malheurs qu'il annonçait, le suivaient pour le mieux entendre; tandis que d'un autre côté, ceux qui savaient que l'autorité ecclésiastique avait défendu cette fête des Lupercales, que les magistrats civils s'obstinaient à maintenir, essayèrent d'arrêter la marche de Barthélemi. D'abord ce fut par des plaisanteries : on le railla sur son costume malpropre, sur sa maigreur, sur son air inspiré.

— Laissez-le parler, disaient les uns, il annonce de grandes nouvelles.

— Il est fou, criaient d'autres, il faut lui faire prendre de l'ellébore.

— La ville est menacée, retirons-nous.

— C'est un traître, il faut le punir.

— Ou bien un saint, et il faut le martyriser.

— Non, non ! s'écria une voix plus aiguë, et qui n'était autre que celle du marchand de citrons ; il a voulu se mêler à la fête, eh bien, il faut qu'il y prenne part; il est assez beau pour rendre fécondes toutes les femmes qu'il rencontrera ; il faut faire un luperque de ce moine, et comme il a la barbe d'un bouc, ce sera une victime agréable au dieu Pan.

La proposition de Zama fut accueillie avec cette joie féroce de toute multitude à qui l'on jette une victime. En un instant, les habits de Barthélemi furent arrachés, il fut bientôt nu, comme la plupart des hommes qui parcouraient les rues à cette heure, et on le força à s'armer d'une lanière de cuir.

En toute autre circonstance, Barthélemi se serait enfui honteux, en ne voyant dans cette scène scandaleuse qu'une punition du Ciel; mais dans la disposition d'esprit où l'avaient mis les jeûnes, les macérations et l'idée exaltée qu'il s'était faite de sa pénitence, il ne rougit point de l'état où on l'avait

mis, il ne refusa pas le fouet qui lui fut présenté, et il s'écria avec une nouvelle exaltation :

— Oui, oui, je déchirerai le voile qui vous cache la vérité, comme vous avez déchiré mes vêtements, et je fouetterai les forts et les faibles, les riches et les pauvres, je fouetterai cette ville impure, cette prostituée toute vêtue d'or et de marbre, et je la rendrai féconde en guerriers; car depuis longtemps elle n'enfante plus que des esclaves.

Et, en parlant ainsi, il s'en allait toujours devant lui, ivre de l'exaltation religieuse qui le remplissait, frappant à droite et à gauche, et au hasard, les hommes, les femmes, les enfants, les murs et es pavés, et criant sans cesse :

— Lève-toi de ta couche de volupté et d'orgie, Narbonne la belle, voici de terribles époux qui t'arrivent, et qui déchireront tes flancs après les avoir souillés; donne-nous tes enfants, appelle-les autour de toi, mère désolée, ouvre tes entrailles, et montre-nous tous les fils que tu portes; car c'est l'heure de la guerre et des combats!

Et marchant toujours en prononçant ses terribles invocations, il s'avançait vers le cirque, suivi d'une foule tumultueuse qui l'accablait de railleries, qui lui jetait la poussière de la route, qui quelquefois le frappait du membre sanglant d'une

chèvre enlevée au foyer préparé pour sa cuisson; et ce fut ainsi, que couvert de boue et de sang, hideux à voir et terrible à entendre, Barthélemi arriva au cirque.

Il pénétra par une des portes qui menait par un escalier rapide, aux degrés les plus élevés de cette vaste lice, et tout à coup, il apparut debout, au sommet du cirque et au milieu de l'attention universelle et d'un silence profond; car la course allait commencer. A peine arrivé, il s'écria d'une voix qui attira tous les regards sur lui :

— Vous vous livrez à la joie et aux vains jeux du cirque, et les Visigoths sont à vos portes, ils battent vos murs de leurs béliers, ils déchirent l'air du cri de leurs trompettes, ils brisent les remparts, ils rompent les obstacles, ils renversent les tours, les voici, les voici!

Cette apparition sanglante et hideuse, ces paroles menaçantes appelèrent l'attention des spectateurs et commencèrent à les troubler. On se leva, on s'interrogea, on s'alarma, tandis que le moine répétait incessamment :

— La mort, la mort vient, chrétiens, repentez-vous, repentez-vous.

Comme une trombe qui passe sur une mer et qui tout d'un coup la bouleverse jusque dans ses entrailles, de même les paroles de Barthélemi je-

tèrent une épouvante et une hésitation terribles dans toute cette population. L'histoire de Carthage surprise, au milieu des jeux du cirque, par une attaque soudaine des Vandales était trop bien connue pour qu'un pareil malheur semblât impossible. Déjà on se consultait, on s'apprêtait à fuir, lorsque tout à coup la foule qui avait suivi Barthélemi, envahit le cirque en poussant de grands cris, tandis que le moine répétait avec plus de force :

— La mort vient ! la voilà, la voilà !

Ces paroles, cette invasion soudaine, ces cris réalisèrent ce danger supposé, le firent imminent, terrible, présent. On crut entendre les trompettes des Visigoths, et la chute des remparts. Aussitôt, comme si la terre eût été agitée par un tremblement convulsif, toute cette foule s'émut, les uns voulant monter les degrés, les autres les descendre, chacun se culbutant, se débattant, pour son salut : épouvantable chaos, où l'on se foulait aux pieds, où des masses entières roulaient d'une extrémité du cirque à l'autre, trébuchant sur les gradins, se précipitant vers les issues, et finissant par aller s'abattre dans l'arène où les plus forts se relevaient, où les plus faibles demeuraient, écrasés par les hommes, écrasés par les chevaux préparés pour la course et qui, épouvantés de ces cris, emportaient leurs chars dans l'arène, renversant tous ceux qu'ils rencontraient, écrasant sous les roues

ceux qu'ils avaient renversés et mêlant leur hennissement furieux aux lamentations déchirantes de la foule ; tandis que les lions et les tigres, enfermés dans leur cage, s'animant à ce fracas inaccoutumé, à cette odeur de sang qui montait déjà jusqu'à eux, se précipitaient contre les barreaux qui les retenaient prisonniers, tenaillaient le fer de leurs dents puissantes et mêlaient à ce tumulte épouvantable leurs épouvantables rugissements.

Aucune voix humaine, aucune raison n'aurait pu se faire jour au milieu de ce sanglant tumulte : l'effroi porté à un tel degré devient un torrent contre lequel ne peut lutter le plus intrépide courage : ce fut donc vainement que quelques magistrats tentèrent de retenir le peuple, ils furent bientôt entraînés eux-mêmes par la foule aussi bien que par l'épouvante.

On sait assez comment la terreur se gagne, comment elle envahit en quelques moments une armée entière, une population si nombreuse qu'elle soit ; la fuite semble emporter la fuite sur sa trace, et, par un de ces effets inouïs, ceux qui avaient apporté la terreur dans le cirque la subirent bientôt eux-mêmes. Refoulés dans les escaliers qu'ils gravissaient, précipités hors de l'enceinte, ils échappèrent à leur tour en répétant le cri qui retentissait d'un bout du cirque à l'autre : « les Visigoths, les Visigoths ! » A leur tour ils répandirent cette ter-

reur dans toutes les rues de Narbonne; chacun, voyant s'enfuir toutes ces femmes et tous ces hommes, s'enfuyait sans s'informer même de ce qui les épouvantait. Chacun rentrait dans sa maison ou la regagnait rapidement; les portes se fermaient et se barricadaient, c'étaient des cris confus, des enfants abandonnés, des vieillards appelant vainement du secours. Tout était désordre, tumulte et épouvante. Puis tout disparut, et, en moins d'une heure, toute cette ville si animée, si joyeuse et qui promenait sa vie sur la voie publique, devint déserte, silencieuse, et enferma ses terreurs dans la chambre la plus reculée de sa maison.

Tel était le peuple auquel les terribles Visigoths apportaient la guerre.

Nous allons voir maintenant quels étaient les chefs qui la commandaient, et l'on concevra facilement comment cette civilisation puissante par les arts, par les moyens de défense merveilleux que la science avait inventés, par l'organisation civile, par le régime militaire; mais amollie par la paresse, par les voluptés, par la soif toujours rassasiée et toujours insatiable qu'elle avait des plaisirs, succomba facilement devant ces troupes de Barbares qui n'avaient pour eux que leur courage, la force brutale de leur corps vigoureux et l'ambition sanglante de conquérir et de régner.

III

Conseil des Romains.

D'après l'invitation de l'évêque Herme, les divers magistrats de la ville, les tribuns et les centurions s'étaient rendus dans la maison du préfet des Gaules, qui habitait une maison aux portes de Narbonne.

Nous ne remplirions point le but que nous avons donné à cet ouvrage si nous ne montrions pas ce qu'étaient devenues les habitudes des Romains, même parmi les plus vertueux ; car le préfet Maximius passait pour un des hommes les plus estimables et les plus tempérants de son époque (16).

Sa maison de campagne s'élevait sur le sommet

d'une colline dont le flanc était occupé par un bois épais; le chemin qui y conduisait suivait le flanc de cette montagne : c'était une suite d'allées droites et bordées d'arbres qui montaient en terrasse jusqu'au plateau où la maison était bâtie. La première chose que l'on rencontrait était le bain, construit au pied d'un rocher couvert de bois, et soutenant un immense réservoir, de manière que les arbres que l'on abattait tombaient dans la fournaise sans qu'on fût obligé de les y traîner, et que l'eau du réservoir descendait naturellement dans la chaudière immense qui fournissait au service de cet édifice somptueux. Après la chambre où étaient placés les fourneaux, on entrait dans la salle où étaient rangées les huiles parfumées et les onguents les plus rares. Cette salle précédait le bain proprement dit : c'était un vaste bassin semi-circulaire entouré de siéges de marbre où se plaçaient les baigneurs, et dans lequel les tuyaux de plomb cachés dans l'épaisseur du mur apportaient l'eau de de la chaudière. La salle des bains froids venait ensuite; et là, comme dans la salle précédente, chaque siége était entouré de voiles pour empêcher les baigneurs de se voir entre eux, sans cependant les priver du plaisir du plaisir de la conversation. De même pour prévenir la curiosité de ceux qui passaient au dehors, on n'avait point ouvert de fenêtres dans les murs de ces diverses enceintes; elles étaient

placées au plafond et laissaient tomber un jour douteux à travers leurs pierres transparentes. Plus loin encore était la salle où se trouvaient les lits de repos aussi nombreux que les baigneurs et les siéges des salles précédentes ; mais comme Maximius était un homme vénéré pour ses bonnes mœurs, les murs en étaient couverts d'un stuc éclatant de blancheur. On n'y voyait point ces peintures lascives qu'on rencontre chez la plupart des particuliers ; on n'y avait point représenté les corps nus des pantomimes et des histrions : ils étaient purs de tous ces tableaux qui ne montrent le talent du peintre que pour le déshonorer. On y remarquait seulement quelques vers renfermant des principes de sagesse et le plus souvent de médecine.

A coté de ce bâtiment, s'en élevait un second pour l'usage des voyageurs, dans lequel se trouvait également un bassin où ils pouvaient se laver les pieds et se rafraîchir le corps.

En quittant les bains on entrait sous un portique soutenu par des colonnes et qui conduisait jusqu'à l'habitation. Le long de ce portique on avait ménagé une pièce d'eau dans laquelle douze têtes de lion versaient à grands bruits les eaux recueillies au sommet de la montagne.

A l'extrémité de ce portique s'ouvrait le vestibule en avant duquel s'étendait un espace considérable destiné à prendre l'exercice du cheval ; à droite du

vestibule était situé l'appartement de la maîtresse de la maison, à la suite duquel on avait placé les garde-manger, les lingeries, les offices et tout ce dont elle s'occupait le plus particulièrement. De l'autre côté du vestibule, on entrait dans un immense parloir, lieu d'attente pour les clients de Maximius, et comme sa libéralité prévoyait tous les besoins, il l'avait orné de lits pour ceux qui avaient besoin de repos, de jeux d'échec et de trictrac pour ceux qui redoutaient l'ennui de l'attente.

Immédiatement après ce parloir venait le salon d'hiver avec sa cheminée, et après le salon d'hiver la salle à manger dont les vastes fenêtres avaient vue sur un nouveau lac. Aux angles de cette pièce s'élevaient les buffets, les armoires et les coffres couverts de tous les ustensiles nécessaires au service de la table; on pénétrait ensuite par une porte latérale dans la bibliothèque dont les murs étaient garnis d'armoires toutes chargées de livres précieux. A ces trésors que Maximius possédait en sa qualité d'ami des lettres, il en avait ajouté de plus rares encore, en sa qualité de préfet des Gaules : c'était une copie des tableaux exécutés par les ordres de Tibère et qui représentaient la situation de toutes les villes de la Gaule ainsi que le tracé des routes et des chemins qui la coupaient en tous sens (17).

Enfin à l'extrémité de tous ces bâtiments s'ouvrait le salon d'été, ouvert seulement du côté du nord,

lieu propre au sommeil et à la méditation, à l'abri des chaleurs du jour et du bruit extérieur, et d'où l'on n'entendait que le bruit lointain des eaux qui desdendaient dans la montagne, auquel se mêlait, le matin, le chant des alouettes, à midi, la voix sèche des cigales, vers le soir, le cri rauque des grenouilles et le sifflement des crapauds, et durant la nuit les accents prolongés du rossignol.

En sortant de ce salon, une vaste pelouse s'étendait sous les pieds des promeneurs; au bout de cette pelouse, une longue allée de tilleuls dont le sol battu était propre à jouer à la balle, sans que les joueurs fussent dévorés par l'ardente chaleur du sol.

Dans cette maison, chaque heure avait son occupation, tantôt le bain, tantôt la table, puis les jeux de toute espèce, les longues discussions sur le mérite de Cicéron et de Démosthène, l'exercice du cheval, la pêche, les promenades sur l'eau, la chasse dans la forêt, les chants des esclaves et souvent même, entre les maîtres, la lutte de la lyre après celle du corps. Là les jours se passaient si remplis, qu'ils paraissaient plus longs qu'ils n'étaient véritablement; si réguliers, qu'ils s'enfuyaient les uns après les autres sans que rien avertît du nombre de ceux qui s'étaient écoulés.

C'était une vie qui manquait peut-être de vives espérances, mais que ne suivaient aucuns regrets;

c'était le repos occupé, le bonheur stable, toutes les jouissances doucement acquises, et doucement senties; c'était cette existence enfin, qui énerve l'âme par le calme où elle vit, qui appauvrit l'esprit en l'attachant aux subtilités de la discussion, parce qu'il n'est plus accoutumé aux combinaisons difficiles d'une fortune à acquérir, et d'une ambition à satisfaire; qui amollit le courage parce qu'il n'a plus de combats à supporter, et qui fut pour les Romains la couche voluptueuse où ils s'endormirant, sans songer qu'à côté d'eux il y avait des précipices où ils pouvaient tomber, et qu'en même temps, le nord amoncelait sur leurs têtes des nuées de barbares tout prêts à les engloutir dans leur marche terrible.

Ce fut dans cette maison que se rassemblèrent, ainsi que nous l'avons dit, les magistrats et les officiers chargés du gouvernement de la Narbonnaise; quelques-uns des principaux citoyens qui étaient venus chez Maximius, appelés par l'opulente hospitalité du maître de la maison, furent admis dans ce conseil, et parmi ceux-ci se trouvait le patricien Vobiscus, dont la suite nombreuse campait comme une petite armée dans un champ voisin. Ce furent d'abord de tous côtés, des plaintes sur ce que chacun avait été dérangé dans l'emploi de sa journée, et peut-être l'évêque n'eût-il pu apprendre à cette réunion la cause pour laquelle il l'avait

convoquée, si Maximius, qui faisait profession de politesse et d'élégance, n'eût invoqué les égards dus au caractère d'Herme, et n'eût obtenu en leur nom l'attention des auditeurs.

Ils étaient pour la plupart couchés sur des lits, un éventail à la main, celui-ci ordonnant à des esclaves de fermer une fenêtre, qui laissait passer un courant d'air, celui-là demandant qu'on ouvrît une porte pour qu'il n'étouffât pas de chaleur, un autre attendant une coupe de vin pour soutenir sa faiblesse, un autre appelant l'échanson pour qu'il lui versât un mélange de miel, d'orange et d'eau, affermi par la glace; puis, lorsque chacun se fut casé commodément, on pria Herme de vouloir bien expliquer la lettre pressante qu'il avait écrite à tout le monde.

— Cette lettre, répondit Herme, je vous l'ai écrite pressante parce que le danger est pressant.

— Je suis sûr, reprit Vobiscus, en passant négligemment un peigne d'ivoire dans ses cheveux, que ce danger ne marche pas si vite que mes mules, et, comme ce soir ou demain au plus tard je serai embarqué pour ma maison de campagne d'Hyères, je ne pense pas qu'il m'atteigne. Je n'ai donc aucune délibération à prendre sur le danger qui vous menace, et je vous demanderai la permission de dormir un moment au bruit de vos flatteuses

paroles : en vérité, je me suis tellement rassasié de ces loirs excellents que tu nous as fait servir, Maximius, que je me sens tout alourdi, et que je ne suis plus bon qu'à digérer en paix.

Tout aussitôt, il se coucha sur son lit où il ne tarda pas véritablement à dormir.

Herme avait laissé parler Vobiscus, il le laissa de même se coucher et s'endormir, et, sans répondre aux excuses de Maximius sur l'impolitesse de son hôte, il reprit bientôt :

— Regardez bien cet homme, voilà l'image vivante du peuple romain. Gorgé de puissance, de voluptés et de richesses, il s'enfuit ou il s'endort, et je ne sais même, si je criais à son oreille : « Les Visigoths sont à vos portes ! » je ne sais même s'il s'éveillerait.

— Assurément, répondit Vobiscus, en bâillant et en se retournant sur son lit, et il n'y a pas un muletier, accablé de fatigues après une marche de douze heures, qui ne s'éveillât à une si terrible parole.

— Eh bien ! dit Herme, puisque tu la trouves terrible, écoute-la et sache qu'elle est vraie.

— Je n'en disconviens pas, dit Vobiscus en se soulevant ; mais on ne crie pas un malheur aux oreilles d'un honnête homme d'une manière si brutale; je ne pardonnerais pas à mon meilleur ami de m'avoir appris, avec une pareille voix, la

mort de mon aïeul Carus, quoique ce vertueux vieillard doive me laisser quelques millions de sesterces.

— Et sais-tu, répondit Herme dont la patience ne fut point troublée par ces impudentes paroles; sais-tu si, dans quelques jours, tu posséderas seulement les biens qui te rendent si insolent, et si la mollesse que tu affectes ne sera pas cruellement corrigée par les rudes travaux que les Visigoths imposeront à leurs esclaves.

— Je t'ai déjà répondu, dit Vobiscus, que je serai bientôt hors d'atteinte de ce malheur, car je quitte les Gaules; mais, comme je ne désire pas plus avoir les oreilles déchirées par la rudesse de ta voix, que d'avoir le crâne fendu par l'épée des Visigoths, je vais aussi quitter cette assemblée en vous laissant le soin de veiller au salut de la patrie.

Après avoir prononcé ces paroles entremêlées de bâillements et de hoquets, il se traîna péniblement hors de la salle, les yeux à moitié fermés et le corps affaissé comme un vieillard ou comme un homme chargé d'un pesant fardeau. Et certes il ne pouvait pas en avoir de plus lourd à porter que lui-même. Mais telle était la mollesse de ce temps, que les amis de Vobiscus, au lieu de le blâmer, lui adressèrent en sortant un coup d'œil où on pouvait lire : qu'il était bien heureux de ne pas être

retenu par ses devoirs; et Maximius se leva pour le reconduire, en lui disant tout bas :

— Oui, les affaires publiques sont trop lourdes pour ta jeune tête, et nos paroles trop dures pour ton oreille délicate; va dormir dans la salle d'été, et ton sommeil sera bercé par le chant des oiseaux qui sont enfermés dans la volière d'or qui est à son extrémité.

— J'irai, répondit Vobiscus, si je puis me traîner jusque-là; mais, en vérité, je crois que je vais défaillir.

Mais Maximius ayant soulevé la portière qui fermait la salle où se tenait l'assemblée, reprit en riant :

— Esclaves, portez le noble Vobiscus sur le plus doux de nos lits.

Les esclaves s'approchèrent du patricien, qui s'écria vivement :

— Mettez des coussins sur vos bras; avez-vous donc envie de me rompre les os en me touchant de vos mains nues?

Et six esclaves ayant entrelacé leurs doigts, tandis que d'autres jetaient des coussins sur leurs bras, Vobiscus se coucha sur cette espèce de litière vivante, et il dormait déjà quand il arriva dans le salon d'été que lui avait indiqué Maximius. Cependant celui-ci était rentré, et, en passant devant tous ses hôtes, il leur fit un signe et leur adressa

un regard qui semblait les conjurer de vouloir bien entendre ce que l'évêque Herme avait à leur dire.

Le vieillard demeurait impassible malgré l'indignation que lui causait la scène qui venait de se passer, si toutefois les plus rigides avaient la force de s'indigner encore de paroles et d'actions qu'ils voyaient se renouveler tous les jours. Comme l'évêque avait remarqué le signe et le regard de Maximius, il lui dit, lorsque celui-ci vint s'asseoir à ses côtés :

— Ne te donne point tant de peine, crois-moi, car bientôt ils me prêteront une attention profonde ; bientôt ils seront plus avides de m'entendre que de me fuir, car ces paroles que j'ai criées tout à l'heure aux oreilles de ce misérable Vobiscus, je vous les crie à vous tous, et je vous dis : les Visigoths menacent la ville de Narbonne, en trois jours leur armée sera à vos portes, et si vous n'y prenez garde dans vos maisons.

— Cela est impossible, dit un des tribuns, le comte Agrippin nous eût prévenus de cette nouvelle, si elle était vraie ; il eût pris les mesures nécessairess pour la sûreté de la ville ; je viens de le laisser se rendant au cirque, où ses chevaux doivent courir contre ceux de Consense.

— Depuis que les nobles romains, reprit Herme, ont mis leur gloire dans l'agilité de leurs chevaux,

il n'est pas étonnant de les voir aller au cirque, plutôt qu'au Champ de Mars et au conseil ; je veux donc bien croire que le comte Agrippin ignore cet événement ; car s'il le savait, je ne sais de quel nom il faudrait appeler son indolence.

— Tu as raison, reprit Maximius ; mais je suis de l'avis du tribun : cette guerre ne peut être si imminente. Sans doute tu auras été trompé par de vagues rumeurs et des nouvelles supposées.

— L'homme qui m'a instruit arrivait de Toulouse ; il a vu l'armée des Visigoths réunie. Les Gardinges, qui doivent commander chaque corps d'armée, ont été élus, il y a peu de jours ; et les Tyuphades ont parcouru toute la province pour faire partir tous ceux qui sont en état de porter les armes.

— Eh bien, dit Maximius, qu'ils viennent s'ils l'osent ! croyez-vous qu'une armée comme celle-là soit bien redoutable pour des hommes enfermés derrière les murs d'une ville comme Narbonne. Sans doute, ils sont courageux ; et dans une plaine, leur férocité les a fait triompher quelquefois de notre discipline ; mais lorsqu'il s'agit d'un siége, le moindre obstacle les arrête ; et ce qui les arrête les décourage. Ainsi donc, à supposer que la nouvelle du vénérable évêque ne soit pas une fiction, nous n'avons rien à redouter de ces troupes indisciplinées.

— Je ne sais, reprit Herme, quelle assurance peut vous donner la hauteur de vos remparts; mais je sais quelles alarmes doivent vous causer les mesures que le roi Théodoric vient de prendre; non-seulement il a appelé les Visigoths libres de toutes classes, mais encore les affranchis, et les serfs fiscalins, avec ordre à tous de se faire suivre par la dixième partie de leurs serfs et de leurs esclaves; et non-seulement il a appelé les Visigoths, mais encore les Romains qu'il a assujettis à le servir par une loi nouvelle, et pour que cette loi soit efficace, il condamne ceux qui manqueront à son appel à des châtiments auxquels ils préféreront les chances du combat. Pour ceux qui sont riches et revêtus de quelque dignité, il a prononcé l'exil et la confiscation de tous leurs biens; les autres sont condamnés à recevoir deux cents coups de fouet, à avoir les cheveux entièrement arrachés, et à payer une livre d'or d'amende, et, pour que les plus pauvres n'échappent point par ce supplice à l'obligation d'être soldats, il a condamné ceux qui ne pourraient payer cette amende considérable à être éternellement esclaves (18).

— Mais c'est une odieuse tyrannie! s'écria un patricien, et on n'a jamais forcé un homme à se battre, lorsqu'il n'en avait point envie.

— Maintenant, reprit Herme, sans répondre à cette interruption, pensez-vous, que le roi qui

a eu recours à de tels moyens pour rendre son armée formidable, n'ait pas une volonté bien arrêtée de triompher de ses ennemis ? Pensez-vous qu'il ne trouve pas dans les Romains, qu'il a forcés de marcher avec lui, des hommes qui lui enseigneront l'art de renverser les murs les plus épais, et d'escalader les remparts les plus élevés ?

Les détails qu'Herme venait de donner, commencèrent à rendre plus sérieuse l'attention de l'assemblée, et déjà plusieurs questions lui avaient été adressées, lorsque le comte Agrippin entra soudainement dans la salle, la colère sur le front et le visage altéré. Avant de s'adresser à Maximius pour le saluer, il s'avança vers le vénérable évêque et lui dit avec violence :

— Venez-vous porter ici le désordre et l'épouvante que vous avez fait répandre par le moine Barthélemi dans la ville de Narbonne ? Vous avez recueilli un noble fruit de vos craintes ridicules ; des femmes et des enfants ont été écrasés, le cirque ressemble à un champ de bataille ; vous avez fait plus de victimes en un jour avec vos paroles insensées, que n'en eussent fait tous les Visigoths avec leurs armées. Des vieillards ont été foulés sous les chars, et des chevaux d'un haut prix se sont blessés les uns les autres ; enfin cest une consternation telle, que le sac de Narbonne par les barbares n'en eût pas produit une plus grande.

Chacun écouta cette violente apostrophe sans la comprendre, et ce fut le tour du comte Agrippin d'être accablé de questions. Enfin, lorsqu'il eut expliqué les malheurs qu'avait causés la folie de Barthélemi, chacun se répandit en lamentations sur cette horrible catastrophe.

— Et votre attelage de chevaux numides, a-t-il été blessé ? disait l'un.

—Et moi qui avais permis à mon fils d'aller au cirque avec son précepteur ! s'écriait l'autre; il faut que je parte pour savoir s'il ne lui est point arrivé quelque accident.

— Votre fils se porte bien ; grâce aux efforts du précepteur qui l'a couvert de son corps ; mais celui-ci a été tué.

— J'en suis désolé, parce que c'était un Grec fort instruit : il m'avait coûté cinq cents onces de poivre, que j'avais données à son maître.

En même temps, celui-ci s'informait de ses amis, et souvent riait des accidents qu'il apprenait sur leur compte; celui-là s'informait de ses ennemis, et se désolait de ce qu'ils avaient échappé sains et saufs à ce désastre. Enfin un dernier s'écria :

— Je parie que je suis assez malheureux pour qu'aucun de mes créanciers n'ait péri dans cette aventure !

— Et par contre votre frère aîné, dit le comte

Agrippin, joue assez de bonheur pour y avoir perdu sa femme.

— Par Bacchus, reprenait un autre, je voudrais que l'édile s'y fût cassé la jambe gauche, car je suis fatigué de ne le voir boiter que de la jambe droite.

—Mais dites-nous donc, ajouta un vieillard, les pantomimes et les danseuses étaient-elles arrivées au moment fatal?

— Pas encore, répondit le comte Agrippin.

— Dieu soit loué! s'écria-t-on de tous côtés, cela n'empêchera pas le spectacle ce soir.

Et des propos pareils continuèrent longtemps avant que l'évêque eût l'espérance de pouvoir de nouveau se faire entendre. Heureusement pour lui qu'emporté par la pitié que lui causait le récit de cette catastrophe, il s'écria :

— Que Dieu pardonne à l'insensé qui a causé ces malheurs; car moi, je le ferai sévèrement punir.

— J'ai déjà pris ce soin, dit le comte Agrippin, et deux cents coups de fouet rudement appliqués le guériront de la manie d'apporter de fausses nouvelles.

— Je ne vous blâme pas de cet acte de sévérité, répondit Herme avec douceur, quoiqu'à vrai dire cet homme ne relevât de votre juridiction d'aucune manière; car comme citoyen il appartient au

royaume des Visigoths, et comme prêtre il est soumis à mon jugement; cependant, je dois ajouter que s'il a fait un usage fatal des nouvelles qu'il annonçait, ces nouvelles ne sont point fausses, comme vous le dites, et vous le savez mieux que personne.

Le comte Agrippin parut troublé de cette espèce d'accusation; mais il répondit bientôt avec plus d'assurance :

— Depuis quand donc les évêques s'occupent-ils de la marche des armées et de la défense des villes?

— Depuis que les gouverneurs militaires négligent d'y pourvoir.

— Osez-vous m'accuser de trahison! s'écria Agrippin.

— Pourquoi ce soupçon vous vient-il si vite à l'esprit? reprit Herme.

— Parce que, reprit le comte Agrippin avec violence, il n'est pas d'accusation que vous ne portiez contre vos ennemis.

— Et peut-être n'en est-il pas une qu'ils ne méritent, repartit l'évêque.

La discussion était près d'éclater en injures, surtout du côté du comte Agrippin, lorsque Maximius, s'interposant avec cette autorité que les Romains n'avaient plus dans leur caractère, mais qu'ils savaient admirablement représenter dans leur personne, leur dit d'une voix grave :

— N'oubliez pas que si vous êtes tous deux chez votre ami Maximius, vous êtes aussi tous deux chez le préfet des Gaules, et puisqu'il faut absolument faire un conseil de ce qui ne devait être qu'un entretien d'amis, je suis prêt à vous entendre.

A ces paroles, chacun reprit sa place, et l'évêque put expliquer comment il avait reçu l'avis que Théodoric s'apprêtait à marcher contre Narbonne, et qu'à peine il restait quelques jours pour préparer les moyens de défense et pourvoir à l'approvisionnement.

— Je suppose, dit le comte Agrippin, que, puisque vous êtes si bien informé du malheur qui nous menace, vous avez dû penser à le prevenir.

— Ce n'est point mon devoir, répliqua Herme, c'est vous que cela regarde, et c'est à vous de prendre les mesures nécessaires.

— Eh bien! si l'on m'en croit, dit le comte, je crois que la meilleure défense que nous puissions opposer aux Visigoths, c'est un traité qui garantisse la ville du pillage et les particuliers d'un partage trop inégal des terres.

— Quoi! s'écria Herme, c'est le comte Agrippin qui parle ainsi! Il propose de se rendre avant même d'avoir essayé de combattre.

— Et avec quoi voulez-vous que je combatte? répondit Agrippin; est-ce donc avec les trois légions que je possède et parmi lesquelles il y a plus

d'officiers que de soldats, avec des cohortes dont les centurions ne commandent pas dix hommes, et dans lesquelles le décurion forme à lui seul la manipule qui lui obéit (19)?

— Narbonne ne renferme-t-elle pas des milliers de citoyens capables de porter les armes, et tous ne doivent-ils pas leurs services à la patrie lorsqu'elle les leur demande?

— Et tous ont acquitté ce service en payant l'impôt moyennant lequel ils peuvent s'en exempter.

— Mais dans des circonstances pareilles, reprit l'évêque, il faut arracher le magistrat à son tribunal, l'avocat à ses affaires, le rhéteur à son école, l'ouvrier à son atelier, le médecin à ses malades, l'histrion à son théâtre et le prêtre à son église, pour en faire autant de soldats qui défendent la patrie (20).

Un sourd murmure répondit à cette allocution de l'évêque, et on entendit de toutes parts ces mots échangés à demi-voix :

— Il devient fou!

— Est-ce que c'est notre affaire que de nous battre?

— Je n'ai jamais manié une lance.

— Je n'ai pas besoin de me brûler les doigts à faire bouillir de l'huile et à faire rougir du sable pour le jeter sur la tête des assiégeants.

— Est-ce que je sais lancer une flèche enflammée?

— Est-ce qu'il croit que je veux m'écorcher les pieds et les mains à monter des pierres sur les remparts?

— Les nuits passées dehors me font tousser horriblement.

— Quand je reste deux heures au soleil, je suis brisé pour huit jours.

— D'ailleurs ce n'est pas mon affaire, je suis exempt du service militaire, et je ne le ferai pas(21).

Voilà ce que disaient tous ceux qui étaient présents à cette assemblée, à l'exception des tribuns, que les devoirs de leur charge empêchaient d'exprimer aussi librement leurs pensées. Maximius s'interposa encore, et tel était l'état des mœurs à cette époque, que cet homme, qui passait pour un magistrat rigide, ne se trouva pas le droit de blâmer cette résistance. Cependant, comme il ne voulait point abandonner, comme le comte Agrippin, la défense de la ville, il ouvrit un avis qui obtint l'assentiment de tout le monde.

— Si nous manquons de soldats, dit-il, nous ne manquons point d'argent; et, si nous ne pouvons forcer les citoyens de Narbonne de défendre leur cité, nous pouvons du moins les forcer à payer pour que nous la fassions défendre.

— Et par quels soldats prétendez-vous la faire

défendre? reprit le comte Agrippin; quels auxiliaires comptez-vous appeler à votre aide? Théodoric ne s'est-il pas allié avec presque tous les barbares qui nous entourent? et, à moins que Ricimer n'envoie quelques légions à notre secours, je ne sais à qui vous pourrez vous adresser.

— Le comte Gilles est dans les Gaules, répondit Maximius, et je vais lui faire expédier l'ordre de marcher immédiatement à la rencontre de Théodoric.

— Le comte Gilles est à Marseille, et il lui faut plus de huit jours de marche pour arriver jusqu'à Narbonne.

— En ce cas, dit Herme, il suffira d'une résistance de huit jours, pour que nous soyons secourus; ne la tenterons-nous pas?

— Et avec quoi voulez-vous que nous la tentions? dit le comte Agrippin, résolu à repousser toutes les propositions d'Herme, disposition qui devait cacher nécessairement des projets peu honorables, et dans laquelle il montrait un courage de lâcheté ou de trahison, qui attestait une grande force de caractère.

— Ne vous restât-il que vos esclaves, s'écria l'évêque, il faut les armer; et il vaut mieux encore les envoyer mourir pour la défense de votre ville, que de les tuer vous-mêmes, comme vous le faites, pour la moindre désobéissance.

Cette proposition excita encore plus de murmures parmi les auditeurs, que n'en avait fait naître celle de combattre eux-mêmes. Maximius, comme les autres, la désapprouva et répondit vivement à l'évêque :

— Ce serait, de toutes les imprudences, la plus grande; armer nos esclaves, leur montrer leur nombre, ce serait appeler dans une heure l'assassinat dans toutes les familles, l'égorgement de tous les maîtres, le pillage de toutes les richesses (22). Ne sais-tu pas que, dans le dernier sac de Rome par les Vandales (23), les esclaves ont fait plus de victimes que les barbares eux-mêmes? Ne sais-tu pas que, lorsque Domitien voulut leur donner un habit particulier, pour les distinguer des citoyens libres, il fut tellement épouvanté de leur nombre, qu'il renonça à ce projet, quoique cet empereur reculât rarement devant l'exécution de sa volonté, quelque dangereuse qu'elle fût?

— Et quel espoir vous reste-t-il donc, vous qui ne voulez pas combattre? s'écria Herme; vous qui ne voulez pas laisser combattre vos esclaves, vous qui tremblez à la fois devant vos ennemis et devant vos serviteurs?

— Il nous reste l'espoir d'un traité avantageux, répondit Agrippin; et l'exemple de Toulouse, le bonheur dont elle jouit sous le règne du roi Théodoric, seront notre excuse.

— Il n'y en a pas, s'écria l'évêque, pour celui qui, pouvant défendre sa patrie et sa religion, les abandonne lâchement ou les trahit en secret.

— Qu'oses-tu dire! s'écria le gouverneur en se levant avec colère.

— Je dis ce que tu fais, reprit l'évêque; et ce que tu fais m'autorise à soupçonner ce que tu espères.

— En effet, dit Maximius, qui devenait plus sérieux ainsi que l'assemblée, à mesure que la discussion avançait; en effet, je ne t'ai jamais vu désespérer si facilement, et je n'ai pas oublié que tu as déjà défendu cette ville avec moins de ressources contre des attaques plus formidables. Ne t'emporte donc point contre l'accusation du vénérable Herme, je veux la croire injuste; mais assurément tout autre l'eût faite à sa place.

Agrippin reprit son siége d'un air mécontent, et répondit avec aigreur :

— Je répondrai sur les remparts de Narbonne à cette accusation : quand vous aurez décidé qu'il faut défendre Narbonne, je la défendrai, mais j'avoue que je n'ai point un génie assez profond pour comprendre comment on peut la défendre.

— Comme Maximius vient de te le dire, répondit Herme, en soldant des troupes étrangères; et ces troupes sont à nos portes, et pour la moitié de l'or que vous auriez donné aux Alains et aux

Suèves, les Bagaudes combattront pour vous.

— Les Bagaudes! répondit-on de tous côtés; ces brigands indisciplinés qui obéissent aveuglément au chef féroce qu'ils ont choisi?

— S'ils obéissent fidèlement à ce chef, reprit Herme, ils ne sont donc point indisciplinés?

— Mais ce chef, dit Agrippin, qui nous répondra de sa volonté?

— Moi, répondit l'évêque.

— Et en quel lieu le trouveras-tu?

— A Narbonne s'il le faut; ici si vous le voulez.

— Décidément, s'écria Agrippin, les évêques se font généraux, et si tu as besoin d'une cuirasse et d'un casque, dit-il, en s'adressant au vieillard, je te les prêterai, car je vois bien qu'ils me deviennent inutiles.

— Trève de plaisanteries, dit Maximius; remercions plutôt le vertueux Herme d'avoir pris pour nous le soin qui nous était confié. Mais il serait nécessaire de nous entendre avec ce chef des Bagaudes.

— S'il a suivi l'ordre que je lui ai donné, dit l'évêque, il doit être aux environs de cette maison de campagne, et si tu as un esclave, parmi les tiens, qui sache imiter le chant du coq, tu le verras bientôt accourir.

Il est difficile de le croire, mais ces derniers mots portèrent un trouble singulier dans l'assemblée; chacun se leva aussitôt:

— Qu'est-il nécessaire d'un esclave? dirent deux ou trois patriciens en même temps, j'imite parfaitement le chant du coq, et vous allez le voir.

— Et moi aussi, reprit un autre.

— Je suis sûr que je suis plus habile que vous, dit un troisième; écoutez.

— Je parie que je m'y entends mieux que personne, s'écria un homme grave qui remplissait les fonctions de censeur, j'ai appris à imiter le chant de tous les animaux, à Milan. J'ai eu des leçons du Grec Narsès qui avait donné ce talent à l'empereur Arcadius, qui, vous le savez, s'occupait fort à élever des poulets et qui se faisait suivre par un troupeau de poules, tant il imitait bien le cri du coq, leur maître.

— Je n'ai pas reçu de si savantes leçons, mais je suis sûr de moi, dit l'un.

— Écoutez-moi d'abord, s'écria l'autre.

— Non, c'est moi, dit un troisième, écoutez.

Et il poussa un long cri, cherchant à imiter celui du coq, quand cet oiseau annonce l'approche du jour.

— Ce n'est pas cela, reprit le censeur, et voici un cri admirable.

Et il se mit à crier.

— Ce n'est pas meilleur, reprit l'un des autres prétendants, et voici qui vous passe tous.

Et il se mit à crier.

Et chacun, voulant montrer son talent, se prit à imiter le chant du coq avec un enthousiasme croissant; c'était un mélange de cris aigus où les uns cherchaient à dominer les autres, et l'on ne peut prévoir où se serait arrêté ce bizarre concert, lorsque Vobiscus parut à la porte de la salle.

— Que les furies vous déchirent de leurs serpents, s'écria-t-il, et que les bourreaux vous arrachent la langue, pour le tapage infernal que vous faites! quel est ce nouveau jeu? quelle est cette nouvelle musique? Maximius, n'est-on plus en sûreté chez toi? a-t-on décidé de m'y assassiner?

— Non, illustre Vobiscus, répondit Herme, avec un accent dont la charité ne put exclure le mépris; ces braves citoyens s'occupent du salut de la patrie.

—Eh! voilà qui est excellent, répondit Vobiscus en se mettant à rire aux éclats, et s'il en est ainsi, j'en veux être.

Tous ces patriciens, honteux du mouvement puéril auquel ils s'étaient laissé entraîner, répondirent à Vobiscus, en lui expliquant ce qui avait amené les cris étranges qu'il avait entendus.

Par Bacchus! s'écria-t-il, c'est un emploi qui me revient, et il ne sera pas dit que le plus riche citoyen de Narbonne aura quitté cette ville sans avoir tenté un grand effort pour la défendre; conduisez-moi donc à l'endroit où je dois pousser ce

cri sauveur, et, j'en jure par Jésus-Christ et le dieu Mars, je veux, après cet exploit, me faire dresser une statue avec une couronne de crêtes de coqs. Venez, venez, continua-t-il en sortant de la salle et en poussant de grands éclats de rire, suivez-moi, je vais devenir un dieu, je vais devenir un être sacré, je vais monter au rang des oies du capitole.

En parlant ainsi, il sortit de la maison, gravit l'éminence où était situé le réservoir des bains, et poussa un cri qui méritait véritablement une grande admiration par la vérité de l'imitation.

Presque aussitôt on vit Armand descendre du sommet de la colline; sa course rapide, sa taille gigantesque qui paraissait et disparaissait à travers les arbres de la forêt, le faisait ressembler à une colonne détachée de sa base et roulant sur le penchant de la montagne. Arrivé à une certaine hauteur, il franchit d'un bond l'espace qui le séparait du patricien Vobiscus et tomba soudainement à ses côtés. Celui-ci le regarda d'un air curieux, puis charmé, et, ayant mesuré de l'œil la hauteur de sa taille, il lui dit sans autre préambule :

— Veux-tu te vendre, je te donne mille, deux mille, trois mille, dix mille sesterces; j'ai une petite esclave nubienne que je chéris tendrement; elle n'a pas plus de trois pieds de haut; j'ai un

nain d'Afrique encore plus petit; je les ferai mettre chacun dans une cage d'or, je ferai suspendre ces cages aux deux extrémités d'un bâton, et tu les porteras ainsi dans tes dents comme un chien d'Espagne bien dressé; ce sera fort gracieux à voir.

A cette singulière proposition, le Bagaude fronça le sourcil, et, prenant le jeune efféminé par la ceinture de sa robe, il lui dit brutalement :

— Les bains froids sont excellents pour les fous.

Et sans autre parole, il le plongea à plusieurs reprises dans le réservoir, malgré sa résistance et ses cris. Alors on put voir un singulier spectacle : le fard qui couvrait les joues de Vobiscus descendit le long de son visage et alla tacher sa tunique, l'onguent qui teignait ses cheveux se répandit sur sa toge, et ce visage qui semblait si frais et si jeune parut, à tous les yeux, flétri par la débauche, usé, décrépit; cette chevelure noire était déjà mêlée de cheveux blancs, et les sourcils épais qui couronnaient ses yeux se décollèrent et disparurent.

Tous les nobles romains ne purent s'empêcher de rire à cette plaisante métamorphose, et Vobiscus s'éloigna au milieu de leurs railleries, en les vouant à tous les malheurs, et en les menaçant tous de sa vengeance.

Cependant, l'aspect du Bagaude avait amené plus de réserve dans la tenue des patriciens; la honte de paraître si vains et si ridicules devant un homme qu'ils regardaient comme une brute sauvage les força à se montrer plus sérieux, et bientôt, grâce à Maximius et à l'évêque, on convint du nombre d'hommes qu'Armand devait amener à Narbonne, de la solde qui leur serait payée, et du temps que durerait leur service.

Toutefois, on ne voulut point laisser ces étrangers presque maîtres de la ville sans y mêler des hommes qui pussent surveiller leur conduite, et il fut décidé qu'on appellerait tous les bénéficiaires (24) qui possédaient des terres aux environs de Narbonne, et que chacun de ces bénéficiaires, élevé, pour cette circonstance seulement, au grade de décurion, commanderait à dix Bagaudes, et qu'Armand lui-même serait soumis à l'autorité du comte de la ville.

IV

Le Siége.

Depuis plus de douze jours les Visigoths étaient arrivés devant la ville de Narbonne; mais Théodoric avait trop compté sur leur sauvage valeur; toutes leurs attaques venaient se briser au pied de ces murs, dont quelques-uns avaient près de soixante pieds de haut. Leur fureur n'avait pu venir à bout de briser ces portes revêtues de fer et contre lesquelles ils ne savaient faire mouvoir que des béliers qu'ils balançaient sur leurs bras. Les Visigoths étaient trop ignorants dans l'art d'élever des machines redoutables, pour pouvoir emporter une ville si redoutable que Narbonne. Vainement plu-

sieurs assauts avaient été tentés à l'aide d'échelles immenses, les Visigoths avaient été toujours repoussés, et déjà le découragement se glissait dans l'armée.

Le découragement est bien vite suivi des murmures, et Théodoric était en butte à ceux de tous ses guerriers. On l'accusait de n'être propre qu'aux sourdes intrigues du palais, qu'aux ténébreuses adresses des traités politiques. On ne lui tenait compte ni de son activité infatigable pour assurer les approvisionnements de son armée, ni du courage terrible qu'il avait montré dans toutes les attaques. Le succès manquait à ses calculs et à sa valeur; cela suffisait pour que l'un et l'autre fussent méconnus, non-seulement par les esprits les plus grossiers, mais encore par les plus habiles de ses chefs. Parmi les blâmes qu'on jetait sur le roi, il en était un auquel il n'avait pas droit de s'attendre après ce qui s'était passé à Toulouse.

Il n'était pas un noble Visigoth qui n'eût félicité Théodoric d'avoir mis un frein à l'ambition turbulente de son frère, et chacun s'était empressé d'applaudir au piége artistement préparé dans lequel il l'avait fait tomber. Aucun n'avait vu que la plus légère circonstance aurait pu le faire échouer, et le jugeait admirable et juste par cela seul qu'il avait réussi; mais, devant Narbonne, le succès manquait aux efforts de Théodoric, et Théodoric

était devenu un roi incapable et malhabile. Ce qui surtout lui était reproché sans ménagement, c'était d'avoir éloigné le prince Euric du siége de Narbonne pour l'envoyer, sous la surveillance de Gandoin et avec quelques milliers de soldats, combattre le comte Gilles et arrêter le secours que celui-ci apportait à la capitale de la Narbonnaise. Il semblait que sa présence eût assuré la victoire, et, par cela seul qu'il manquait à l'armée, les esprits prévenus disaient que le roi en avait exclu son plus vaillant guerrier.

A vrai dire, Euric semblait avoir pris à tâche de mériter cette bonne opinion. Depuis le jour où la guerre avait été décidée, on eût dit qu'il avait oublié tout d'un coup son juste ressentiment contre son frère et contre le peuple lui-même, dont les railleries ne l'avaient pas épargné. Le premier, il avait armé ses esclaves, et les avait mieux armés que personne; le premier, il avait distribué aux troupes la solde en nature qui leur était due (25), et il l'avait fait plus libéralement que personne. Irréprochable dans l'obéissance qu'il devait à son roi, comme guerrier, il avait supporté sans y répondre les reproches qu'il n'avait pas mérités; destiné par sa naissance, par le rang qu'il occupait et les troupes qu'il avait fournies, à obtenir le premier commandement, après celui de Théodoric, il s'en était vu dépouiller en faveur de son jeune

frère, sans montrer de dépit et sans réclamer contre cette injustice; enfin, quand Théodoric lui confia quatre mille soldats, la plupart choisis parmi les Romains et les esclaves, pour aller s'opposer à l'arrivée du comte Gilles, il accepta cette mission sans remontrer que c'était nécessairement à une défaite qu'on voulait l'envoyer, et probablement à une mort certaine.

Aussi depuis huit jours que l'on n'avait point reçu de ses nouvelles dans le camp du roi, Euric était devenu une victime que son frère avait cruellement sacrifiée. L'intérêt que l'on éprouvait pour le guerrier s'était étendu jusqu'à l'époux, et l'on disait ouvertement que si Euric voulait en appeler au peuple assemblé du jugement du roi, on casserait le mariage honteux qui lui avait été imposé.

Théodoric n'ignorait pas cette disposition de son peuple et il s'en alarmait. Il pressait donc autant qu'il le pouvait le siége de Narbonne; assuré qu'une fois cette ville prise, l'ivresse du triomphe et du pillage effacerait facilement ces fâcheuses dispositions. Il ordonna donc pour le lendemain un assaut où il se résolut à monter le premier. Il comprit qu'il lui fallait ramerer la confiance de son peuple, et il ne balança pas à exposer sa vie, comme un simple soldat, pour atteindre ce but.

Théodoric était trop habile pour s'être avancé ainsi vers Narbonne sans une espérance fondée de s'en emparer rapidement; et, si l'on se souvient de la résistance du comte Agrippin aux projets d'Herme, des difficultés qu'il opposa à toutes ses ressources, on concevra quelle était l'espérance du roi des Visigoths; mais la présence d'Armand et de ses Bagaudes dans Narbonne avait prévenu la trahison du comte Agrippin, et de même que les Visigoths le rencontraient sur les remparts, repoussant leurs attaques aux endroits où ils les poussaient avec le plus de vigueur, de même le gouverneur de la ville le rencontrait dans les conseils, déjouant les projets qu'il préparait avec le plus de perfidie.

En quelques jours cet homme était devenu le dieu de Narbonne. Revêtu d'armes éclatantes, portant de tous côtés son action, son courage indomptable et sa force surhumaine, il ressemblait à un de ces demi-dieux de leurs antiques fables, et beaucoup de poëtes avaient trouvé, au milieu des désordres d'un siége, le loisir de lui adresser des vers élégants, où lui étaient prodigués les noms d'Hercule et de Mars.

L'espérance naissait dans la ville; on n'ignorait pas le découragement qui s'était emparé des Visigoths; et Maximius avait montré qu'il connaissait bien ces peuples lorsqu'il avait dit d'eux : que le

moindre obstacle les arrêterait, et que ce qui les arrêtait les décourageait.

Cependant, au mouvement extraordinaire qui se passait dans leur camp, on avait compris que Théodoric préparait encore un assaut, mais on pouvait espérer qu'après celui-là il n'en tenterait pas d'autres, s'il était repoussé avec le même succès que les précédents; en effet, chacun de ces combats coûtait aux assiégeants un nombre de guerriers considérable, et les Visigoths ne montraient déjà plus la même ardeur pour attaquer les murs d'où l'on faisait tomber sur eux des masses de pierres, de l'huile bouillante, des nuages de limailles de fer rougies dans le feu (26); ce n'était point là les ennemis auxquels ils étaient accoutumés, et Narbonne paraissait devoir leur échapper.

La veille du jour où devait avoir lieu ce dernier assaut, les assiégeants eurent une dernière crainte, et les assiégés une suprême espérance; les uns se crurent perdus, les autres sauvés, au point que durant quelques heures, la joie la plus vive régna dans les murs de Narbonne, et la consternation la plus profonde dans le camp des Visigoths. C'est que des hautes tours de la ville et du sommet où était assise la tente de Théodoric, les uns et les autres avaient vu à l'horizon s'élever un nuage de poussière, qui

annonçait l'approche d'une nombreuse troupe, et les uns et les autres, ne pouvant supposer que le peu de soldats que l'on avait confiés au prince Euric lui eût suffi pour battre l'armée du comte Gilles, crurent que c'était ce général lui-même qui venait au secours de Narbonne.

Jusqu'à ce que Théodoric eût pu apprendre par les hommes qu'il envoya au-devant de ces nouveaux venus, que ce n'étaient point des ennemis; jusqu'à ce que les Romains eussent pu reconnaître en les voyant de plus près que ce n'étaient point des auxiliaires, la joie fut extrême parmi ceux-ci, et la terreur extrême parmi ceux-là; mais quand on sut que c'était le prince Euric, qui venait réunir ses soldats vainqueurs aux soldats découragés de son frère, la joie revint dans le camp, et la terreur passa dans la ville.

Seul au milieu de toute son armée, Théodoric apprit ce retour d'un air de mécontentement. Il ne s'était pas laissé tromper à la résignation de son frère, il savait que pour Euric les vertus comme les vices étaient un moyen de parvenir; il savait que la modestie qu'il avait affectée ne lui servirait qu'à faire mieux éclater le faste de son triomphe aux yeux des Visigoths, et il voulut prévenir l'effet que produirait l'entrée de son frère en défendant à tous les soldats de quitter le camp, et en se rendant lui-même au-devant du prince, accompagné

seulement de quelques guerriers ; mais il n'avait pu exclure du cortége qui le suivait les principaux de de son armée.

Frédéric marchait à côté de lui, Hunieric, Gundiac, Garpt et le comte Bold lui-même ; tous ces anciens amis d'Euric s'étaient joints à ceux sur lesquels le roi croyait pouvoir compter davantage. Cette troupe, plus nombreuse que ne l'eût voulu Théodoric, s'avançait donc du côté où venait l'armée victorieuse qu'Euric amenait au camp. Après une demi-heure de marche, Théodoric la rencontra, et les premiers soldats qui l'aperçurent la saluèrent avec des cris joyeux. Cet accueil, qui contrastait singulièrement avec le morne silence de son camp lorsqu'il le parcourait, blessa Théodoric, mais réjouit le cœur des guerriers qui l'entouraient, heureux d'entendre ces cris de victoire auxquels ils n'étaient plus accoutumés.

Le roi mécontent traversa rapidement les premiers pelotons de troupes qui formaient l'avant-garde de cette petite armée, et son œil cherchait sur la longue route, qui s'étendait devant lui, un escadron plus brillant et plus nombreux, au milieu duquel il pût découvrir son frère, lorsqu'il se trouva face à face avec lui, sans avoir eu pour ainsi dire le temps de le reconnaître.

En effet, il n'avait point supposé qu'Euric marcherait au milieu de son armée, à pied, comme le der-

nier de ses soldats, vêtu d'armes simples comme le plus obscur, la tête nue sous le soleil, comme le plus infatigable, et l'air triste et morne comme s'il eût été vaincu.

Théodoric éprouva donc un vif étonnement quand son frère, ayant posé la main sur la bride de son cheval lui dit, d'un ton modeste :

— Mon frère, je viens vous rendre l'armée que vous m'avez confiée. Vous m'avez ordonné de vaincre le comte Gilles, et le comte Gilles est vaincu ; vos ordres n'allaient point au-delà, et j'ai dû vous ramener vos soldats pour que vous en disposiez à votre gré, car j'ignorais à quoi vous les destiniez.

— Il eût mieux valu attendre mes ordres que de venir les chercher, répondit le roi d'une voix dure.

— Je reconnais ma faute, reprit Euric humblement, mais je craignais d'être blâmé pour les avoir attendus.

— Et c'est ce qui serait probablement arrivé, murmurèrent quelques voix autour de Théodoric.

Le roi s'aperçut que l'accueil qu'il faisait à son frère vainqueur, lui qui n'avait éprouvé que des revers, mécontentait même ses amis les plus dévoués, et il répondit à Euric avec plus de douceur :

— Je ne dois pas moins vous remercier de la victoire que vous avez remportée, et à laquelle, ajouta-t-il, en apercevant Gandoin qui s'avançait,

je suis sûr que ce brave guerrier a dû vaillamment contribuer.

L'air de Gandoin, si sombre d'ordinaire, était plus farouche encore, et il répondit au roi avec sa brutalité accoutumée :

— Je n'y ai contribué que comme le dernier des soldats de cette armée. L'habileté avec laquelle Euric a divisé les troupes du comte Gilles, et les a battues successivement ; l'ardeur indomptable avec laquelle il a renversé leurs bataillons, la rapidité qu'il a mise dans nos marches, la prévoyance qui lui faisait deviner les moindres mouvements de l'ennemi, le courage qu'il inspirait à nos troupes par le courage qu'il montrait, la patience qu'elles ont fait voir malgré les plus cruelles fatigues, tout cela est à lui. En huit jours nous avons livré treize combats, en huit jours nous avons remporté treize victoires, en huit jours quatre mille hommes de troupes inexpérimentées ont dispersé vingt-huit mille hommes de légions romaines ; la gloire de tous ces succès est due au prince Euric ; je puis le haïr, et je dois l'admirer. Roi Théodoric, ton frère est un grand guerrier.

Ces paroles du farouche Gandoin produisirent un effet magique parmi les Visigoths qui entouraient le roi. Ce furent de tous côtés des cris, des acclamations que Théodoric écoutait les yeux baissés et le visage contracté par la colère, tandis qu'Euric

les recevait d'un air modeste et confus; une seule fois, au milieu de toutes ces félicitations et des bruyants désordres de la joie, Euric et son frère se regardèrent furtivement; et tous deux, et eux seuls, lurent dans leurs regards qui se croisèrent comme deux éclairs, que l'un avait gardé sa défiance et l'autre son ambition.

Cependant Théodoric, obligé de céder à l'entraînement qui s'était emparé de tous ceux de sa suite, voulut se donner la bonne grâce de le partager; il descendit de son cheval, força le prince à y monter à sa place, et, s'étant mis à ses côtés sur le cheval d'un de ses serviteurs, il le conduisit lui-même en triomphe vers le camp, en l'accablant de protestations et en le montrant à ses soldats, comme un guerrier dont il était fier d'être le frère.

Cette conduite obtint le succès que Théodoric en attendait; on sut bon gré au roi de récompenser par de telles attentions celui qui avait vaincu en son nom; et Théodoric partagea ainsi avec son sujet les acclamations et les cris joyeux qui sans cela ne se seraient adressés qu'à son rival. Peut-être l'habileté de Théodoric n'eût-elle pas suffi à lui inspirer cette sage résolution; mais l'arrivée du prince lui avait rapporté une espérance que personne au monde n'eût été capable de soupçonner.

Pendant que le roi était arrêté avec son frère sur la route où l'armée s'avançait, de nombreuses mules

chargées de butin, de vastes chariots chargés de charpentes, dont nous verrons plus tard l'usage, avaient continué à défiler. Parmi tous ces bagages, quelques basternes fermées avaient passé devant le roi; le rideau de l'une d'elles s'était entr'ouvert, et Théodoric avait vu briller un moment le regard furtif de Sathaniel.

C'est alors qu'il s'était décidé à se montrer envers son frère tel qu'il aurait dû être véritablement avec lui; c'est alors qu'il lui prodigua les noms de vaillant, de brave, d'illustre; c'est alors qu'il l'appela son frère bien-aimé, le soutien de sa couronne, le plus cher de ses sujets, assuré qu'il était de posséder dans son camp la femme qui l'aiderait à humilier ce vaillant et à perdre ce frère chéri.

Si l'assaut projeté pour le lendemain n'avait pas été publiquement annoncé, si le prince Euric n'en eût été instruit par les félicitations de ses amis qui lui montraient le lendemain comme un jour de gloire pour lui, il n'est point douteux que Théodoric eût retardé cette attaque afin de trouver un moyen plausible d'éloigner son frère du camp de Narbonne; mais renvoyer ce combat, ou faire partir Euric le jour même de son arrivée, était également impossible. Théodoric accepta donc toutes les conséquences de la présence d'Euric, et, ne pouvant en éviter les dangers, il voulut au moins en recueillir les avantages.

Ainsi, quelques heures après son entrée dans le camp, Euric livra à son frère le butin qu'il avait rapporté, et le roi fit immédiatement distribuer à ses soldats la part qui lui revenait. Théodoric reçut de même avec joie les secours inespérés dont Euric enrichit son armée, en lui donnant les machines de siége qui lui manquaient absolument. Ces machines que le prince avait surprises dans le camp du comte Gilles eussent été inutiles aux Visigoths qui ignoraient l'art de les mettre en mouvement, si Euric n'avait fait prisonniers et n'avait amené avec lui les soldats romains, habitués à les reconstruire en peu de temps. C'étaient des béliers, des tortues, des balistes, des onagres et une quantité d'autres constructions légères dont l'énumération serait trop longue à faire, car les Romains avaient poussé l'art de l'attaque des places à un degré prodigieux.

Ainsi les assiégés virent bientôt s'élever en face d'eux des tours mobiles destinées à s'approcher des remparts et à jeter sur leur sommet un pont propre à y conduire leurs ennemis. En même temps, ils virent dresser les terribles béliers dont les uns, garnis à l'extrémité d'une masse de fer, ébranlent les murailles les plus épaisses, dont les autres, armés d'un trident énorme, brisent et arrachent à la fois les pierres les plus solides des fortifications.

Les Visigoths admiraient ces machines à mesure qu'elles s'élevaient devant eux, et, bien qu'ils ne

comprissent pas l'usage de la plupart d'entre elles, ils demandaient sur-le-champ à les essayer contre la ville. L'ardeur et la confiance que leur avait inspirées le retour d'Euric étaient telles qu'ils considéraient déjà Narbonne comme leur proie, et qu'ils raillaient de leurs cris les assiégés, dont un grand nombre, assemblés sur le rempart, suivaient avec inquiétude les travaux que leurs concitoyens étaient obligés d'exécuter contre eux, sous la menace de leurs ennemis.

Euric, qui voulait réserver pour le lendemain l'emploi de ces machines, consentit cependant à satisfaire la curiosité des Visigoths en faisant jouer ce qu'on appelait alors un *tollenon*, et ce que nous ne pouvons appeler qu'une bascule. Elle se composait d'un mât d'une grande hauteur, porté sur un chariot et fixé sur un pivot tournant; au sommet de ce mât était emboîtée une vaste poutre transversale qui, tenue par une cheville de fer, s'élevait ou s'abaissait à volonté, comme les bras d'une balance. A l'une des extrémités de cette poutre se rattachaient des cordes retenues par des soldats; à l'extrémité opposée on suspendait, soit des crochets de fer, soit des paniers, selon l'usage que l'on voulait faire de la bascule. Ce fut de crochets qu'on l'arma en cette circonstance. Dès qu'elle fut prête, on la poussa rapidement jusqu'auprès de la muraille. Le levier transversal étant complètement

abattu le long du grand mât, on ne voyait point ces crochets pendant par en bas. Dès qu'on fut à portée, les soldats tirèrent les cordes et la bascule joua; la poutre, s'abaissant d'un côté, enleva les crochets à la hauteur des murs, et un mouvement de rotation ayant été imprimé au mât qui supportait la bascule, ces crochets traînèrent rapidement sur le rempart, déchirant et saisissant ceux qu'ils pouvaient atteindre. Quelques-uns furent enlevés : ces malheureux restèrent ainsi suspendus dans les airs pendant qu'on faisait retirer la machine, à la grande joie des Visigoths, qui riaient de voir ainsi se débattre à une grande hauteur les soldats accrochés par le corps ou par un membre dans lequel avait pénétré le fer des crochets. Les Barbares trouvèrent cela si plaisant qu'ils les laissèrent ainsi comme un trophée dressé à la face des assiégés.

Mais si d'un côté les Visigoths possédaient, grâce à la prévoyance d'Euric, les moyens d'attaque sans lesquels ils n'eussent pu jamais entamer les remparts de Narbonne, d'un autre côté, les habitants de cette ville connaissaient l'art de détruire ces machines; et, forcés de résister à une nouvelle attaque, ils se préparèrent à une nouvelle défense. On les vit rapidement élever sur leurs remparts des bascules, des balistes; et, lorsque les Visigoths se croyaient assurés de pouvoir aborder les murailles avec leurs tours mobiles, ils s'é-

tonnèrent d'en voir partir des nuées de flèches enflammées (27), dont quelques-unes, atteignant leur but, s'attachèrent à plusieurs de ces constructions et les dévorèrent sous leurs yeux.

C'était un spectacle tout nouveau pour ces Barbares; mais ils y portaient, à vrai dire, plus de curiosité que de confiance. Ils considéraient toutes ces inventions plutôt comme un jeu que comme une chose utile. Ils comprirent pourtant de quel secours elles pouvaient être, lorsqu'ils virent agir devant eux une tortue à béliers et une catapulte.

Lorsque la tortue eut approché du mur et qu'elle commença à le battre avec une force dont ils n'avaient point d'idée, ils furent tellement étonnés, qu'ils reculèrent eux-mêmes devant leur propre attaque, craignant que les murs, frappés avec cette violence, ne s'écroulassent tout à coup et ne les engloutissent sous leurs décombres. Mais bientôt, en voyant combien ce bélier puissant entamait peu ces murailles plus puissantes encore, ils reconnurent, mieux qu'ils ne l'avaient fait, combien tous leurs efforts eussent été inutiles pour les renverser, sans les machines qu'ils devaient au prince Euric.

Les effets de la baliste les étonnèrent encore plus; et lorsqu'ils virent des pierres du poids de cinq cents à six cents livres s'élever dans les airs, franchir les remparts et s'abattre dans la ville, un

sentiment de pitié, si l'on peut s'exprimer ainsi, s'empara de ces hommes grossiers, en faveur de ceux qui étaient exposés à de si effroyables attaques. Et ces hommes qui, dans l'ivresse d'un assaut, eussent égorgé tous les habitants d'une ville, se demandèrent s'il était humain de les attaquer avec des armes si épouvantables.

Cependant la journée s'acheva au milieu de tous ces préparatifs, et chacun attendit avec impatience l'assaut du lendemain.

Il n'entre pas dans notre dessein de raconter, dans tous ses détails, le siége de la ville de Narbonne. Le peu de circonstances que nous venons de rapporter montrent jusqu'à quel point les Romains avaient poussé l'art d'assiéger et de défendre les places, et nous pouvons certifier que la science actuelle a bien peu de secrets qui ne fussent connus à cette époque, soit qu'on voulût aborder les places par des mines et des chemins couverts, soit qu'on voulût les renverser par des projectiles puissants *.

Nous n'en montrerons donc que ce qui a un rapport direct avec les événements et les personnages que nous avons mis en scène. Nous ne suivrons pas les Visigoths dans tous les efforts qu'ils

* On trouvera, dans les notes qui sont à la fin de ce volume, la description de la plupart des machines et des moyens employés dans un siége régulier.

tentèrent inutilement, jusqu'au moment où le prince Euric parut au milieu d'eux, pour y exécuter une attaque d'une audace tellement inouïe, qu'assiégeants et assiégés demeurèrent un moment immobiles à la contempler.

Depuis le matin, une immense tortue, traînée au pied du rempart occidental de la ville, le frappait sans relâche de son bélier et l'ébranlait malgré son épaisseur. Vainement les assiégés avaient lancé sur cette machine des pierres énormes, de l'huile enflammée; le toit solide et les cuirs dont elle était couvèrte avaient prévenu les effets du choc et de l'incendie; enfin, quelques pierres se détachèrent du sommet, et bientôt le mur, sans cesse battu à sa base, s'écroula en partie et offrit une assez large brèche à l'attaque des Visigoths; mais la partie du mur qui était restée debout s'élevait encore à plus de vingt pieds au-dessus du sol, et les échelles que les Visigoths avaient dressées pour arriver à cette hauteur avaient été renversées successivement.

En effet, Armand était accouru à cet endroit où le combat était le plus terrible et le plus dangereux, et l'on eût dit que son courage et sa force y tenaient facilement la place du rempart qui n'y était plus. Mais il se présenta bientôt à ce terrible combattant un adversaire digne de lui. Euric, qui jusque-là ne s'était occupé qu'à diriger les efforts des

machines, parut tout à coup devant cette brèche ; il ordonna qu'on en déblayât rapidement le pied, et, quand le sol fut assez dégagé de décombres pour que des hommes pussent facilement s'y tenir pressés les uns contre les autres, il fit avancer un peloton de soldats portant tous leur bouclier sur leur tête, les plus grands se trouvant près du rempart, les plus petits en étant les plus éloignés, et ceux du dernier rang se mettant à genoux, comme pour ménager une pente douce à ce chemin de fer.

A peine furent-ils placés, que les soldats d'un second peloton, disposés dans le même ordre, s'avancèrent à leur tour et montèrent sur cette plate-forme de boucliers, en portant de même leur bouclier sur leur tête. A ce spectacle inaccoutumé, les Visigoths détournèrent leur attention de l'attaque, et en donnèrent une partie à l'admiration que leur causait cette nouvelle manœuvre; cette admiration devint si vive, qu'ils oublièrent presque le combat, quand ils virent un troisième peloton gravir les deux autres et former encore, avec ses boucliers, un troisième étage d'hommes si admirablement disposé, qu'il partait du sol et s'élevait presqu'à la hauteur du rempart.

Toutefois, ils ne pouvaient s'imaginer quels seraient les nouveaux guerriers assez intrépides pour se hasarder sur ce chemin mobile, qui semblait devoir s'écrouler sous le moindre poids qu'on

voudrait y ajouter, lorsque tout à coup ils virent Euric, sa lourde épée d'une main et une javeline de l'autre, s'élancer sur cette voie d'airain. Et pour que son audace animât encore plus par l'exemple l'audace de ses guerriers, ce fut à cheval qu'il se précipita sur ces boucliers dont le fer éclata en étincelles sous le fer des pieds de son coursier, tandis qu'il brandissait ses armes en poussant de grands cris et appelant les Visigoths à le suivre. Mais ce spectacle inouï les avait frappés d'une telle stupéfaction, qu'il arriva seul jusqu'à la hauteur de la brèche où se trouvait Armand, étonné lui-même de cette superbe témérité.

A ce moment, le prince et le Bagaude se rencontrèrent, et alors s'engagea entre eux une lutte aussi terrible par le courage et la force des deux adversaires que par le champ extraordinaire où elle se passait. Le prince et Armand s'attaquèrent avec une fureur égale; Euric avait sauté de son cheval qui s'était enfui avec épouvante, et ces deux hommes restèrent seuls sur cette plate-forme humaine qui semblait à chaque instant devoir les engloutir. Emportés tous deux par l'aveugle fureur du combat, tantôt le prince s'avançait jusque sur le rempart, où il faisait reculer Armand; tantôt Armand s'avançait jusque sur les boucliers des Visigoths où il faisait reculer Euric. Il y eut un moment où le combat devint si acharné, qu'ils tournèrent tous

deux sur cet espace suspendu, et que ce fut Euric qui sembla défendre le rempart et Armand l'attaquer. Cependant les coups des deux ennemis parés avec adresse ou repoussés par la force de leurs armes ne suffisaient plus à leur rage. Par un même mouvement, ils jetèrent leurs épées et tentèrent l'un contre l'autre une lutte corps à corps. L'immense taille d'Armand et sa force prodigieuse devaient lui donner un grand avantage sur le prince; mais la souplesse vigoureuse de celui-ci semblait échapper aux étreintes du géant, et à plusieurs fois ils se quittèrent et se ressaisirent avec une fureur nouvelle; enfin, dans un effort désespéré, Armand saisit de ses deux puissantes mains les poignets d'Euric, et s'apprêtait à l'enlever de terre en tournant rapidement sur lui-même, comme font les enfants dans leurs jeux, quand Euric, pour prévenir ce mouvement dans lequel il aurait pu être brisé contre les pierres de la muraille, appuya son pied sur la poitrine du Bagaude, et, l'attirant violemment à lui, le fit gémir sourdement sous cette furieuse pression. Un moment le Bagaude devint rouge comme s'il allait étouffer. A cet instant, ils se trouvaient tous deux en dehors des remparts, Armand du côté des Visigoths, Euric du côté de la ville. Le prince, voulant profiter de cet avantage, cria aux guerriers, dont les efforts impassibles soutenaient sur leur tête ce terrible combat, de s'éloi-

gner de la muraille. Armand sentit trembler sous lui ce sol dont il avait oublié la mobilité dans sa rage; et, par un effort désespéré, il fit plier la force d'Euric, le ramena à lui, le saisit rapidement par le milieu du corps; et, emporté lui-même par la tortue bouclière qui reculait pas à pas, il précipita le prince dans la ville où celui-ci disparut derrière le rempart, tandis qu'Armand, de son côté, s'abîmait et disparaissait parmi ces hommes dont le mouvement rétrograde avait disjoint le bon ordre et fait écarter les boucliers.

Depuis un moment, un silence presque religieux s'était établi autour de ce combat extraordinaire, et ce silence ne fut interrompu qu'au moment où les deux combattants disparurent. Un long cri partit à la fois des remparts et de la plaine. En les voyant tous deux demeurer prisonniers de leurs ennemis, chacun se demanda, dans son admiration pour ces deux terribles soldats, s'il y avait avantage pour lui à ne plus avoir un si redoutable ennemi, lorsqu'il perdait un si vaillant défenseur. L'issue de ce combat mit un terme à l'assaut de ce jour; on se retira des deux parts, chacun pensant qu'il n'y avait plus rien à faire de glorieux après ce qu'avaient fait ces deux hommes, chacun inquiet sur le sort de celui qu'on lui avait enlevé et curieux de voir le prisonnier qu'il avait fait.

V

Nathaniel.

Cependant, après le combat, on avait conduit Armand dans la tente de Théodoric. Lorsque le Bagaude arriva, le roi, occupé à rétablir dans le camp l'ordre et la surveillance nécessaires, n'y était pas encore rentré; du moins, Armand ne parut pas en sa présence et demeura seul avec quelques chefs des Visigoths. Parmi ceux-ci se trouvait Gandoin et son inséparable compagnon, le ministre Léon. Ces deux hommes marchaient sans cesse à côté de Théodoric; il semblait que l'un représentât la force brutale et réfléchie de ce peuple barbare, et l'autre la prudence rusée et pleine

d'arguties qu'il avait prise dans son contact avec le peuple romain. Armand, placé entre ces deux hommes, fut en butte aux menaces de l'un et aux persuasions de l'autre. Gandoin comptait l'effrayer en lui annonçant les supplices que l'oubli de son serment lui avait mérités; Léon cherchait à lui démontrer que son intérêt était plutôt lié à celui des Visigoths qu'à celui des Romains ; mais la nature brute et absolue du Bagaude ne se laissait point ébranler par les fureurs du Visigoth et résistait à l'adresse du Romain. Au premier il opposait un mépris sauvage de la mort, au second une inflexibilité de haine contre laquelle les raisonnements venaient se briser. A Gandoin il répondait :

— Ne m'as-tu pas vu combattre, et penses-tu que celui qui a tant de fois et si joyeusement exposé sa vie pour vous arracher une victoire sur ses anciens ennemis, penses-tu que celui-là ne vous donnera pas tout son sang pour vous enlever la gloire de l'avoir fait trembler? crois-tu que celui qui t'eût broyé s'il t'eût rencontré dans le choc du combat, pliera facilement sous ta main? toi qui veux me faire pâlir, tu pâlirais donc si je te menacais? Tu souris, pourquoi donc? penses-tu que je ne te vaille pas? S'il faut que je meure, je mourrai et je vous laisserai le soin de prouver, en ordonnant mon supplice, ce que je dis depuis longtemps et ce que je vous répète en face : c'est que n'ayant pas

un guerrier capable de lutter contre le Bagaude Armand, vous avez chargé vos bourreaux du soin de le vaincre. En effet, n'est-ce pas là toute la gloire des Visigoths? Ils se disent les vainqueurs de l'Italie et de la Gaule; mais depuis quand la victoire est-elle un honneur, lorsqu'elle n'a rencontré pour combattre que des femmes ou des enfants! et comptes-tu pour autre chose tout ce ramassis d'esclaves et de stipendiaires que Rome oppose maintenant à ses ennemis?

Et comme Gandoin, irrité de ces paroles insolentes, le menaçait encore avec plus de colère en l'accablant d'outrages, Armand se posa devant lui les deux bras croisés, et lui dit en le regardant en face :

— Tu es donc bien sûr que ton roi me condamnera; tu es donc bien sûr qu'aucun supplice ne manquera à ma mort?

— Je te le jure! répondit Gandoin emporté par sa fureur.

— Ainsi donc, reprit le Bagaude, on ne m'épargnera aucune torture ni aucun outrage?

— Aucune torture! dit Gandoin.

— Eh bien! s'écria Armand soudainement, en s'élançant sur le vieux guerrier et l'entourant de ses bras nerveux, eh bien! puisque je n'ai à craindre rien de plus épouvantable que ce que tu me promets, j'ai bien envie de me donner la satisfac-

tion de te briser le crâne ; je n'en souffrirai pas plus pour cela et je me serai vengé par avance de tes injures.

A cette attaque imprévue, à cette menace que rien ne pouvait empêcher Armand d'exécuter à l'instant même, Gandoin pâlit, malgré son courage connu. En sentant autour de ses reins cette étreinte de fer, qui pouvait l'anéantir tout d'un coup, Gandoin se mit à trembler et laissa échapper un cri d'angoisse et de désespoir.

Aussitôt Armand ouvrit ses bras et repoussa le Visigoth loin de lui ; puis, avec ce ricanement féroce qui était la plus haute expression de son mépris, il dit au Visigoth :

— Lâche ! lâche ! tu as été un instant entre mes mains comme je vais être bientôt entre celles de vos bourreaux, et tu as pâli et tremblé devant tous tes frères ; qu'ils s'en souviennent maintenant et qu'ils jugent du courage de celui qui insulte un captif !

— Misérable ! s'écria Gandoin, j'ai combattu vingt ans.

— Oui, reprit Armand en l'interrompant, et tu n'as pas eu peur du combat, mais tu viens d'avoir peur de la mort. Tu as le courage d'une bête fauve, mais tu n'as pas celui d'un homme.

Après cette scène, Armand s'était retourné vers Léon et lui avait dit :

— Quant à toi, Romain, tu me proposes de me vendre comme tu t'es vendu ; je ne le veux pas, je te l'ai déjà dit, et cependant je pourrais le faire avec plus d'honneur que toi ; car, en servant les Visigoths, mes ennemis, je m'armerais encore contre des ennemis. En choisissant entre eux et les Romains, je n'ai pas fait comme toi, je n'ai pas trahi les miens, je n'ai pas abandonné mon pays ; j'ai aidé ceux que je méprisais le plus à faire du mal à ceux que je haïssais davantage ; laisse-moi donc aussi en repos et ne m'offre plus un marché que je ne tiendrais pas, tu le sais bien, puisque j'en ai déjà accepté un à Toulouse, et que dès que j'ai pu le rompre, je l'ai rompu ; si tu l'as oublié, ton maître s'en souviendra, et je l'attends pour qu'il décide de mon sort.

Comme il achevait de parler ainsi, Théodoric entrait dans la tente. Il avait l'air sombre et mécontent, et contre son ordinaire, il traversa les rangs de ses guerriers sans les saluer ni leur adresser la parole ; seulement il murmurait tout bas avec colère :

— Sa volonté !..... il ose m'imposer sa volonté !

Personne n'osait interroger le roi, lorsqu'il s'écria avec violence :

— Oh ! mon frère ! mon frère ! bénissez votre captivité, car je jure qu'une telle insolence ne peut pas rester sans châtiment.

— Qu'est-ce donc? s'écrièrent quelques personnes en s'approchant de Théodoric.

— Écoutez, répondit-il : voici un message qu'une flèche lancée du haut des murs de Narbonne est venue m'apporter.

Il s'arrêta un moment, et lut les mots suivants écrits sur une bande de parchemin.

« Si nos lois guerrières ne sont pas complètement méprisées, le Bagaude Armand est mon prisonnier; s'il est mon prisonnier, il m'appartient, et je ne veux pas qu'on dispose de sa vie, ou de sa liberté, avant que moi-même je l'aie condamné à la mort ou à l'esclavage. »

— Il a raison, dit Armand, et, comme il m'appartient aussi bien que je lui appartiens, j'ordonnerai de lui ce qu'il ordonnera de moi.

— A la condition sans doute, répondit le roi, que tu pourras transmettre aux tiens ta volonté.

— Et nul obstacle ne m'en empêchera, dit Armand avec insolence.

—C'est ce que nous verrons, repartit Théodoric.

— C'est ce dont tu peux être assuré, dit le Bagaude. L'intervalle qui séparera ma mort de celle de ton frère n'occupera pas plus de temps que cette flèche n'en a mis à t'apporter son message; et si tu étais prudent, tu comprendrais que peut-être ne prend-il tant de soins de mes jours que parce que les siens y sont attachés.

Cette réponse d'Armand émut singulièrement tous les guerriers Visigoths qui se trouvaient dans la tente; la plupart n'avaient point approuvé la féroce brutalité de Gandoin; ils s'étaient indignés des menaces odieuses faites à un prisonnier sans défense, et ils avaient applaudi en eux-mêmes à la manière dont il s'en était vengé. Mais quand à cet intérêt que leur ennemi leur avait inspiré vint se joindre l'intérêt du salut du prince Euric, chacun montra qu'il regarderait non-seulement comme une lâcheté envers Armand toute violence exercée contre lui, mais encore comme un assassinat du roi sur son frère toute condamnation prononcée contre le Bagaude, condamnation qui retomberait sur le vaillant guerrier qui avait ramené l'espérance dans le camp des Visigoths. Chacun dit hautement qu'Euric avait raison de considérer Armand comme son prisonnier, et Théodoric fut obligé de céder à cette manifestation générale de la volonté de tous ses chefs.

— Soit, dit-il, qu'il vive! mais puisque vous avez si justement décidé qu'il n'était pas mon prisonnier, qu'il aille dans la tente de celui dont il est le captif; je ne veux pas, si quelque malheur lui arrive, que les soupçons de personne m'en rendent responsable; je ne veux pas que l'on puisse dire que le roi Théodoric, qui a pardonné à son frère lorsqu'il avait de justes motifs de le punir, l'a indi-

rectement frappé quand il venait d'en recevoir de si importants services.

Aussitôt, et sur son ordre, Armand quitta la tente royale et fut conduit à celle du prince Euric, située à l'extrémité du camp et à l'endroit le plus rapproché du rempart, poste le plus dangereux et le plus exposé aux sorties des assiégés.

Dès qu'Armand fut sorti, le roi donna l'ordre à tous les gardinges de tenir leurs soldats prêts à marcher au premier signal, soit que ce signal leur arrivât vers la fin du jour qui n'était pas trop éloignée, soit qu'ils le reçussent au milieu de la nuit, soit qu'il fût retardé jusqu'au lendemain matin. Ces ordres une fois donnés, Théodoric demeura seul avec ses deux confidents assidus, Léon et Gandoin, et le Romain, étonné de la facilité avec laquelle Théodoric avait cédé au vœu presque mutiné de ses guerriers, lui dit d'un air mécontent:

— Ainsi tu livres ton plus redoutable ennemi parmi les Romains à ton plus redoutable ennemi parmi les Visigoths, et cela, parce qu'un message de ton frère te l'ordonne, et que l'insubordination de ton armée te soumet aux ordres de ton frère!

Il est difficile de peindre l'expression qui anima le visage de Théodoric à ce reproche de Léon: un rire triste et comme honteux de se produire agita ses lèvres, une joie pauvre et humiliée d'elle-même parut sur son visage, et il répondit d'une voix si

basse qu'elle semblait jeter un voile sur ses propres paroles, d'un ton si sombre qu'il semblait répudier le triomphe qu'il venait de remporter :

— J'obéis à un ordre qui me sert, je cède à une insubordination que j'ai fait naître, et je livre le plus mortel ennemi d'Euric parmi les Romains à son plus mortel ennemi parmi les Visigoths : je livre Armand à Sathaniel.

— Et dans quel but? dit Léon.

— Penses-tu, reprit Théodoric avec un accent d'amer désespoir, penses-tu que je veuille attendre qu'on m'ait fait proposer un échange d'Armand et d'Euric, échange qu'il faudra que j'accepte ; penses-tu que je laisse rentrer mon frère dans ce camp pour que, plus heureux demain qu'aujourd'hui, il s'empare de Narbonne et ne me laisse que la honte d'y suivre le vainqueur. Non, non ; Narbonne sera à moi sans qu'on puisse dire qu'Euric a participé à sa conquête, sans qu'on puisse cependant m'accuser d'avoir abandonné mon frère.

— Es-tu sûr de réussir ? dit Gandoin.

— Comme l'on est sûr de tout ce qui n'est pas encore achevé, je l'espère ; mais cette espérance m'a été donnée par une femme à qui jamais n'a manqué le succès de ce qu'elle a voulu.

— Pourquoi donc alors cette tristesse ? reprit Gandoin ; pourquoi ce découragement dans ton accent, ces larmes de rage dans tes yeux ?

— Oh! c'est que je suis fatigué de la contrainte que je m'impose, c'est que je suis honteux du chemin dans lequel je marche, c'est que je jetterais plutôt dans la fange mon manteau de roi que de m'y traîner moi-même pour le garder sur mes épaules! Ne vois-tu pas qu'au milieu de l'admiration de mon armée pour les prodiges de valeur de mon frère, il a fallu que j'eusse l'air de me faire imposer l'envoi d'Armand dans sa tente pour qu'on ne soupçonnât pas de ma part une trahison contre lui? Et c'est un mois après avoir accordé son pardon à un rebelle, que les miens m'en font un ennemi et un rival. Ah! tu le vois maintenant: quand je te disais qu'Euric n'était pas le voluptueux et le débauché que tu pensais, j'avais raison, n'est-ce pas? Tu l'as vu, l'habile politique, affectant la modestie jusqu'à te séduire toi-même; tu l'as vu, le soldat terrible, révélant un courage qui nous a tous épouvantés: j'avais raison de te le dire: donne-lui de l'air, et l'aigle déploiera ses ailes et ses serres.

— Et j'avais raison aussi, s'écria Gandoin, quand je te disais que tu devais enfin te faire justice!

— Oui, oui, reprit Théodoric, avec une colère qui agitait convulsivement ses membres; oui, je le punirai, oui! Ah! ce n'est pas assez d'avoir conspiré contre ma vie, c'est contre ma gloire qu'il s'arme aujourd'hui! Ce crime-là, je ne te le pardonnerai pas, mon noble frère, tu m'as appris que

j'avais eu tort de ne pas te punir, je t'apprendrai que tu as eu tort de ne pas m'assassiner !

— Enfin, s'écria Gandoin, tu ressens donc les injures en roi !

— Oui, s'écria Théodoric, je le mettrai si bas dans l'opinion des hommes, qu'il n'y aura ni courage, ni vertu qui puisse le relever !

— Roi, roi, reprit Gandoin, il n'y a que la tombe dont on ne se relève pas !

Ce mot fut à peine prononcé qu'il sembla briser toute la colère de Théodoric. Le sombre abattement qui le prenait toutes les fois que ce conseil lui était donné s'empara aussitôt de lui, et il répondit douloureusement à Gandoin :

— On se relève de la tombe, Gandoin ! Le remords est puissant comme Dieu dont il émane, il ressuscite les morts, il les fait marcher parmi les vivants, et s'asseoir au chevet des coupables ! Oh ! tu ne sais pas ce que c'est que d'avoir tué son frère, et cependant tu devrais te douter que Dieu ne pardonne pas un tel crime ; car lui seul a pu t'inspirer cette funeste persistance à me demander la tête d'Euric, afin que tes paroles ne me laissent pas oublier un moment la mort de Thorismond ; et pourtant je t'ai toujours répondu que je ne le voulais pas, et pourtant, si une main implacable ne te poussait, tu aurais pu m'épargner bien des fois cet horrible conseil... Je ne t'en veux pas, tu obéis le

jour au pouvoir ennemi qui me déchire la nuit, tu retournes dans la blessure le fer que le spectre y a laissé. Oh! Gandoin, Gandoin! je suis bien las de lutter...

Théodoric tomba sur un siége, la poitrine haletante, le visage défait, et le dur Visigoth, interdit à cette soudaine transition de la colère à l'accablement, répondit avec plus d'embarras que d'humeur :

— Pardonne-moi, Théodoric, mais en te voyant si irrité, j'avais cru que tu avais enfin dominé de vaines terreurs, j'avais cru que tu étais décidé.....

— A tuer mon frère! s'écria Théodoric en se levant pâle de rage et de terreur..... vas-tu me le répéter encore! Tu veux que je tue mon frère..... eh bien, est-ce que je ne l'ai pas déjà tué? Veux-tu que je te le montre?... il va venir tout à l'heure ici, dès que je serai seul, il va venir avec son escabelle sous le bras, il s'assiéra là, il attachera sur moi des yeux qu'on ne peut pas éviter, puis il se mettra à rire en grinçant les dents, et il me criera d'une voix âcre et insolente: — Assassin... assassin! lâche assassin!... — J'ai voulu le tuer ce fantôme, j'ai combattu contre lui, je lui ai plongé mon épée dans le sein, et il reculait devant moi sans que je pusse lui faire une blessure, et à chaque coup que je lui portais, il riait plus fort et me disait d'une voix plus froide et plus âcre: — Il n'y a plus de sang, il n'y en a plus, assassin... assas-

sin... assassin!... Oh! si je savais qu'Euric dût souffrir ce que je souffre, si je devais lui apporter de l'enfer les tortures que m'apporte Thorismond, je recevrais la mort avec joie; je lui ouvrirais ma tente, je lui découvrirais ma poitrine nue!

— N'est-ce pas ce que tu fais, reprit Gandoin, et penses-tu que tes ruses ne deviendront pas enfin insuffisantes contre un ennemi qui t'attaque l'épée haute? Mais je ne dis plus rien : c'est ta volonté. Quand Euric sera roi, et il le sera, ce n'est pas ainsi qu'il combattra ses ennemis, s'il en a.

— Oh! dit Théodoric, je lui en garde un qui lui sera plus redoutable que lui-même ne me l'a jamais été. Le jour où Euric mettra le pied sur le trône, Firmin aura la main sur le sceptre, et alors ils se disputeront le sceptre et le trône; mais ne prévoyons point de tels malheurs! Que Sathaniel tienne sa parole, je tiendrai celle que je lui ai donnée, et tu verras alors quel est le plus habile d'Euric ou de moi. Maintenant, suis-moi pour que je m'assure que chacun est à son poste et à ses armes.

Sortant de la tente avec Gandoin, il laissa Léon à ses occupations habituelles.

Pendant ce temps, Armand avait été conduit dans la tente d'Euric.

Pour ces peuples conquérants, qui promenaient leur fortune d'une extrémité de l'Europe à l'autre,

la tente était la véritable demeure de la vie; et, comme tout ce qui dans les habitudes humaines est d'un besoin journalier, la tente avait été portée, chez ce peuple nomade, à un degré de luxe et de commodité que les peuples stationnaires ignoraient autrefois et ignorent encore, malgré leur civilisation supérieure. Ainsi donc la tente d'Euric, comme celles de la plupart des nobles Visigoths, était distribuée en plusieurs chambres séparées par des toiles qui leur servaient de cloison.

Quand Armand fut introduit dans celle du prince, il s'étonna de sa richesse. Amené au centre de cette espèce de palais d'étoffes, il éprouva une crainte singulière. Laissé seul dans la chambre qui occupait le milieu de cette demeure, il regarda d'un air inquiet ces voiles qui lui défendaient de voir ce qu'il pouvait tenter pour son salut, et lui cachaient la surveillance dont il était sans doute entouré.

Dans un cachot de pierre, l'homme qui eût voulu le frapper eût été obligé d'entrer et de se faire voir; et, à son premier geste, Armand eût deviné si cet homme apportait la mort, et il eût compris s'il fallait s'y résigner ou s'en défendre. Mais, dans cette prison de toile, une flèche pouvait traverser ce fin tissu de pourpre et le frapper d'une manière invisible. Lui-même, s'il essayait de sortir, courait risque de se heurter à des pointes de glaives hérissées autour

de lui, ou de se prendre à des piéges qu'il ne voyait pas. Il s'assit donc immobile au milieu de l'enceinte, prêtant l'oreille au moindre bruit, épiant la plus légère ondulation de ces voiles qui l'emprisonnaient. Bientôt il entendit à côté de lui de profonds soupirs. De temps en temps, quelques plaintes mal retenues se mêlaient à des sanglots, et Armand jugea qu'il était auprès d'un malheureux qui n'avait pas comme lui, pour supporter son infortune, un cœur de fer et une âme inaccessible à la crainte. Toutefois la position d'Armand était assez grave pour qu'il n'eût point de pitié à donner aux souffrances d'un être inconnu; et il allait revenir à ses propres réflexions, lorsqu'il fut retenu tout à coup par le son d'une voix dont l'accent le surprit comme une harmonie qu'il n'avait jamais entendue.

—Hélas! disait cette voix, toi que mon époux a chargé de veiller sur moi, si toute pitié n'est pas éteinte dans ton cœur, laisse-moi seule un moment, je t'en supplie; le plus malheureux prisonnier a du moins une liberté qu'on me refuse à moi, l'épouse d'un prince; il a la liberté de pleurer sans qu'un regard curieux vienne compter ses larmes, sans qu'une oreille avide recueille les plaintes qui lui échappent.

A la voix harmonieuse qui avait prononcé ces paroles, répondit une voix âcre et discordante :

— Non, Sathaniel, je ne te laisserai pas seule; je n'ignore pas le pouvoir que tu as d'évoquer les magiques esprits de ton pays, mais je sais aussi que ce pouvoir ne peut s'exercer que dans la solitude, et c'est pour cela que je resterai à tes côtés.

— Ne sais-tu pas qu'Euric m'a enlevé le talisman qui me rendait si puissante? Ne sais-tu pas que c'est à ce talisman seul, qu'il a dû de pouvoir résister à ce vaillant et beau guerrier qu'il a combattu ce matin? Ne sais-tu pas que je ne suis plus aujourd'hui qu'une femme comme les autres, sans force pour me défendre, sans pouvoir pour commander.

A ces singulières paroles, Armand écouta avec plus d'attention. Armand était, comme tous les hommes ignorants, facile aux idées de superstition qui avaient cours autour de lui; sans doute, sa nature, rebelle à toute volonté et à toute séduction étrangère, eût refusé celles qu'on eût voulu lui donner; mais il écouta sans défiance un entretien auquel il devait se croire étranger; et son imagination, ou plutôt sa bonne foi, qui ne s'était encore usée dans les déceptions d'aucune passion, s'alluma à ces étranges paroles de talisman et d'esprits magiques. Une vive curiosité s'empara de lui, et il se rapprocha du voile qui le séparait des deux interlocuteurs.

La voix de Sathaniel, plus touchante, plus triste

et plus harmonieuse encore, continuait doucement :

— Reste donc, puisque ton maître et le mien le veulent ainsi ; mais, si je ne puis me livrer aux tristes pensées qui me déchirent, fais au moins que quelque chose vienne m'en distraire. Appelle un esclave pour qu'il me chante quelques vers, ou donne-moi une lyre pour que moi-même je fasse parler à mes côtés une voix qui me comprenne et qui me réponde.

— Il n'y a dans la tente de ton époux, répondit Éros, ni esclave qui sache chanter, ni lyre pour accompagner tes chants ; cependant, si tu veux, je puis satisfaire une part de tes désirs, et je te dirai quelques récits de nos poëtes.

— Parle, répondit Sathaniel ; j'aime mieux encore écouter leurs mensonges consolants que d'entendre le cri désespéré qui se plaint dans mon cœur.

Déjà Armand avait perdu une part de sa curiosité, et c'est à peine s'il donnait à l'entretien d'Éros et de Sathaniel ce reste d'attention que l'on accorde à toutes choses que l'on a commencé à écouter, lorsque l'eunuque reprit, en donnant à ses paroles un accent cadencé, qui faisait de son débit un chant particulier :

« Nisus était roi de Mégare et Mégare était une ville puissante ; elle ne redoutait rien de la fureur de ses ennemis, car le destin avait décidé qu'elle demeurerait imprenable tant que Nisus ne perdrait

point un cheveu rouge mêlé à sa blanche chevelure; mais Nisus avait une fille qui, faite pour inspirer au maître des dieux lui-même un puissant amour, éprouvait un amour coupable pour un des plus implacables ennemis de son père. En effet, Scylla, ainsi se nommait la fille du roi Nisus, avait vu du haut des remparts de Mégare le jeune Minos; elle l'avait remarqué parmi tous les Grecs qui assiégeaient la ville de son père; elle avait d'abord admiré sa beauté et sa grâce, dignes d'Apollon; sa légèreté, qui eût laissé bien loin derrière elle la légèreté de Mercure; elle avait admiré sa force et son courage lorsqu'il combattait seul contre des bataillons entiers de Mégariens, et souvent elle l'avait suivi des yeux lorsqu'il se plaisait à dompter dans la plaine quatre chevaux ardents qu'il faisait obéir ensemble. Bientôt un amour dont elle ne fut plus la maîtresse naquit de cette admiration, et bientôt un projet coupable naquit de cet amour... »

Pour l'ignorance d'Armand, cette fable bien connue avait tout le charme de la nouveauté, et il éprouvait déjà quelque intérêt à l'entendre, lorsque la voix de Sathaniel vint l'interrompre tout à coup avec une émotion si vive qu'elle fit tressaillir le Bagaude.

— Pourquoi me dis-tu cette histoire? s'écria-t-elle, je la sais depuis longtemps; je sais de quel amour brûla la malheureuse Scylla; je sais com-

ment, dans la nuit, elle s'introduisit près de la couche où dormait son père; comment elle lui coupa le cheveu fatal d'où dépendait la destinée de sa ville, et comment elle l'envoya au vaillant Minos.

— Pourquoi, si tu la connais si bien, reprit l'eunuque d'une voix insolente, t'a-t-elle donc émue à ce point?

— Je ne sais, dit Sathaniel, je ne sais; mais cette histoire me déplaît; choisis-en une autre.

— Ton époux me l'a défendu, répliqua Éros.

— Mon époux! s'écria Sathaniel d'une voix alarmée.

— Ne reconnais-tu pas, répondit l'eunuque, les soins d'Euric à t'entretenir des choses qui te sont agréables? il sait, par moi, de quel œil curieux tu as suivi les combats du Bagaude Armand : Scylla n'était pas plus attentive à épier les actions du roi Minos que tu ne l'as été pendant deux jours à admirer la beauté de ce soldat mercenaire; seulement l'objet de tes vœux était sur les remparts, et toi dans la plaine; seulement, tu n'avais pas de ville à lui livrer ni de talisman à détruire, car tu l'eusses fait, Sathaniel, tu l'eusses fait pour obtenir son amour, tant il est déjà maître du tien.

A cette singulière découverte, la surprise d'Armand fut extrême; soldat sauvage, occupé sans cesse de ses dangers ou de ses entreprises, jamais

sa pensée ne s'était arrêtée sur une femme, soit pour l'aimer, et encore moins pour en être aimé. Cette virginité du cœur d'un homme à qui sans doute les occasions n'avaient pas manqué de satisfaire ses désirs parmi les femmes grossières, cette virginité de son cœur devait faire supposer une certaine noblesse dans ses sentiments. S'il avait souvent détourné les yeux avec dégoût des plaisirs brutaux de ses soldats, ce n'était pas, sans doute, insensibilité ou vertu ; c'est qu'il n'avait pas rencontré une femme qui eût éveillé la passion amoureuse que tout homme porte en lui.

Il s'étonna donc à ces mots d'amour prononcés à son sujet ; ils ne charmèrent point sa vanité et ne touchèrent point son cœur, car l'enveloppe en était trop rude et trop inculte pour être percée si facilement ; mais, par un sentiment qu'il nous est difficile de mieux exprimer, il écouta Sathaniel, la main sur son propre cœur ; il l'écouta pour l'entendre et pour observer sur lui-même l'effet de ses paroles. Il se surprit dans le cœur une émotion qu'il ne connaissait pas ; et comme il arrive de nos jours à un homme qui touche pour la première fois une machine électrique, et qui renouvelle ce contact pour en étudier l'effet, Armand attendit la parole de Sathaniel pour éprouver si elle le troublerait encore. Il lui sembla que, derrière ce voile, il y avait tout une vie qu'il ignorait, il lui sembla que

derrière ce voile se cachait un flambeau qui devait éclairer le monde d'un autre jour que celui qu'il avait vu ; enfin, sa curiosité devint avide et tremblante :

Cependant Sathaniel n'avait point répondu à l'accusation de l'eunuque, et Armand pouvait seulement entendre qu'elle pleurait.

— Pourquoi donc pleures-tu ? reprit Éros ; ne suis-je pas un esclave bien fidèle et bien complaisant ? et, selon les préceptes d'Ovide, ne suis-je pas habile à te flatter en te parlant de celui que tu aimes ?

— Oh ! que Dieu te maudisse ? répondit Sathaniel avec force, que Dieu te maudisse pour ce que tu viens de dire !

— Oserais-tu, nier repartit Éros, que tu aimes cet homme ? N'as-tu pas fait éclater assez de douleur lorsque tu as appris qu'il était notre prisonnier ? N'as-tu pas dit imprudemment que, si Euric ne t'avait pas enlevé ton talisman, tu aurais bientôt arraché Armand de nos mains ?

— Tu m'as entendu ? répondit Sathaniel avec effroi.

— Ton époux ne m'a-t-il pas ordonné de tout entendre ?

Les larmes de Sathaniel parurent redoubler, et Armand, agité des sentiments les plus divers, se sentit enchaîné malgré lui à écouter cet entretien où l'on parlait d'amour, de pouvoir magique,

et dans lequel il croyait entrevoir une espérance de salut.

— Eh bien! reprit Éros, tu ne réponds plus, Sathaniel; et cependant j'ai de tristes nouvelles à t'apprendre : il périra le beau soldat que tu aimes, il périra dans des tortures épouvantables et que tout ton pouvoir ne pourra lui épargner.

— Oh! reprit Sathaniel, il n'appartenait qu'à Euric d'ordonner un pareil supplice, lui qui n'a résisté à ce héros que grâce à la puissance surnaturelle que lui a donnée mon anneau; il doit avoir hâte de faire disparaître du monde un homme qui prouverait bientôt combien il lui est supérieur par la force et par le courage; et ce supplice, quand donc aura-t-il lieu?

— Demain, au point du jour.

— Ils ne l'oseront pas, reprit Sathaniel; ils penseront que les Bagaudes de Narbonne pourraient rendre au prince Euric les tortures infligées à leur roi.

— Tu as raison, reprit l'eunuque; mais il faudrait pour cela que Narbonne fût encore demain au pouvoir des Bagaudes, et que le comte Agrippin ne nous eût pas livré la ville au milieu de la nuit qui va venir.

A cette parole, Armand oublia tout ce qu'il avait entendu; et, dominé par la pensée de cette trahison, il déchira le voile qui le séparait de Sa-

thaniel et de l'eunuque, et s'écria avec violence en paraissant à leurs yeux :

— Es-tu sûr de ce que tu dis, esclave? es-tu sûr de cette lâcheté du comte Agrippin ?

Éros recula épouvanté devant le Bagaude ; et Sathaniel, se levant soudainement du lit où elle était couchée, demeura immobile devant lui en le contemplant avec un regard où vibraient une joie tremblante et une admiration mêlée de terreur. Puis aussitôt, tombant aux genoux d'Armand, elle lui dit, comme un enfant qui a peur :

— Oh ! ce n'est pas moi qui ai espéré ta mort : noble Armand, ne me punis pas du mal qu'on veut te faire !

Armand baissa ses yeux sur cette femme à genoux, dont les cheveux noirs et luisants comme le plumage du corbeau se déroulaient sur ses blanches épaules : il put contempler, tremblante et humiliée devant lui, cette fière beauté dont la renommée l'avait si souvent entretenu, comme d'une de ces merveilles qu'il ne lui était pas donné de connaître. Cette femme, à laquelle il n'avait pris aucun intérêt, parce qu'elle était tellement séparée de lui que rien au monde ne semblait pouvoir l'en rapprocher, cette femme était là à ses pieds.

Armand la regardait sans croire à ce qu'il voyait ; il éprouvait ce sentiment indéfinissable d'un homme qui a passé vingt fois devant la porte d'un

palais et qui n'y a pas jeté un regard curieux, parce qu'il sait que rien ne peut abaisser les obstacles qui l'en éloignent, et qui se voit soudainement transporté au sein de cette demeure avec cette pensée dans l'esprit : si je voulais, elle serait à moi.

Ainsi Armand contemplait longuement Sathaniel ; il avait peur de lui parler ; pour la première fois il sentit que sa main était trop rude pour la tendre à cette femme si délicatement belle ; pour la première fois, il eût voulu adoucir cette voix puissante et cette parole farouche avec laquelle il commandait aux siens ; il trembla de la blesser en la touchant ou en la consolant, et lorsqu'enfin, averti par l'immobilité de Sathaniel et par le silence qui régnait autour de lui, que la maîtresse et l'esclave attendaient l'arrêt qu'il allait prononcer, il fit un violent effort sur lui-même pour dire ces seuls mots :

— Je ne suis point un barbare.

Sathaniel se releva ; elle n'eût pas compris, dans la réponse d'Armand, que déjà il s'excusait de l'avoir épouvantée, qu'elle eût deviné, dans l'émotion de sa voix, que cet homme lui appartenait. Elle se releva donc d'un air timide et alla s'asseoir humblement sur le bord du lit qu'elle venait de quitter. Peut-être, si Armand eût su de quelles paroles se servir pour parler à cette femme, il eût

oublié l'eunuque qui tremblait à côté de lui ; mais l'embarras du Bagaude le ramena à une autre pensée : et, ayant détourné ses yeux de Sathaniel, il les porta sur Éros, et lui dit brusquement :

—Ce que tu viens d'annoncer à ta maîtresse est-il vrai? le comte Agrippin doit-il livrer aux Visigoths la ville de Narbonne, et mon supplice doit-il être le prix de cette trahison ?

— Hélas ! repartit l'esclave, plus tremblant encore, j'ai répété ce que j'ai entendu dire à un muletier qui sert d'intermédiaire entre le comte Agrippin et le roi.

— Un muletier de la montagne ? dit Armand, en paraissant réfléchir ; c'est possible. Je l'ai vu un jour à la porte du comte Agrippin ; et, depuis ce temps, il est souvent entré dans la ville et en est sorti sous prétexte d'y introduire des provisions. Souvent j'ai admiré l'habileté avec laquelle il échappait aux Visigoths, tandis que c'était une trahison. Mais ne sait-il pas, lui, qu'il nous a souvent rencontrés dans nos montagnes, que ce n'est pas la distance qui me sépare de Narbonne qui peut m'empêcher d'y transmettre mes ordres ? Ne sait-il pas qu'il doit y avoir plus d'un de mes soldats attendant autour du camp un cri qui peut s'en élever, et qui, volant de voix en voix jusqu'aux remparts où veillent les miens, leur porterait à l'instant même l'ordre de massacrer leur prisonnier ?

— Oh ! reprit vivement Sathaniel, ne pousse pas ce cri, n'éssaye pas de donner la mort à mon époux, c'est alors qu'il ne te pardonnerait plus.

— Le défends-tu donc, dit Armand, pour le bonheur qu'il te donne?

— C'est mon devoir, répondit Sathaniel en levant au ciel ses yeux pleins de larmes, quoiqu'il soit maintenant à l'abri de tous les dangers que tu peux lui susciter.

— Et c'est mon devoir, à moi, dit Armand, de sauver la ville de Narbonne.

— Tu ne la sauveras pas ainsi : la trahison du comte Agrippin livrera-t-elle moins la ville aux Visigoths ? et les coups de tes soldats n'atteindront point Euric.

— Je ne sais, dit Armand, si je ne pourrai prévenir la trahison d'Agrippin ; mais je suis sûr que du moins je me vengerai par avance du supplice qui m'attend ici. Je connais la fidélité de mes soldats.

— Mais tu ne connais pas le pouvoir qui protége mon époux.

— Quel qu'il soit, il serait inutile, car mes Bagaudes ne sont pas hommes à s'arrêter devant le seuil d'une église.

Sathaniel se tut devant cette obstination d'Armand, et changeant aussitôt d'expression, elle lui dit d'une voix pleine de larmes et en jetant sur lui

un regard qui donna à ses paroles l'accent d'une prière passionnée :

— Mais vous voulez donc mourir?

— Il faut bien que je m'y résigne, répondit Armand en poussant un profond soupir, car je ne vois rien au monde qui puisse me sauver.

— Ah! je l'aurais pu, moi! s'écria Sathaniel avec une expression d'amers regrets?

— Oui, dit Armand, en la contemplant pendant qu'elle baissait son front et semblait le cacher devant l'aveu qu'elle venait de faire, oui, dit-il, tu l'aurais pu, n'est-ce pas? grâce à ce talisman que t'a enlevé ton époux et qui a fait que nous sommes tous deux ses esclaves.

— Et je le puis encore! reprit Sathaniel comme inspirée par une pensée soudaine; si cet homme..... ajouta-t-elle en montrant Éros.

Elle n'avait pas prononcé cette parole qu'Armand étendit sa large main sur la tête de l'eunuque tremblant. Ce geste muet semblait dire que Sathaniel n'avait qu'un mot à prononcer pour que ce misérable ne fût plus un obstacle à ses projets.

— Non, reprit Sathaniel, lui seul peut me faire sortir de ce camp, lui seul a dans cette tente le pouvoir absolu qui fermera les yeux de tous les esclaves qui l'habitent. Ils n'obéiraient pas plus aveuglément à mon époux qu'à celui qu'il leur a laissé pour maître; et si, quand la nuit sera venue,

tu peux le forcer à dire à tout ce qui nous entoure qu'Euric a ordonné qu'on te rende la liberté, nous n'aurons plus à tromper que la surveillance des Visigoths qui gardent les issues de notre camp.

Aussitôt Armand se retourna vers Éros, et lui dit lentement, comme pour bien lui faire comprendre la portée de ses paroles :

— Écoute bien ceci : de la tente où nous sommes, je puis ordonner la mort de ton maître. Voici déjà la nuit qui vient, dans une heure elle sera assez obscure pour cacher ma fuite; jusqu'à ce moment, tu resteras à côté de nous, tu y resteras attaché de manière à ne pouvoir aller avertir personne de nos projets. Quand l'heure sera arrivée de tenter la fuite, tu me guideras hors de cette tente et hors de ce camp, et en me sauvant, tu sauveras ton maître. Si tu résistes ou si tu hésites, je briserai ta tête entre mes mains, et je pousserai sur ton cadavre le cri de la condamnation d'Euric. Maintenant, choisis, et considère si tu seras plus fidèle à ton maître en le sauvant qu'en lui gardant son prisonnier.

Puis, sans attendre la réponse d'Éros, il lui lia les pieds et les mains, et le laissa dans un coin de la tente, où il pouvait le surveiller du regard.

Ce que venait de faire le Bagaude Armand allait à sa nature grossière, hardie, et qui en présence d'un danger avait toute l'adresse et toute la réso-

lution nécessaires pour y échapper; mais il lui restait une heure à passer avec Sathaniel, une heure durant laquelle il demeurait, à vrai dire, seul vis-à-vis de cette femme, dont il avait entendu de si étranges paroles et à l'amour de laquelle il devait croire. Son embarras le reprit, et il resta un moment à la considérer, tandis que, muette et les yeux baissés, elle semblait attendre que celui qu'elle voulait sauver daignât lui adresser une parole.

Toutefois le service qu'elle avait espéré rendre à Armand était un sujet trop naturel d'entretien pour qu'il ne l'abordât pas facilement. Il s'approcha d'elle avec un sentiment de timidité qui fit sourire l'eunuque, étonné de voir cet homme si puissant trembler devant cette femme si faible, il s'approcha d'elle, et lui dit :

— Pardonne-moi, si je ne te témoigne pas comme je le devrais ma reconnaissance; je ne sais point l'art des paroles flatteuses; mais je puis donner mon sang et ma vie à qui a protégé mon sang et ma vie. Si je ne me suis pas trompé dans ce que j'ai cru entendre de tes paroles, tu souffres, et tu dois avoir besoin de quelqu'un qui te serve ou de quelqu'un qui te venge.

— Oh! répondit Sathaniel, les temps prédits seraient-ils donc venus? Non, non, reprit-elle, comme si elle chassait une pensée à laquelle elle

n'osait croire, cela est impossible, et mes dieux m'ont trompée.

— Tes dieux! dit Armand, n'es-tu donc pas chrétienne?

— Je ne l'ai pas toujours été, répondit Sathaniel, et ce n'est que depuis l'époque où j'ai été exilée de ma patrie, ce n'est que depuis le jour où j'ai retrouvé mon père, Haben Moussi, que j'ai pris ces dieux, et abandonné ceux de ma mère Cadija.

— Ta mère n'était donc pas chrétienne? reprit le Bagaude.

— Ma mère n'est point de la nation des Maures, ma mère est une Arabe de la Mecque, ma mère est une fille de la tribu de Koreish, ma mère est de la famille des Hashémites, gardienne héréditaire de la Caaba; ma mère est une descendante du patriarche Abraham.

Armand, étonné de tous ces noms étrangers qu'il entendait pour la première fois, et désireux de poursuivre un entretien qui ne lui laissait pas l'embarras de sa position et l'instruisait de ce qu'était cette femme extraordinaire, Armand répondit à Sathaniel :

— Où donc est-ce cette contrée que tu appelles la Mecque? quel est ce peuple arabe dont tu me parles? quelle est cette famille à laquelle tu appartiens?

— Hélas! dit Sathaniel, c'est un bien long récit à te faire, et peut-être n'aurais-tu pas la patience de l'écouter; mais s'il est vrai que tu désires me payer du service que je vais te rendre, prête-moi un moment d'attention, et tu verras ce que je puis attendre de toi. C'est plus que la vie et la liberté que tu me rendras, et si les paroles de nos prophètes ne sont pas mensongères, si, comme tout doit me le faire croire, tu es celui qui doit les accomplir, ce sera pour toi une destinée à laquelle aucune en ce monde ne pourra être égalée.

Armand passait d'étonnement en étonnement, chaque parole qu'il entendait excitait sa curiosité, et il répondit encore avec un empressement qui témoignait de sa confiance dans la vérité des paroles de Sathaniel :

— Je t'écoute, je t'écoute.

— Attends, lui dit-elle, attends qu'on ait apporté ici les flambeaux dont on éclaire ma tente à cette heure, pour que nul ne vienne nous interrompre pendant mon récit.

Sur un signe qu'elle donna en frappant dans ses mains, deux esclaves apportèrent des flambeaux de cire dans des chandeliers d'argent, sans paraître étonnés de ce que Sathaniel ne fût point seule. Aussitôt, désignant un siége à Armand, et se recouchant sur le lit qu'elle avait quitté, comme si sa languissante jeunesse se fatiguait dans toute

autre position, elle commença son récit en appuyant sur Armand ses regards timides et confiants à la fois, comme ceux d'un enfant qui va dire à sa mère une faute d'amour pour laquelle il est sûr d'obtenir son indulgence.

— Écoute, Armand, la Mecque est une ville de l'Arabie qui se baigne dans les flots du Caïbar; c'est dans cette ville que s'élève la Caaba, qui est le temple de nos dieux, c'est près de ce temple que se trouve le puits de Zemzem, que l'ange montra à la malheureuse Agar lorsque son fils Ismaël périssait de soif dans le désert; les Arabes sont les descendants de cet Ismaël, et leur race vagabonde a cruellement accompli les menaces du Dieu des Juifs. Ma famille est la première de cette race, et c'est à elle qu'est confiée la garde du temple. Ma mère Cadija était une des neuf jeunes filles chargées de jeter sur le tombeau d'Abraham le voile de lin envoyé tous les ans par le roi des Homérites. Il y a vingt ans, Haben Moussi suivit une caravane de pieux pèlerins qui venaient à la Mecque; et quoiqu'il fût déjà chrétien, il osa s'introduire comme un des nôtres dans le temple d'Hébal. Il vit ma mère aux pieds de la statue d'agate rouge de ce Dieu terrible, et il prit dans ses yeux un amour non moins puissant que celui qu'il lui inspira, car à cette époque Haben Moussi était dans toute sa beauté; il séduisit ma mère par

des charmes inconnus, et ce fut dans le temple même de la Caaba que Cadija fit de son amour un horrible sacrilége. Je naquis lorsque mon père avait déjà quitté la Mecque depuis longtemps ; ma mère Cadija parvint à cacher ma naissance, et me fit passer pour un de ces enfants qu'on déposait quelquefois à la porte du temple. Mais, voulant que mon nom aussi bien que ma naissance lui rappelât la profanation dont elle était coupable, elle me donna ce nom de Sathaniel, que je porte, comme si j'étais née de Satan, qui séduisit la première femme et qui voua à la mort la race humaine tout entière. Je fus élevée par elle et initiée dans les secrets du temple : j'appris à adorer le soleil, la lune et les étoiles ; j'appris leur nom, leur disposition et le lieu du ciel où elles se montrent chaque jour ; j'appris le langage secret de leur mouvement régulier ; j'appris l'art de les faire obéir par de puissantes conjurations, et moi, que ma naissance devait condamner à servir de victime dans ce temple, je devins une des filles sacrées chargées de veiller à sa propreté. J'y demeurai ainsi jusqu'à l'âge de quinze ans, et probablement j'y aurais fini mes jours si, à cette époque, le secret de ma naissance n'avait été découvert. Ce malheur arriva il y a trois ans. Après avoir visité sept fois les montagnes voisines de la Mecque et avoir jeté à sept reprises des pierres dans la vallée

de Mina, à l'époque où les pèlerins de l'Arabie abondent à la Mecque, une troupe de ces hommes s'avança un matin vers la Caaba. Arrivés à quelque distance du temple, ces pèlerins se dépouillèrent, selon l'usage, de leurs vêtements et firent sept fois le tour de la Caaba en baisant à chaque fois la pierre noire du seuil; ils entrèrent ensuite dans le temple, et, par une magnificence inouïe, ils immolèrent un mouton devant chacune des trois cents statues d'aigles, de lions et de gazelles qui ornaient le temple. Lorsqu'ils s'approchèrent de la statue d'Hébal, il sembla que l'enceinte s'éclairait d'une plus vive lumière; le dieu parut s'agiter sur sa base, et Abdol-Motalleb, le plus ancien et le plus vénérable des gardiens de la Caaba, leur dit, en voyant s'avancer douze chameaux destinés au sacrifice : «— Avez-vous donc un si grand crime à expier, pour offrir de si riches offrandes ? » — Non, répondit le chef de ces pèlerins, mais voici ce qui nous est arrivé il y a peu de jours. Nous traversions lentement le désert, lorsqu'un vieillard que nous n'avions point aperçu dans cette plaine immense, où le moindre brin d'herbe attire les yeux du voyageur, se montra soudainement à nos yeux et dit : « Vous allez au temple de la Caaba : vous êtes de fidèles Arabes, et vous vous chargerez de la mission que je vais vous confier. Le temple est souillé, et il n'y a qu'un large sacrifice de sang qui puisse

laver cette souillure : faites immoler les trois cents moutons et les douze chameaux que voici, devant les statues de nos dieux; si ces victimes ne leur suffisent pas, ils désigneront celle qui doit les apaiser. » Nous écoutions ce vieillard avec surprise, car, tandis qu'il parlait de ces trois cents moutons et de ces douze chameaux, il était seul devant nous, mais au moment où nous allions le traiter d'insensé, il disparut, et les douze chameaux et les trois cents moutons parurent à nos yeux sans que nous puissions dire de quel côté ni de quelle manière ils étaient ainsi arrivés dans le désert. Maintenant nous avons accompli les ordres du divin vieillard, c'est à toi de savoir si nos dieux sont satisfaits, » — Abdol-Motalleb écouta ce récit d'un air farouche, et se tournant vers notre dieu, les mains appuyées sur l'épaule de deux esclaves, selon l'usage observé dans nos saintes prières, il demanda à Hébal s'il ne désirait point d'autre victime. Ce dieu terrible porte dans sa main sept flèches sans plumes ni pointes, symbole sacré de la science qu'il a du passé, du présent et de l'avenir. A peine Abdol-Motalleb eut-il prononcé les dernières paroles de sa prière, que le dieu tourna lentement sa main vers l'endroit où je me tenais et que ses flèches dirigées contre moi me désignèrent à tous les regards. — « Voilà voilà ! la victime qu'il faut immoler ! » s'écria Abdol-Motalleb ; et déjà il s'avançait

vers moi le poignard levé, quand ma mère, emportée par sa tendresse, se précipite au-devant de de ses coups en s'écriant : « Non ! non ! vous ne tuerez point ma fille. » — Cette révélation inattendue frappe tout le monde d'une telle stupeur, que ma mère eut le temps de passer à mon doigt l'anneau sacré qu'elle possédait, en me disant rapidement : — « Prends cet anneau, car celui qui le portera ne périra jamais, ni par les armes des hommes, ni par les orages du ciel, ni par les tempêtes de la mer. » Elle n'avait pas achevé qu'elle tomba sous les coups d'Abdol-Motalleb, car elle s'était dépouillée pour moi du talisman qui protégeait sa vie. Souvent, dans ses jours d'amer désespoir, elle m'avait reproché ma naissance, et m'avait dit le nom de mon père en le maudissant; mais à ce moment j'appris quel grand sacrifice sa tendresse pour moi venait d'accomplir. En effet, tandis qu'elle tombait à mes pieds sanglante et inanimée, les coups d'Abdol-Motalleb glissèrent sur moi, les lances dirigées contre ma poitrine semblaient s'émousser, et les flèches qu'on me lançait expiraient à mes pieds. Je m'enfuis de la Caaba, poursuivie par les traits et les pierres, dont aucune ne vint m'atteindre; mais la vengeance des gardiens du temple ne pouvant s'exercer par la force, espéra réussir d'une autre manière. Il fut ordonné à tous les Arabes de me refuser le pain

et l'eau nécessaires à la vie; toutefois nos dieux ne voulaient pas sans doute d'autre victime que celles qu'ils avaient obtenues, car les racines et les fruits que je dérobais dans les jardins soutinrent ma misérable existence. Ce ne fut qu'après de longues tortures que je me décidai à abandonner ma patrie. Ma mère m'avait dit que je retrouverais mon père Haben Moussi de l'autre côté de la mer bleue qui sépare l'Afrique de l'Europe. J'entrepris seule ce rude voyage; seule, je m'aventurai dans le désert malgré tous ses dangers. Vainement le vent fatal de l'Afrique élevait autour de moi ces tourbillons de sable qui engloutissent des caravanes tout entières, ils m'enveloppaient sans me toucher, et, par un prodige inoui, je m'élevais sans cesse au-dessus de leurs flots, comme un habile nageur au-dessus des vagues d'un torrent. Vainement les lions et les panthères hurlèrent autour de moi, il me suffisait d'attacher sur eux mes regards, et ils venaient en rampant lécher mes pieds brisés par la marche. Souvent ils m'ont conduite à la fontaine où j'ai pu rafraîchir ma soif, souvent ils m'ont conduite dans les cavernes où je pouvais me mettre à l'abri des rayons ardents du soleil. Enfin, lorsque j'arrivai au bord de cette mer qui me séparait encore de la terre habitée par mon père, j'osai seule me confier sur un frêle esquif à ses vagues redoutables, et de même que le désert, la mer me laissa

passer malgré ses tempêtes et ses vents furieux. Je traversai de même cette terre d'Europe hérissée de barbares; partout je marchai librement grâce au précieux talisman de ma mère, et ce fut grâce à lui sans doute que je retrouvai mon père Haben Moussi.

Armand avait écouté ce récit débité avec une si naïve simplicité, qu'il semblait que Sathaniel racontait des choses qui ne devaient étonner personne.

Subjugué à la ois par tout ce que la renommée racontait de cette femme, par le charme d'une beauté que la nature semblait avoir douée de toutes les séductions, par l'harmonie d'une voix qui vibrait à la fois dans l'oreille et dans le cœur, Armand ne douta d'aucune des choses qu'il venait d'entendre, et le premier mot qu'il adressa à Sathaniel fut celui-ci :

— Et tu n'as plus ce précieux talisman ?

— Je l'ai perdu, répondit-elle, et j'ai perdu avec lui, non-seulement le pouvoir qui me protégeait, mais la destinée qui y était attachée.

— Et quelle était cette destinée ? dit Armand.

— Hélas ! dit Sathaniel, c'était une trop haute fortune pour moi; car celui à qui j'aurais donné cet anneau en même temps que mon amour devait devenir le roi le plus puissant de ce monde.

— Et tu l'as donné au prince Euric ? s'écria Armand.

— Le prince Euric me l'a ravi pendant mon sommeil ; mais cet anneau n'a gardé pour lui que cette vertu qui l'a fait échapper à tes coups et qui m'avait jusqu'à présent sauvée de ses violences ; car maintenant il faut que je me résigne à la mort dont il m'a souvent menacée.

— Et penses-tu, reprit Armand, que je ne saurai pas t'en préserver ? Tu m'as offert la liberté, ma liberté sera ton salut.

Sathaniel sourit tristement, et répliqua en attachant sur la terre un regard sombre et fixe :

— Si tu ne peux me rendre cet anneau, tu ne peux pas me protéger contre mon époux. Tu ne sais donc pas qu'Euric, s'il le veut, viendra au milieu de tes montagnes, pénétrera dans ta demeure et me frappera même dans tes bras, sans que tes coups effleurent sa poitrine invulnérable? Et ce pouvoir, il le gardera tant qu'il gardera son talisman.

— Et ne sais-tu aucun moyen de le lui ravir?

— Un seul, et c'est celui qu'il a employé contre moi : il faudrait le surprendre dans son sommeil. Je l'ai tenté souvent sans pouvoir jamais l'approcher. Il le savait si bien, que sa défiance plaçait des gardes à toutes les entrées de son appartement ; et maintenant il est à Narbonne, et demain Narbonne sera à lui.

— Mais, dit Armand à voix basse, que je sorte

de ce camp, et je serai à Narbonne avant les Visigoths.

— Tu pourrais y rentrer? s'écria Sathaniel. Oh! nous serions sauvés alors, car tu saurais bientôt la demeure d'Euric, ton autorité te la ferait ouvrir, et alors même qu'Euric ne dormirait pas, il suffirait de ta force pour le contenir pendant que je lui arracherais le fatal anneau.

— Tu as raison, dit Armand : la nuit doit être close et il est temps que nous partions.

A ce mot d'Armand, Sathaniel parut frappée d'un nouvel effroi. Il sembla qu'elle découvrît tout à coup le danger et l'audace d'une pareille action, et elle s'écria en reculant :

— Partir avec toi!... partir... moi!.. non... non! Sauve-toi, Armand; quant à moi, je reste.

Elle s'arrêta, puis reprit en cachant son visage dans ses mains :

— Que ferais-tu de moi, grand Dieu?

— Sathaniel, dit Armand, dont le cœur bondit pour la première fois dans sa poitrine agitée par un sentiment indéfinissable, Sathaniel! laisse-moi te sauver, et tu me diras après ce que tu veux que je fasse; et, ce que tu voudras, je l'accomplirai.

Sathaniel écarta ses mains de ses yeux; et, fixant un regard de désespoir sur Armand, elle lui dit :

— Je suis mariée, Armand.

— Ton époux ne sera pas toujours invulnérable,

répliqua le Bagaude en retrouvant cette féroce expression de menace qui lui était habituelle.

Sathaniel détourna les yeux, et reprit, après un moment de silence :

— Mais es-tu sûr de pouvoir rentrer dans Narbonne?

Elle s'arrêta, et reprit à voix basse :

— Écoute, écoute. Quand je t'ai promis ton salut, je n'ai pensé qu'à toi; j'étais résolue à mourir; maintenant, oh! maintenaut, je voudrais vivre... Si tu ne peux rentrer dans Narbonne et reprendre ce talisman, je suis perdue.

— J'y rentrerai, te dis-je. Ce sont mes soldats qui occupent la plupart des portes; ils doivent être à celle qui est en face du camp; un cri qu'ils connaissent les avertira de mon approche.

— En es-tu sûr ?

— Écoute, reprit Armand.

Et, tout aussitôt, il jeta un cri lent et prolongé dont la note aiguë sembla percer l'air comme une flèche, et dont bientôt ils entendirent l'écho plus près d'eux qu'ils ne l'avaient pensé.

— Silence, dit Sathaniel.

— Tu as entendu, reprit Armand; maintenant ils savent que je puis être libre.

— Sans doute, dit Sathaniel; mais en te voyant accompagné d'une étrangère, peut-être refuseront-ils de t'ouvrir les portes?

— Ils m'ouvriront, fussé-je suivi d'une armée, quand je leur aurai dit le mot sacré qui nous sert de talisman; celui pour lequel ils me livreraient Narbonne pour la livrer aux Visigoths, si je le disais; le mot qui nous fait reconnaître les uns par les autres quand nous nous rencontrons à des distances éloignées; car notre association s'étend d'un bout à l'autre des Gaules; elle embrasse les villes aussi bien que les forêts et les campagnes; mais il me sera inutile, ils reconnaîtront ma voix.

— Oh! s'écria Sathaniel avec une surprise haletante, au fond de laquelle perçait une joie anxieuse; votre association s'étend sourdement d'un bout de la Gaule à l'autre... Mon Dieu... ne me trompe pas, Armand! C'est ainsi que m'a été désigné celui à qui doit appartenir ce précieux talisman : un roi caché dans l'ombre jusqu'au jour où il se lèvera radieux et puissant comme le soleil; un roi qui n'aura qu'un mot à dire pour se faire obéir, n'est-ce pas...

Elle s'arrêta comme épuisée par tout ce qu'elle éprouvait de violentes sensations; puis elle reprit :

— Oh! non, je suis folle. Ce ne peut être celui qui est gravé sur l'anneau sacré!

— Que dis-tu? reprit Armand; ce mot est gravé sur cet anneau? quel est-il?

— Je me trompais, reprit Sathaniel; car il m'a été dit qu'il me serait prononcé par la bouche même de celui qu'attend cette grande destinée.

— Et ce mot, n'est-ce pas : ABRAXAS (28)? dit Armand à voix basse, entraîné qu'il était par l'espérance inouïe que Sathaniel lui avait jetée dans le cœur, égaré par cet entretien où tout était enchantements surnaturels, et les choses qu'il entendait et la femme qui les lui disait.

— Abraxas! s'écria à son tour Sathaniel d'une voix retentissante et comme emportée par la joie... Abraxas! répéta-t-elle, c'est cela...

Puis elle tomba à genoux et dit humblement :

— Si les oracles d'Hébal sont vrais, maître, commande à son esclave.

— Oh! silence, silence, reprit Armand, et hâtons-nous.

— Oui, dit Sathaniel en se relevant et en retombant sur son lit, oui... mais ma tête s'égare, mon cœur se perd... Oh! je ne rêve point, n'est-ce pas?...

— Viens... viens..., dit Armand, la mort s'avance.

— Oh! l'heure est encore bien loin où ils doivent entrer à Narbonne... Un moment... un moment, je t'en supplie, attends un moment.... Écoute... écoute.., écoute, on approche de cette tente.

Ils prêtèrent l'oreille, et la voix de Théodoric se fit entendre...

— Pourquoi, dit-il, des flambeaux dans cette tente. Apprenez à l'épouse de mon frère qu'il n'y

a plus d'allumés que les feux de garde ; allez, et j'espère que bientôt ces flambeaux seront éteints.

— Je vais lui transmettre sa volonté, répondit une autre voix.

— Du reste, ajouta Théodoric, mes ordres sont-ils exécutés ?

— Les soldats d'Euric, répondit-on, seront prêts à la sixième heure de la nuit.

— Qu'on ait soin de les éveiller à l'heure désignée.

— Il suffit.

Tout rentra dans le silence, et Sathaniel reprit :

— Nous avons assez de temps. Maintenant, Éros, dit-elle en s'adressant à l'eunuque, tu vas me guider pour reconnaître de quel côté s'est dirigé Théodoric, car lui seul serait assez hardi pour oser arrêter notre marche.

— Ne sors point seule avec cet homme, dit Armand.

— Je prendrai ce poignard, repartit Sathaniel avec un sourire superbe ; et, tirant cette arme du chevet de son lit, elle ajouta : Il ne faut pas plus que le courage d'une femme pour faire trembler un vil eunuque.

Armand délia Éros, et Sathaniel, s'étant approchée d'Armand, reprit tout bas :

— Éteins ces flambeaux pour que Théodoric n'ait pas un prétexte à repasser de ce côté... et maintenant, attends-moi... attends-moi...

En prononçant ces paroles elle s'arrêta devant Armand, l'enveloppa pour ainsi dire d'un regard éclairé de joie, de courage et de triomphe; puis, appuyant la main sur son cœur, elle s'écria :

— Armand, Armand! je t'aime!

Mais avant que le Bagaude pût répondre à cet aveu, elle souffla sur les flambeaux, et sortit de la tente.

Armand, demeuré seul dans l'obscurité, l'écouta tandis qu'elle s'éloignait.

Bientôt il se prit à repasser tout ce qu'il venait d'entendre. Il était dans la position d'un homme à qui l'on a jeté à pleines mains des diamants et des pièces d'or, et qui, ébloui de leur éclat, ivre de tant de richesses, occupé à les dévorer en espérances, n'a pas eu le temps d'en reconnaître la juste valeur.

Armand se replaça en face de Sathaniel.

Il avait écouté durant une heure des choses si étranges qu'en se les rappelant les unes après les autres, même sans les discuter, il laissa s'écouler un temps assez considérable avant de penser au retour de Sathaniel. Cependant, quand après cette espèce de revue de son long entretien, il en revint à l'instant où elle l'avait quitté, il commença à l'attendre et à mesurer l'heure qui s'était écoulée; puis l'inquiétude le gagna, sinon pour lui du moins pour elle. Il craignait une trahison d'Éros; cette

crainte l'occupa encore assez longuement, et son attente devint tellement inquiète qu'il se repentait pour la première fois de sa vie d'avoir risqué le salut ou la vie d'un autre pour son intérêt personnel. Le sort de cette femme seul l'alarmait.

Il était demeuré sous un charme si puissant que la pensée d'une ruse de Sathaniel ne pouvait lui venir à l'esprit. D'ailleurs à qui aurait pu servir cette ruse ?

Le Bagaude Armand qui avait servi les projets de Sathaniel contre son époux, n'ignorait pas que le mariage qu'elle avait imposé à Euric, Euric le lui avait à son tour imposé comme un esclavage.

Cependant le temps se passait et rien ne venait.

Enfin Armand se décida à sortir de cette tente, et, comme il cherchait dans l'obscurité l'issue par où Sathaniel avait fui, il aperçut tout à coup une vive lueur qui pénétra à travers l'épaisseur des toiles; il entendit des cris lointains et un tumulte qui n'était point celui d'un camp qui se lève. Il étendit les mains de toutes parts, et en même temps il toucha la toile de la tente, mais il n'y put trouver d'issue.

Alors une terreur inconnue s'empara de lui, tandis qu'il voyait la lueur qui pénétrait dans la tente devenir plus vive, et qu'il entendait le tumulte grandir au loin. L'effroi qui surprit Armand ne dura qu'un instant; les contes fabuleux de Satha-

niel se dissipèrent devant ce jour sanglant qui se levait sur sa tête. Il chassa toutes ces idées de puissances surnaturelles dont il s'était laissé étourdir. Pour parer à un danger présent, le courage lui revint avec la raison. Saisissant ces voiles pendant autour de lui, il les arracha, les fit tomber, et se vit au centre de ce camp presque désert. La lueur sanglante qui l'éclairait était l'incendie allumé dans les premières maisons de Narbonne. Les cris, le tumulte qui l'avaient frappé c'étaient les angoisses d'une ville surprise dans son sommeil. A la clarté des flammes qui rougissaient les remparts, il voyait les Visigoths courant sur les murailles, il voyait ses propres soldats fuyant ou combattant, mais partout massacrés. Il restait immobile à contempler ce spectacle, ne pouvant rassembler ses idées. Mêlant dans les imprécations sourdes qui s'exhalaient convulsivement et comme malgré lui de sa poitrine les noms du comte Agrippin et de Sathaniel, et ne pouvant se rendre compte de celui qu'il accusait dans son désespoir; enfin il se baissait pour ramasser une arme qui était à ses pieds lorsque tout à coup Gandoin, à la tête d'une troupe de soldats visigoths, parut devant lui. L'aspect de cet homme rappela Armand à lui-même. Sa rage ne fut pas moindre, mais elle trouva à qui s'adresser.

— Oh! s'écria-t-il, lâches qui tuez la nuit les villes endormies; il y a donc ici un homme plus

lâche que vous, le comte Agrippin vous a donc livré la ville.

— Ce n'est pas lui, répondit Gandoin, en s'approchant du Bagaude et en lui parlant à voix basse.

— Ce n'est pas lui, c'est donc elle, c'est donc Sathaniel? reprit Armand avec un cri où il y avait autant de douleur que de colère.

— Ce n'est pas Sathaniel.

— Et qui est donc l'infâme?

— L'infâme! dit Gandoin, c'est le Bagaude Armand qui a livré la ville aux Visigoths, en disant à la femme d'un de leurs princes comment on pouvait y pénétrer.

Armand demeura un moment anéanti. Un sourd gémissement sortit de sa poitrine. On vit se gonfler les veines de son front, sa face devint pourpre, puis une pâleur livide succéda à cette rougeur; il parût prêt à défaillir; mais, tout à coup, comme un tigre entouré de chasseurs, il tourna autour de lui ses regards fauves et furieux, et s'élança d'un bond sur Gandoin. Il le renversa comme un faible enfant, et, avec une rapidité qui trompa la poursuite des soldats visigoths, et qui le mit bientôt hors d'atteinte de leurs traits, il disparut de leurs yeux.

Toutefois ils s'assurèrent qu'il n'avait point dirigé sa course du côté de Narbonne, et qu'il s'était enfoncé dans un bois qui bordait la route de Toulouse.

LIVRE QUATRIÈME.

I

Les deux Pères.

Narbonne était donc au pouvoir de Théodoric ; durant le premier mois, et tant qu'avait duré l'ivresse de cette conquête, Euric avait été pour ainsi dire complètement oublié par les Visigoths. L'histoire de son mariage et de la fuite d'Alidah qui, quelques semaines auparavant, avait si vivement occupé tous les esprits, semblait une chose passée depuis si longtemps qu'il ne dût plus en être question. C'est à peine si l'on s'informa comment le comte Bold avait retrouvé Alidah, quel accueil il lui avait fait, et quelles espérances pou-

vaient conduire tous les jours Euric auprès de cette jeune fille.

A l'exception de Frédéric, personne ne prenait souci de la retraite absolue dans laquelle le prince continuait d'enfermer Sathaniel, et les Visigoths voyaient d'un œil indifférent le vieux Haben Moussi debout près du seuil du palais où son fils et Sathaniel languissaient esclaves.

Tous les matins le vieux Maure venait se placer à la porte d'Euric, attendant la sortie du prince pour se montrer à lui et lui demander d'une voix suppliante la permission de voir encore une fois sa fille. Tous les jours Euric sortait et repoussait implacablement la prière du vieillard, et se rendait à ses yeux dans le palais d'Herme où le comte Bold habitait avec Alidah.

Celle-ci, séparée du saint évêque qui l'avait soutenue et dirigée, attendait le malheur avec cette insensibilité qui naît du désespoir. En effet, son père et Euric ne dissimulaient point devant elle leurs nouvelles espérances. Euric n'abandonnait pas son dessein de faire rompre son mariage avec Sathaniel, et une fois ce mariage rompu il reprenait ses projets d'union avec Alidah. Depuis longtemps le comte Bold avait expliqué à ses amis la fuite de sa fille par la présence de Sathaniel dans le cortége qui devait conduire à l'église l'épouse d'Euric. On avait facilement cru qu'un si sensible

outrage eût égaré cette jeune tête ; et, quoique le comte Bold dût penser pour sa part que l'amour d'Alidah pour Firmin eût été la première cause de cet acte désespéré, il imposa pour ainsi dire à sa fille l'excuse que lui-même avait imaginée, et repoussa, dès l'abord et avec une telle violence, toutes les larmes d'Alidah que, malgré sa résolution, elle n'osa lui faire l'aveu complet de sa faute.

Peut-être si le vénérable évêque Herme était resté près d'elle, peut-être ses conseils ou son intervention l'auraient-ils arrachée à l'horrible incertitude qui tenait son âme ; peut-être l'eût-il poussée à faire ce fatal aveu, peut-être s'en fût-il chargé lui-même, et peut-être eût-il amorti le coup qui menaçait Alidah en se mettant entre elle et lui ; mais Herme était à Toulouse ainsi que Barthélemi.

Théodoric, à qui sa politique modérée ne permettait pas de persécuter ouvertement la religion catholique, avait poussé l'habileté jusqu'à accuser Herme auprès du pape Urbain, en se faisant, lui Visigoth et arien, l'intermédiaire des plaintes de Narbonne contre son primat. Une question de discipline relative à la pénitence de Barthélemi, qui relevait de l'évêque catholique de Toulouse, avait servi de prétexte à cette accusation, et avait permis à Théodoric d'éloigner de Narbonne l'homme dont l'influence et le caractère auraient pu contrarier ses projets. Ainsi donc, Alidah était

restée seule : tout lui manquait jusqu'au Bagaude Armand lui-même, dont depuis plus d'un mois on n'avait pas eu de nouvelles.

Cependant les saints conseils de l'évêque avaient assez fructifié dans le cœur d'Alidah pour qu'elle n'eût pas hésité à faire l'aveu de sa position si sa vie seule en eût dépendu ; mais Firmin était dans les prisons de Toulouse. Pour Alidah, s'accuser c'était l'accuser, braver la mort c'était l'appeler sur sa tête, et Alidah se taisait pour Firmin plus que pour elle. Un autre sentiment naissait aussi dans le cœur de cette enfant de seize ans ; Alidah prévoyait le jour où elle serait mère ; Alidah avait accepté de ne plus revoir Firmin dans ce monde, mais elle avait compté garder l'enfant qui allait naître : femme sans mari, elle ne voulait pas être mère sans enfant.

Savait-elle d'ailleurs si on le lui laisserait dans le cas où elle ne pourrait cacher sa naissance ; savait-elle même si on le laisserait naître, et si le coup dont on la frapperait n'anéantirait pas deux existences que la vie n'avait pas encore séparées. Alidah gardait donc son secret.

Heureusement pour elle les regards ambitieux de son père, sans cesse fixés sur ce trône où il voulait asseoir sa fille, ne s'en détournaient pas pour voir la douleur qui la consumait près de lui. Il ne s'occupait qu'à nouer de nouvelles intrigues, qu'à blâ-

mer incessamment les actions du roi et à rehausser le mérite et le courage de son gendre futur.

Ainsi Théodoric, pour faire cesser la destruction brutale des plus riches monuments, avait nommé des officiers chargés de leur conservation, et cette mesure avait été taxée de honteux ménagements pour les vaincus (29). En effet, l'esprit de destruction est chose si naturelle à l'enfance des peuples comme à l'enfance des hommes qu'il faut que les peuples soient déjà vieux dans la vie sociale, et les homme dans leur vie personnelle, pour comprendre que la destruction n'est point un signe de force, mais plutôt un signe de faiblesse, et qu'il faut un bras plus puissant pour édifier que pour détruire.

Cette barbarie des peuples conquérants qui s'acharnaient sur les monuments romains avait cela d'irréfléchi et de stupide, qu'elle brisait également les choses qui lui étaient ennemies ou indifférentes et celles dont l'usage semblait le plus la charmer.

Ainsi voyait-on les soldats visigoths entrer dans les bains publics, s'y faire servir avec toutes les exigences d'un indolent Romain, puis briser brutalement la baignoire de marbre dans laquelle ils venaient de se plonger. D'autres fois, ils prenaient leurs repas sur des tables magnifiques, et, le repas achevé, ils dispersaient les tables et les ustensiles qui leur avaient servi.

Théodoric voulut mettre un terme à cette des-

truction inepte, et prononça des peines sévères contre ceux qui briseraient les monuments publics ou qui pilleraient les provisions amassées dans les caves et dans les greniers de la ville. Ces mesures excitèrent assez de mécontentement pour que le comte Bold trouvât occasion de renouveler contre Théodoric ses éternelles accusations d'amitié pour les Romains et d'indulgence coupable pour eux. Bientôt on oublia que c'était au roi que l'on devait la prise de Narbonne, et, grâce aux clameurs de Bold, on se rappela avec quel héroïque courage Euric avait préparé cette conquête. Déjà tous deux avaient repris leurs allures hautaines et leurs insolentes bravades, lorsqu'une scène étrange, arrivée à la porte du palais d'Euric, précipita des événements qui sans doute avaient été préparés dans l'ombre, mais dont l'accomplissement aurait pu être beaucoup plus éloigné.

Comme nous l'avons dit, Haben Moussi passait la plupart de ses jours sur le seuil du palais d'Euric. Aussi implacable dans sa douleur que le prince dans sa vengeance, le vieillard le poursuivait de ses cris et de ses prières; il les adressait également à tous ceux qui entraient ou sortaient de cette maison. Esclaves ou amis d'Euric, il les abordait tous en offrant aux uns de l'or pour le conduire près de sa fille, en se mettant aux pieds des autres pour qu'ils attendrissent Euric en sa faveur.

Comme partout et comme toujours, ce spectacle avait d'abord intéressé ceux qui en avaient été témoins; puis, quelque temps après, il leur était devenu indifférent; et un mois n'était pas écoulé, qu'Haben Moussi, importun à tout le monde, était traité de vieillard imbécile, et qui avait bien mérité ce qui lui arrivait.

Les hommes sont ainsi faits; la persistance dans le crime finit par l'excuser à leurs yeux.

Si au bout de huit jours, Euric s'était laissé toucher par les prières d'Haben Moussi, on eût trouvé qu'il avait attendu bien longtemps. Il fut implacable, on jugea qu'il avait raison. Cependant une circonstance, qui ne s'était pas encore présentée, donna à une de ces scènes journalières un caractère providentiel.

Un matin, le comte Bold, appelé chez Euric pour une affaire pressante, se rendit près de lui. Au moment de pénétrer dans la maison, il fut arrêté par Haben Moussi.

— Comte, lui dit le vieillard, voilà longtemps que je t'attendais.

— Moi?

— Toi; car de tous les amis d'Euric, tu es le seul qui puisse me comprendre... Tu as une fille, comte Bold?

— Oui, repartit celui-ci en se reculant dédaigneusement d'Haben Moussi; oui, j'ai une

fille qui est mon amour et ma gloire, une fille aussi pure qu'elle est belle, aussi chaste qu'elle est aimée.

— Dieu soit béni, qui te fait ainsi parler de ta fille! répondit le vieux Maure; celui qui voit son enfant avec des yeux si favorables, celui qui dans son cœur la met à une place si haute et si sacrée, doit comprendre l'amour d'un autre père pour la fille qu'on lui a ravie; il doit comprendre son désespoir et vouloir le secourir. Je t'en supplie, comte Bold, je te le demande au nom de cette enfant pour qui tu as tant d'amour, obtiens du prince Euric que le vieux Haben Moussi voie encore une fois sa fille Sathaniel, et les paroles d'un vieillard appelleront sur toi et sur ton enfant les bénédictions de Dieu, et le supplieront de détourner de toi sa colère.

A cette proposition, le comte Bold avait mesuré le vieillard d'un air menaçant, et celui-ci n'avait pas encore fini, que déjà le comte murmurait avec colère les noms détestés qu'il venait d'entendre prononcer.

— Sathaniel! disait-il, Sathaniel! Haben Moussi! répéta-t-il avec fureur: cet exécrable vieillard et cette femme insolente! Ah! périsse plutôt ma maison, que de ne pas les poursuivre jusqu'au dernier jour de ma vie ou de la leur!

— Comte! s'écria Haben Moussi avec un accent

déchirant, rétracte ces malédictions; quand j'ai paru devant Théodoric, je souffrais plus que tu ne souffres, et je n'ai pas voulu t'offenser; ma fille n'a point enlevé le prince Euric à l'amour de ta fille: c'est Alidah plutôt qui enlevait son époux à Sathaniel.

— Misérable! répondit le comte Bold en le repoussant: tu oses associer le nom impur de Sathaniel avec le saint nom d'Alidah? tu oses mettre tes intérêts à côté de l'honneur du comte Bold; retire-toi, si tu ne veux que je punisse ton insolence.

— Eh bien! soit, reprit Haben Moussi, vieux soldat accoutumé à l'obéissance envers les Visigoths; mercenaire qui s'était toujours senti, même dans sa liberté, au-dessous de ceux qu'il avait servis; âme sans ressort à qui le malheur n'avait même donné d'autre dignité que la persistance de sa douleur; eh bien! soit, dit le vieillard; j'ai eu tort de placer le nom de Sathaniel à côté de celui d'Alidah, j'ai eu tort de rappeler au comte Bold les droits de la fille d'Haben Moussi; pardonne-le-moi et ne me repousse pas. Fais que je voie ma fille, je t'en supplie, une heure pour la voir encore et l'embrasser; je ne te demande qu'une heure; et, s'il le faut, je te promets de quitter cette place et de n'y revenir jamais. Je délivrerai Euric de ma présence et de mes sollicitations; mais une heure, je t'en supplie, encore une heure; demande-la, ob-

tiens-la; et, si le Ciel est juste, elle te sera comptée comme une vie tout entière de vertu, pour avoir écouté la voix d'un vieillard qui pleure, et secouru le désespoir d'un père qui prie.

En parlant ainsi, le vieillard s'était approché du comte Bold; il avait saisi le bord de son vêtement et le retenait en le suppliant avec des cris et des larmes. Déjà quelques personnes s'étaient amassées autour de ces deux hommes, lorsque le comte Bold, repoussant violemment le Maure, lui cria en le renversant presqu'à ses pieds :

— Laisse-moi, pour que je ne te fasse pas chasser d'ici comme un esclave, en attendant qu'on chasse ta fille comme une prostituée.

Comme le comte Bold prononçait ces paroles, la porte du palais d'Euric s'ouvrit, et plusieurs personnes en sortirent tumultueusement. A leur tête était Mascezel qui, s'approchant du comte Bold, lui répéta ses paroles d'une voix altérée par la colère :

— Toi! faire chasser mon père comme un esclave, tu ne l'oserais pas!

A peine Mascezel avait-il parlé, qu'une voix impérieuse lui répondit :

— Mais je l'oserai, moi!

C'était Euric qui, attiré par le tumulte qui se faisait à la porte de sa maison, avait reconnu la voix d'Haben Moussi et du comte Bold et avait voulu

mettre un terme à cette scène scandaleuse. Mais la colère qui s'empara de lui en entendant la réponse de Mascezel ajouta encore à cet éclat, et en fit un spectacle honteux pour celui qui l'avait provoqué et pour celui qui n'avait pas su y mettre un terme.

A ce mot: « Je l'oserai, moi! » prononcé par Euric, Mascezel avait répondu avec une imprudente violence:

— Tu l'oserais, si tu le pouvais; mais, grâce au Ciel, cet homme est libre, il a droit de rester à cette porte et d'y crier à tous ceux qui passent: Voilà la maison où un maître sans pitié torture une femme sans défense. Oui, continua Mascezel, la pâleur sur le front, oui, tu voudrais chasser cette voix qui crie et te déshonore, mais tu ne le peux pas!

Un murmure sourd et approbateur parcourut le cercle de curieux, qui, accourus de tous côtés, entouraient le seuil de la maison d'Euric. Celui-ci garda un moment le silence, comme pour laisser à tout le monde le temps de bien prêter attention à ce qu'il allait dire; puis il se retourna vers l'intérieur de sa maison en tendant la main, et s'écria d'une voix sourde:

— Un fouet!

A ce mot, la foule tressaillit. On crut qu'Euric lui-même voulait chasser le vieux Haben Moussi, et un murmure de mépris se fit entendre de tous côtés. Mais ce sentiment fit bientôt place à une ter-

reur douloureuse lorsque Euric, s'approchant de Mascezel, lui tendit le fouet d'une main, et, lui désignant son père de l'autre, lui cria avec rage :

— Esclave, chasse cet étranger !

Mascezel se recula avec plus de surprise encore que d'horreur, car il ne pouvait comprendre ce qu'il entendait.

— Chasse cet étranger ! lui répéta Euric avec fureur et en levant sur lui son poignard ; que le fils frappe le père ou que le père voie mourir le fils. Insolents qui m'avez bravé, choisissez maintenant !

Mascezel immobile devant Euric, les yeux fixes, la mort pour ainsi dire suspendue sur la tête, leva la main d'un air égaré comme pour saisir le fouet ; Euric le lui remit ; mais, comme si cet horrible contact eût brûlé Mascezel, il sembla s'éveiller tout à coup, et s'écria en brisant le fouet dans ses mains :

— Eh bien donc, tue-moi !

Le poignard était levé sur Mascezel, quand un cri déchirant se fit entendre derrière eux ; une femme s'élança entre le maître et l'esclave : c'était Sathaniel !

Son aspect fit reculer Euric lui-même. Jamais l'indignation n'avait revêtu un caractère si saint de grandeur et de beauté ; l'expression du visage de Sathaniel était si hautaine, qu'Haben Moussi lui-même oublia qu'il était venu pour voir et em-

brasser sa fille; et, comme les autres, il demeura muet et immobile à l'écouter.

— Ah! s'écria-t-elle, en se plaçant devant Euric; tu peux chasser le vieillard et tuer l'esclave; mais tu ne peux pas chasser la fille du vieillard, ni tuer la sœur de l'esclave, car tu sais que tu païerais de ta vie la vie de Sathaniel, et tu n'es pas assez brave pour payer ta vengeance d'un prix si élevé. Je viens donc me placer entre toi et mon frère, entre toi et mon père! Voyons, ose ordonner à tes esclaves de me chasser moi, ou de me tuer!

Un cri unanime d'approbation retentit dans la foule; Euric promena autour de lui des regards furieux; ses joues tremblaient de rage, et peut-être allait-il se porter à quelques violences, quand Sathaniel lui prit brusquement la main. Euric tressaillit comme à l'attouchement d'un être tout-puissant, et Sathaniel, se penchant vers lui, ajouta à voix basse, avec un regard qui semblait dire à son époux : Souviens-toi de ce que je suis, souviens-toi de ce que je peux.

— Euric, attends encore quelques jours avant de me forcer à dire qu'il n'y a plus que haine entre nous. Euric, je ne t'ai pas encore revu depuis la première nuit de nos noces, et il ne faut pas que toi et moi nous engagions une lutte à mort sans nous être revus encore une fois. Euric, continua-t-elle en baissant encore la voix, mais tu es donc

insensé! quoi! tu veux être roi et tu te déshonores aux yeux du peuple sur lequel tu veux régner! A quelle gloire aspires-tu donc que tu aies besoin du nom des Baltes pour y arriver? quel trône cherches-tu, que tu fondes ton espoir sur les droits d'une fille perdue?

— Qu'oses-tu dire! s'écria Bold, qui avait entendu ces dernières paroles.

— Oh! malédiction sur toi, s'écria Sathaniel en se retournant soudainement vers Bold, oh! malédiction sur toi! comte Bold, tu es un infâme, tu as vu un père se traîner à tes pieds et te demander en pleurant de lui faire voir sa fille, et tu l'as refusé; tu as entendu un maître irrité ordonner à un fils de frapper son père, et toi, qui as vu un tyran insulter ta mère sous tes yeux, tu n'as pas demandé grâce pour le vieillard; tu as pensé avec joie que le fouet de l'esclave allait flétrir ses cheveux blancs; et pour que la torture de l'âme lui fût aussi cruelle que celle du corps, tu as ajouté l'insulte à la brutalité et tu as appelé sa fille une prostituée! Malédiction sur toi! comte Bold. Regarde bien cette place où tu as laissé pleurer mon père, regarde bien le seuil de cette maison où il attend depuis si longtemps, je te jure que tu pleureras à cette place, et que tu attendras au seuil de cette porte, et qu'on t'en chassera en te disant aussi : ta fille est une prostituée!

Euric n'avait rien répondu à Sathaniel : on eût dit que le pouvoir exercé par cette femme sur tout ce qui était près d'elle, et dont il avait jadis subi toute la force, s'était de nouveau emparé de lui. D'un geste sombre plutôt qu'irrité, il fit signe à Mascezel de rentrer, et, s'approchant du comte Bold, il l'entraîna loin de cette maison, tandis que Sathaniel arrêtait son père sur le seuil du palais en lui disant à voix basse :

— Attendez, mon père, l'heure est venue de notre vengeance, mais l'heure n'est pas encore venue de notre triomphe. Nous nous reverrons!

Haben Moussi s'éloigna, et la foule amassée se dispersant lentement, alla répandre cette étrange nouvelle par toute la ville.

Le soir même, le roi Théodoric reçut un billet ainsi conçu :

« Je t'ai livré la ville de Narbonne; demain » j'irai à ton tribunal demander la récompense » que tu m'as promise. »

II

L'Adultère.

Dans un de nos chapitres précédents nous avons montré de quelle manière Théodoric rendait la justice dans son palais de Toulouse, mais ce serait mentir à la vérité historique de cette époque que de laisser croire qu'en toutes circonstances le pouvoir du roi fût aussi souverain. D'ordinaire, lorsque les affaires de l'état n'exigeaient pas une assemblée de la nation, on ne devait pas la réunir pour le jugement des affaires particulières, et alors le roi en conservait seul la décision. Mais lorsque, par le hasard d'une guerre, tous les nobles Visigoths étaient réunis, et à cette époque la noblesse

c'était la liberté, tous les Visigoths libres avaient droit de prendre part au jugement des affaires qui se présentaient, et ils usaient de ce droit plutôt pour le maintenir que par intérêt pour les causes qui leur étaient soumises.

Ainsi donc le jour où l'on apprit que Sathaniel, épouse d'Euric, appelait devant le tribunal du roi la fille du comte Bold, une immense foule se rendit dans le palais où se tenaient les assemblées provinciales, et les uns comme juges, les autres comme curieux, se pressèrent pour assister à ce nouveau procès.

Euric et le comte Bold avaient jugé que Sathaniel allait exécuter ainsi la menace qu'elle leur avait faite; mais ni l'un ni l'autre ne comprenaient par quel moyen elle pourrait atteindre son but.

Le comte Bold, à qui l'habitude de mépriser tout ce qui n'était pas Visigoth, fermait les yeux sur le danger que sa fille pouvait courir, croyait que c'était déjà beaucoup pour Sathaniel que d'avoir forcé Alidah à venir se disculper d'un crime sans doute imaginaire.

Euric, qui connaissait mieux que le comte tout ce que l'esprit de Sathaniel avait de ressources, s'épuisait en vaines conjectures sur ce qu'elle pourrait inventer contre sa jeune rivale; et, quoiqu'il ne trouvât aucune raison de craindre, il crai-

gnait cependant plus que le comte Bold et Alidah elle-même.

Si l'un ou l'autre de ces deux hommes eût été dans le secret de la position d'Alidah, sans doute il eût deviné quel parti en pouvait tirer contre elle une rivale irritée; mais Alidah ne comprenait pas que sa faute pût servir la vengeance de Sathaniel, et d'ailleurs elle devait croire que le secret qu'elle avait su cacher à son père, à Euric, et qu'elle n'avait pas même avoué au vénérable évêque, Alidah devait croire que ce secret était demeuré entre elle et Firmin.

Comme on doit se le rappeler, elle n'avait pas vu le regard moqueur d'Éros, quand il était venu, au nom de son fiancé, la revêtir de ses magnifiques habits; elle ignorait qu'Éros fût l'esclave dévoué de Sathaniel, et que Sathaniel devait savoir ce que l'eunuque avait découvert. Ce fut donc seulement avec cette crainte pudique, que toute jeune fille éprouve à être mise en spectacle, qu'Alidah apprit que l'épouse du prince Euric demandait sa comparution devant le tribunal des Visigoths, pour avoir à répondre d'un crime qui lui était imputé.

Le matin de ce jour, la salle d'audience, ainsi que nous l'avons dit, fut envahie de bonne heure, non-seulement par les Visigoths, mais encore par les Romains, aussi curieux de procès que de com-

bats de gladiateurs et de courses de chevaux. C'est à peine s'il se trouva un espace libre pour laisser pénétrer au pied du tribunal les parties intéressées, et l'accueil qui leur fut fait par l'auditoire témoigna des sentiments qu'on éprouvait pour l'une et pour l'autre. Des paroles amies et des gestes d'encouragement accompagnèrent la jeune Alidah, tandis qu'elle traversait la foule, les yeux baissés, le front rouge, en suivant son père qui marchait devant elle avec un sourire méprisant sur les lèvres et en montrant une assurance que son orgueil lui inspirait véritablement.

Quant à Euric, il s'était placé dans l'enceinte réservée aux avocats, mais il affectait vainement cette gaieté et cette indifférence dont il s'était armé dans des événements non moins graves que celui-ci. Il semblait accablé par le sentiment de son impuissance : on eût dit qu'il reconnaissait enfin avoir tenté une lutte impossible, et lorsque Sathaniel parut, il ne la mesura point du regard avec cette insolence moqueuse dont il l'avait poursuivie le jour de son mariage; mais il la considéra avec cette attention réfléchie et craintive d'un homme prêt à passer devant une porte fermée, derrière laquelle il y a peut-être un ennemi qui va le tuer.

Depuis longtemps Théodoric était sur son siége; et, quoique d'autres procès eussent précédé celui qui allait s'agiter, il n'avait pu réussir à y prêter

son attention, et avait laissé à Léon le soin de les diriger et de prononcer le jugement.

Ce n'était plus comme le jour où il condamna son frère à épouser Sathaniel ; ce n'était plus cette inquiétude active, toute prête à la lutte et qui poursuivait le succès d'un plan depuis longtemps combiné : c'était l'attitude morne d'un homme forcé à une justice qui lui déplaisait, et qui cependant était inévitable. Il jetait sur Euric des regards mécontents et dans lesquels il semblait lui reprocher le mal qu'il l'avait forcé à lui faire ; il regardait Alidah avec une pitié désolée ; et, par un singulier retour sur lui-même, il semblait honteux de la place où il se trouvait.

Sathaniel seule avait gardé son calme et sa hauteur dédaigneuse au milieu de toute cette foule qui lui jetait ses regards et ses sourires méprisants ; mais le prestige de cette femme était si extraordinaire ; on sentait si bien à son aspect qu'elle avait en elle une force et une volonté capables d'arriver à tout, que ceux-là mêmes qui parlaient bas entre eux et racontaient quelque histoire scandaleuse sur son compte, s'arrêtaient comme épouvantés s'ils rencontraient par hasard le regard de Sathaniel arrêté sur eux. Il leur semblait qu'elle les entendait à quelque distance qu'ils fussent d'elle ; il leur semblait qu'un jour elle saurait les atteindre pour les punir de leurs paroles, quelque inconnus ou quel-

que puissants qu'ils fussent. Tout le monde, il faut le dire, semblait petit devant cette femme ; Théodoric lui-même, dont elle venait implorer la justice, avait plutôt l'air d'un accusé que d'un juge; l'on eût dit que, par avance, il était condamné au jugement qu'il allait rendre.

C'est que Sathaniel était une femme qu'on ne mêlait point impunément aux intérêts de sa vie ; c'est que Théodoric avait commis l'imprudence de lui devoir quelque chose, et que Sathaniel se faisait toujours largement payer des services qu'elle avait rendus.

Cependant, le moment vint où allait s'engager le débat, et Théodoric, s'adressant à Sathaniel, lui demanda sévèrement :

—N'as-tu point un avocat pour plaider ta cause?

— Non, dit Sathaniel; je suis seule devant ce tribunal, comme je suis seule dans notre nation; je n'ai ni amis, ni clients pour me défendre; je n'ai ni fortune, ni pouvoir pour en acheter; je n'ai que moi; et, puisque la loi me permet de défendre ma cause, j'en profiterai.

Théodoric se tournant alors vers Alidah, lui demanda d'une voix douce et protectrice :

—Avez-vous un avocat pour vous défendre, jeune fille?

— Pour me défendre de quoi? répondit Alidah. Je ne connais point l'épouse du prince Euric. C'est

la première fois que je la vois depuis le jour où vous lui donnâtes la place qui m'attendait dans le cortége nuptial ; jamais je ne l'ai offensée, et je ne sais, en vérité, à quel propos j'aurais pu demander le secours d'un avocat.

— Que le débat soit donc entre vous deux, dit le roi, et que celle qui accuse parle la première.

— Je parlerai, dit Sathaniel d'une voix haute, et qui fit taire tous les murmures de l'assemblée, tant il y avait de menace dans son accent. Je parlerai, et que Dieu prenne en pitié ceux qui m'y ont forcée !

Elle s'arrêta en laissant échapper un profond gémissement, puis elle reprit en relevant la tête :

— Oh ! ne croyez pas, parce que j'ai voulu que celui qui m'avait demandé mon amour en retour de son nom tînt sa promesse, ne croyez pas, parce que je n'ai pas voulu rester une fille déshonorée et perdue, que je sois une femme implacable et sans pitié. Non, je vous le jure ; si mon mari m'avait laissée souffrir seule dans la chambre où il m'avait enfermée sous la garde d'un eunuque, je n'eusse pas songé à me plaindre ; lors même qu'il eût persévéré dans les rigueurs qu'il imposait à mon père et à mon frère, je n'eusse pas réclamé : quand il aurait encore montré plus hautement aux yeux de tous le mépris qu'il faisait de moi, et l'abandon dans lequel il me laissait, je me erais ré-

signée : eût-il étalé, plus cruellement qu'il ne l'a fait encore, l'amour dont il brûle pour la rivale qui a voulu me l'enlever, je lui aurais pardonné; car moi j'aime encore celui qui ne m'aime plus; car je sais, par la torture que j'éprouve de n'être plus aimée, le désespoir qu'il doit éprouver d'être enchaîné à moi; car je sens que j'ai brisé en lui de bien hautes espérances... Mais un autre est venu! un autre qui a posé le poids de sa main débile sur la main qui pèse sur mon front; un autre est venu, qui a ajouté les injures de sa vieillesse imbécile à la puissante injure faite à mon père! un autre est venu qui a osé joindre son mépris d'étranger au mépris que mon époux avait pour moi; un autre est venu qui m'a appelée prostituée! Oh! celui-là, je ne lui avais fait aucun mal, et je ne lui devais rien. Comte Bold, ajouta Sathaniel, en se retournant vers lui, tu as méprisé mon père, toi qui as voulu vendre ta fille à celui qui flattait le plus ton ambition; tu as méprisé le vieillard qui gémissait à la porte de sa fille, toi qui veilles à la porte de la tienne pour qu'on ne trouble pas ses entretiens secrets; tu m'as appelée, devant mon père, prostituée, toi qui protéges la prostitution de ta fille!

Cette accusation dépassait de si loin toutes les prévoyances, que Sathaniel eût pu poursuivre encore longtemps sans que personne eût songé à l'interrompre. Théodoric lui-même pensa que la ja-

lousie et la colère avaient égaré l'épouse d'Euric. Rien ne pouvait rattacher dans son esprit l'amour coupable d'Alidah pour Firmin à une cause dans laquelle Sathaniel se disait intéressée, et il s'écria avec un accent de véritable indignation :

— Femme, la passion t'égare, la jalousie t'aveugle ; prends garde à ce que tu as osé dire !

— J'ai osé dire la vérité ! s'écria Sathaniel, tandis que chacun, se regardant attentivement, semblait se demander où prétendait arriver une si étrange accusation ; j'ai osé dire la vérité, et j'accuse ici Alidah, fille du comte Bold, du crime d'adultère avec le prince Euric, mon époux.

— Moi ! s'écria Alidah avec une épouvante et un étonnement indicibles.

— Elle ! s'écria Euric en se levant soudainement et en regardant Sathaniel avec le mépris que semblait mériter cette accusation, non-seulement pour son infamie mais encore pour son invraisemblance.

— Ma fille ! dit le comte Bold, avec un saint mouvement d'indignation qui la défendit mieux que toute l'arrogance qu'il avait affectée jusque-là.

— Oui, répéta Sathaniel, avec un implacable sourire de triomphe, et en répétant sa phrase, comme si chaque syllabe eût été un coup de poignard dont elle frappait le comte Bold ; oui, j'accuse ta fille d'adultère avec le prince Euric, mon époux.

— Oublies-tu, femme, dit Léon d'une voix sévère, qu'il faudra que tu prouves cette calomnie?

— Pourquoi l'appelles-tu calomnie, repartit-elle hautainement, lorsque tu me demandes de la prouver ?

— Parle donc, dit Théodoric au milieu de l'émotion extraordinaire qui agitait toute l'assemblée; parle donc et hâte-toi, car nous sommes las d'entendre de si infâmes accusations contre la vertu de cette noble jeune fille.

— Est-ce que le roi s'en fait garant? répondit insolemment Sathaniel.

— Parle, répliqua Théodoric avec violence, et n'oublie pas que les paroles prononcées ici peuvent devenir des crimes!

— Eh bien! dit Sathaniel, en se penchant nonchalamment en arrière, et en couvrant d'un regard superbe de mépris tous ces regards irrités, hérissés pour ainsi dire autour d'elle : ne savez-vous pas qu'avant mon mariage avec le prince Euric, celui-ci se rendait souvent chez le comte Bold, durant la nuit et aux heures où l'on n'a pas coutume de faire ou de recevoir des visites honorables?

— Nous le savons, dit Théodoric, et quand j'ai oublié et pardonné le motif de ces visites, personne n'a le droit de le rappeler.

— Mais une femme a le droit d'en chercher un autre, repartit Sathaniel, et aujourd'hui j'ai l'assu-

rance que l'amour du prince pour la charmante Alidah était aussi puissant pour l'attirer chez le comte Bold que son ambition même.

— Et quand cela serait, s'écria Théodoric, qu'importerait cet amour?

Sathaniel se retourna froidement vers Théodoric et lui répondit :

— Roi, j'ai connu votre justice plus calme et plus patiente! La première fois que j'ai paru devant vous, vous n'avez pas repoussé si violemment la demande que je venais vous faire.

— C'est que cette demande était juste.

— Et d'où savez-vous que celle que je vous adresse aujourd'hui ne l'est pas, vous qui ne voulez pas m'écouter?

— Continuez donc, dit Léon, qui retint d'un geste la colère qui s'était emparée de Théodoric; continuez, nous serons patients, parce que nous voulons être justes.

— Oui, c'était l'amour, reprit lentement Sathaniel comme pour irriter la patience de ses juges; c'était l'amour qui conduisait le prince Euric aux pieds de la belle Alidah avant qu'il ne fût mon époux, et ce fut encore l'amour qui le ramena dans le palais de son père la nuit même de mes noces, pour aller demander grâce à sa fiancée du jugement que vous aviez prononcé en ma faveur. A quel titre, si ce n'est à titre d'amant, eût-il ob-

tenu tout d'abord son pardon du comte Bold? par quel désespoir, si ce n'est par celui d'un amour trompé, la belle Alidah a-t-elle pu être entraînée à fuir la ville de Toulouse, quand elle a vu son hymen rompu? quel sentiment, si ce n'est celui d'un amour indulgent parce qu'il est coupable, lui a inspiré de recevoir les excuses et les serments du prince Euric après le sanglant outrage qu'elle en a reçu? à quel signe peut-on mieux reconnaître une passion qui oublie les motifs de haine et de séparation?

— Que tout cela soit vrai, reprit Léon d'un ton dédaigneux, que la conduite du comte Bold et d'Euric ait droit d'étonner ceux qui les connaissent et de faire soupçonner qu'il existe en eux de secrètes espérances, cela se peut, mais ce n'est pas sur de pareils indices qu'on appuie une accusation d'adultère.

— Et comptez-vous pour rien, dit Sathaniel avec la même lenteur implacable, ces visites assidues faites à Alidah, et qui durent tout le jour et une partie de la nuit?

— C'est que probablement, dit Léon avec un dédain ironique, l'entretien d'Alidah lui plaît mieux que le tien.

— Et ne voyez-vous rien, reprit Sathaniel, dans ces éloges fastueux qu'il fait sans cesse de la vertu et de la beauté de cette belle et vertueuse fille!

— C'est que sans doute il la trouve plus belle et plus vertueuse que toi, repartit Léon avec le même dédain qu'il avait déjà montré.

—Mais n'est-ce donc rien, dit Sathaniel, toujours calme et assurée, que d'avoir dit cent fois devant vous tous qu'il poursuivrait sans relâche la rupture de notre hymen, pour pouvoir épouser un jour la fille du comte Bold?

— Cela prouve tout au plus, répondit Léon, qui se plaisait à renverser par l'insolente froideur de ses réponses les accusations successives de Sathaniel, cela prouve tout au plus qu'il a dans le cœur un désir et une espérance qui ne sont ni déraisonnables, ni impossibles.

— Et pour vous, s'écria Sathaniel en souriant amèrement, cela ne prouve rien de plus? cela ne prouve pas qu'il l'aime, que je suis trahie et abandonnée; et vous, qui me l'avez donné pour époux, vous trouvez que je suis trop heureuse de l'avoir obtenu à ce prix? Ah! vous avez une singulière justice, nobles Visigoths!

— Notre justice, dit Théodoric, ne peut pas descendre jnsque dans le cœur des époux; nous n'avons pas à juger si le prince Euric aime Alidah, mais si le prince Euric est coupable d'adultère.

— Vous reconnaissez donc qu'il l'aime? dit Sathaniel en laissant percer une sombre joie dans

ses yeux et un sourire cruel sur ses lèvres.

— Et qu'importe? s'écria vivement Théodoric, qu'importe qu'il l'aime? rien ne prouve l'adultère.

— Eh bien! s'écria Sathaniel en regardant tous ses juges avec un regard souverain de haine et de mépris, eh bien! reprit-elle en faisant éclater tout l'accent de sa voix puissante, eh bien! répéta-t-elle encore en laissant échapper un rire triste et fatal, eh bien! si le prince Euric aime Alidah, et s'il n'y a pas d'adultère entre eux, qu'Alidah vous nomme donc le père de l'enfant qu'elle porte dans son sein!

Comme si un coup de foudre eût éclaté dans l'assemblée, cette parole stupéfia tous ceux qui l'entendirent : tous les regards, depuis longtemps fixés sur Sathaniel, se précipitèrent soudainement vers Alidah et semblèrent chercher la preuve de ce qu'ils venaient d'entendre. Par un mouvement spontané, Théodoric se leva comme pour mieux voir Alidah, Euric fit un pas vers elle, et l'impassible Léon lui-même, penché sur son siége, sembla interroger du regard la jeune fille tombée à genoux à côté de son père, et qui, la tête dans les mains et repliée sur elle-même, semblait cacher à la fois dans cette posture la honte empreinte sur son visage, et la faute qu'on eût trop vite reconnue si elle fût restée debout devant ses juges.

Ce fut un geste terrible que celui par lequel le

comte Bold rompit le silence et l'attente de toute l'assemblée ; il saisit sa fille par les deux mains, la releva avec violence, et, comme pour la mieux considérer, il la repoussa à quelques pas de lui avec une fureur si brutale, que si elle n'avait été retenue par les personnes qui étaient près d'elle, elle fût tombée sur le pavé de cette salle.

A cet instant, le poignard qui brilla dans la main du comte Bold dit à tous les juges, aussi bien que l'aspect d'Alidah, que l'accusation de Sathaniel était juste. Quelques mains empressées arrêtèrent la colère du comte Bold, et Euric s'écria en se levant soudainement, et avec un tel accent de vérité qu'il étonna toute l'assemblée :

— Sur Dieu ! sur mon âme, sur celle de mon père ! je vous le jure ! je vous le jure ! cette enfant est innocente de ce crime infâme !

— Oui, je suis innocente, s'écria à son tour Alidah, je suis innocente du crime dont m'a accusée l'épouse d'Euric... Mon père... Oh ! mon père, je suis innocente !...

Elle pressa sa tête dans ses mains, et reprit en se jetant aux genoux de Théodoric :

— Innocente, innocente ! vous le savez, vous, innocente, innocente !.... Ah ! mon Dieu !

— Alors, dit Sathaniel cruellement, alors il y a un autre coupable, et si Alidah consent à le

nommer, je reconnaîtrai que la jalousie m'a égarée et que ce n'est point le prince Euric.

— Oh! lui ou tout autre, s'écria le comte Bold, lui ou tout autre, il paiera de sa vie l'outrage qu'il m'a fait! Théodoric, continua-t-il en s'adressant au roi, tu es le premier juge de notre nation, je te demande la tête de celui qui a séduit ma fille.

— La loi est le premier juge, répondit Théodoric; la loi ne peut condamner le coupable qu'à une réparation pécuniaire, s'il est de notre nation.

— Mais s'il n'en est pas, reprit le comte Bold, dont les soupçons s'étaient arrêtés sur Firmin dès le premier moment, s'il n'en est pas, il mourra!

— Le connais-tu donc? dit Théodoric en interrompant le comte Bold..... Jeune fille, consentez-vous à le nommer et à le livrer à la vengeance de votre père?

— Roi, répondit Alidah en le conjurant du regard..... je suis innocente.....

— Infâme! s'écria Bold.

— Oh! repartit Alidah avec une fierté magnifique, innocente du crime que m'a imputé Sathaniel, oh! oui.... oui!.... bien innocente!

Tout le monde resta dans une attente indicible, tout le monde palpitait d'espérance et de crainte, tant Alidah semblait digne de pitié et Sathaniel redoutable.

— La justification de ce crime serait trop facile

à ce prix, s'écria l'épouse d'Euric avec colère : et en vérité, il serait par trop aisé de dire, pour faire disparaître le crime, qu'on ne veut pas nommer le coupable!

Excepté pour Théodoric et pour ses deux ministres, qui connaissaient le secret d'Alidah et de Firmin, la réflexion de Sathaniel était juste : pour tous les autres, Euric était le vrai coupable, car aucune circonstance ne leur en montrait un autre, et toutes se réunissaient au contraire pour désigner l'époux de Sathaniel. Garpt, qui se trouvait parmi ces juges, Garpt toujours rempli du souvenir de l'injure qu'Euric lui avait adressée, Garpt, le dernier descendant des Amales, et l'ennemi né de la famille des Baltes, éleva alors la voix.

— L'épouse d'Euric, dit-il, a raison; les lois contre l'adultère seraient vaines, si on pouvait les éluder avec une pareille défense; il est donc nécessaire que la jeune Alidah, non-seulement nous dise le nom de l'autre amant sur lequel elle rejette le poids de sa faute, mais encore qu'elle nous prouve qu'il en est coupable.

Un mouvement d'indignation vint saisir Théodoric sur son siége; mais Sathaniel, attachant sur le roi un regard impérieux, lui dit aussitôt :

— Le roi Théodoric ne me doit-il donc rien?

Elle s'arrêta et ajouta lentement :

— Il me doit justice, ce me semble, et il n'a

pas le droit de s'étonner que je vienne la lui demander.

Théodoric comprit qu'il lui fallait tenir le marché par lequel Sathaniel lui avait livré la ville de Narbonne, et il imposa silence aux murmures qui éclataient de tous côtés et en sens divers.

— Je comprends mieux que personne, dit-il, l'implacable sévérité de mes devoirs : cette cause ne peut avoir que deux issues : ou bien Alidah donnera les preuves justement, quoique sévèrement réclamées par Garpt, ou bien nous serons forcés de tenir l'accusation de Sathaniel comme véritable.

— Votre justice est bien sévère, mon frère, dit le prince Euric ; je vous ai pardonné celle que vous avez rendue entre moi et Sathaniel, parce que vous frappiez un homme assez fort pour en appeler un jour ; mais Dieu seul peut vous pardonner celle que vous allez rendre contre cette enfant qui peut être coupable envers son père et envers Dieu, mais qui ne l'est pas envers nous.

Théodoric ne répondit pas, et se retourna vers Alidah.

— Tout le monde vous défend ici, jeune fille ; serez-vous seule à ne pas dire un mot en votre faveur ?

— Eh bien ! donc, dit Alidah, j'en dirai un seul :

— Est-ce le nom du coupable ? dit Théodoric.

— Non, repartit Alidah, mais je dirai que, si je cache ce nom, c'est que j'enverrais à la mort celui qui le porte.

— Ce n'est donc pas un Visigoth? dit Euric, frappé à son tour du souvenir de l'amour de Firmin et d'Alidah.

— Il l'est, je vous le jure, répondit Alidah : il est Visigoth et du plus noble sang de cette nation.

Euric et le comte Bold lui-même demeurèrent étonnés de cette déclaration qu'ils ne pouvaient concevoir ni l'un ni l'autre, car ils ignoraient le secret de la naissance de Firmin. Théodoric seul et ses ministres devinaient la cause de l'assurance avec laquelle Alidah venait de faire un serment qui la compromettait assez pour que Sathaniel reprît aussitôt :

— Et ne voyez-vous pas que son remords l'égare; oui, le coupable est Visigoth et du plus noble sang de cette nation; est-il nécessaire de nommer le prince Euric après cet aveu?

Déjà les réponses ambiguës d'Alidah, déjà la découverte de sa faute avaient désintéressé de sa cause la plupart de ceux qui étaient le mieux disposés en sa faveur; Sathaniel demanda que le jugement fût rendu; et les uns, indifférents entre le comte Bold et l'épouse d'Euric; d'autres, comme Garpt, obéissant à leur haine pour ces deux perturbateurs du repos public; quelques-uns, jaloux de marquer d'une tache d'infamie l'illustre famille des Baltes;

ceux-ci, croyant flatter le roi en frappant d'un même coup ses deux ennemis; le roi lui-même, enchaîné par les promesses faites à Sathaniel, tout cela conspirant contre Alidah, elle fut déclarée coupable du crime prévu par la loi gothique, qui condamne la maîtresse du mari à devenir l'esclave de sa femme.

A peine le jugement fût-il prononcé, que Sathaniel se retourna vers le comte Bold, et lui dit avec une cruelle ironie :

— Comte Bold, je serai plus généreuse que toi; tu as refusé une heure à mon père pour embrasser sa fille, je te donne un jour entier pour faire tes adieux à la tienne. Tu peux l'emmener maintenant; mais songe que demain j'attends mon esclave.

— Oh! je te remercie, s'écria le comte; mais que ce palais m'écrase, si jamais la maîtresse voit l'esclave qu'elle attend.

Sathaniel se retira sans paraître avoir entendu cette menace du père contre sa fille; mais Théodoric, qui avait mieux compris le sens des paroles du comte, ajouta aussitôt:

— Gandoin, reconduis cette jeune fille dans la maison de son père. Comte Bold, il est nécessaire que je te parle avant que tu ne revoies ta fille.

Puis il se pencha vers Léon et lui dit tout bas:

— Oh! je ne veux pas que ce jugement s'exécute. Qu'un messager parte sur l'heure et que Firmin

soit ici demain. Maintenant tu vas suivre Sathaniel chez elle, et tu lui apporteras mes ordres absolus.

Un moment après, la salle d'audience était vide, et Alidah était rentrée dans le palais d'Herme. Le comte Bold, retenu par ordre du roi, exhalait en vaines menaces les premiers transports de sa colère, et Léon, introduit par le roi auprès de Sathaniel, avait avec elle un entretien où peut-être le jeune ministre de Théodoric apprit que la froideur a aussi sa vanité, et qu'elle n'est pas à l'abri de la séduction de la flatterie.

Léon, reçu par Sathaniel comme le génie vivant de Théodoric, laissa échapper des paroles dont il ne prévit pas le funeste résultat.

III

Les Ambitieux.

Dans le partage des terres et des propriétés qui avait eu lieu à Narbonne, le palais de ville de Maximius avait été donné au prince Euric; ce hasard l'avait sauvé de la dégradation qu'avaient subie tant d'autres monuments entre des mains plus barbares. Euric avait gardé chez lui tout le luxe de la vie romaine, et ce que nous avons dit de la maison de campagne de Maximius doit facilement faire supposer que sa maison de ville était également un modèle d'élégance et de faste.

Ainsi donc, lorsque le soir venu, Euric rentra dans cette maison pour se retrouver face à face

avec Sathaniel, il ne s'étonna pas d'apprendre qu'elle s'était retirée dans l'appartement le plus reculé du gynécée ; il supposa qu'elle s'était laissée aller à cette crainte d'enfant qui croit éviter le danger, parce qu'il retarde son approche d'un instant.

— Elle a beau me fuir, pensa-t-il, l'heure est venue de briser cette chaîne, me fallût-il un crime pour cela.

Il pénétra donc jusque dans la chambre où elle se trouvait.

Euric connaissait trop bien Sathaniel pour s'attendre à la voir tremblante devant lui. Il avait calculé que c'était une lutte longue et acharnée d'abord, de l'esprit à l'esprit, de la volonté à la volonté ; car il allait lui proposer, en premier lieu, de faire prononcer la rupture de leur mariage, chose toujours facile, tant la loi visigothique reconnaissait de cas de nullité. Si elle refusait, il ne lui restait plus que la ressource d'un crime, et en cette occurrence, il savait encore que Sathaniel ne se résignerait pas à la mort plus facilement qu'à la honte, et que ce serait une autre lutte où toute sa force d'homme serait nécessaire pour vaincre tout le courage de cette femme.

De son côté, Sathaniel connaissait trop bien Euric pour ne pas être persuadée qu'il lui demanderait compte du nouveau scandale, par lequel elle

venait de le mettre à la merci des quolibets et des insultes de ses ennemis; elle ne se dissimulait point que ce compte serait sévère, et que son mari poussé aux dernières extrémités ne craindrait pas de braver les arrêts de Théodoric pour satisfaire sa vengeance.

Avec moins de courage et avec moins de confiance en elle-même, Sathaniel eût pu attendre le retour d'Euric dans le lieu le plus ouvert de sa maison. Elle aurait pu ainsi se mettre à l'abri de ses violences en se plaçant sous la protection de la présence de leurs serviteurs et de leurs esclaves; elle aurait pu calculer qu'Euric n'eût pas osé l'insulter par des paroles, ou la menacer dans un appartement où ses cris auraient pu appeler de nombreux témoins; mais en cela, Sathaniel n'eût fait que retarder le véritable moment du danger, elle le savait; elle savait que son époux n'abandonnerait pas le dessein qu'il pouvait avoir conçu, parce qu'il n'aurait pas pu l'accomplir dans les premiers transports de sa colère. Elle ne s'était donc pas enfuie devant le péril, comme le pensait Euric, elle l'avait attendu dans l'endroit où elle croyait pouvoir le mieux se défendre, elle avait, pour ainsi dire, choisi son terrain pour le combat.

Nul homme ne marche à l'accomplissement d'un projet, sans avoir examiné d'avance de quelle manière il le mènera à bonne fin. Par un esprit de

sage précaution, il s'enquiert en lui-même, et se met en présence de tous les moyens par lesquels son ennemi cherchera à lui échapper. Pour chaque ruse qu'il prévoit, il s'assure d'une ruse qui doit le faire triompher. Ainsi avait fait Euric. Soit qu'il dût rencontrer Sathaniel, insolente et vaine de son triomphe, soit qu'il calculât qu'elle se montrerait à lui craintive et suppliante, soit encore qu'elle voulût essayer sur son cœur le pouvoir de ses charmes enivrants, de cette voix flexible, de ce regard magique dont elle enveloppait ceux qu'elle voulait séduire, soit qu'il dût la rencontrer indifférente et résignée, et feignant d'accepter sa défaite sans résistance, Euric s'était promis de ne se laisser aller à aucun étonnement, de ne se laisser prendre à aucun des sentiments qu'on allait jouer devant lui. Et cependant Euric fut étonné, quand il pénétra dans la chambre de Sathaniel. Elle était assise à côté d'une table sur laquelle se trouvait une épée hors de son fourreau, et un poignard sanglant. L'eunuque Éros gisait à ses pieds, le front ouvert par une large blessure.

A l'aspect d'Euric, Sathaniel se leva en s'emparant de l'épée et du poignard. La porte par laquelle le prince venait de passer se ferma derrière lui, et ils se trouvèrent seuls, face à face, n'ayant qu'eux-mêmes pour asile, pour appui et pour espérance.

Il ne faut pas oublier que nous traçons ici le tableau d'une époque, qui, pour n'être pas aussi complètement barbare que celles qui la suivirent, admettait cependant déjà dans les mœurs des peuples conquérants une férocité qui à ce temps contrastait surtout avec le cadre où elle se produisait. En effet, dans cette circonstance, la lutte brutale d'un homme contre une femme, le combat à main armée de deux existences ennemies allait se passer dans le fastueux et élégant réduit où Maximius cachait ses plus doux et ses plus enivrants plaisirs.

Dans un appartement pareil à celui où la Romaine Silia avait attendu le tribun Faustus, mollement couchée sur des coussins d'édredon, à peine voilée par des tissus nuageux, le sourire et la volupté dans les yeux, sur les lèvres, et dans l'abandon de son corps, préparant aussi sa défense et sa victoire par des armes alors toutes puissantes sur l'élégance et la mollesse romaine; dans un appartement pareil, une femme non moins belle, non moins adroite, dont on peut dire que l'esprit et la beauté étaient encore plus souples à prendre toutes les attitudes de séduction, cette femme attendait son époux, armée et déjà un pied dans le sang.

Lorsque Euric vit Sathaniel ainsi résolue, sa propre résolution s'ébranla. Tuer une femme sans défense était un crime infâme et une lâ-

cheté; se battre avec elle à armes égales, c'était une lâcheté plus grande encore. Qu'on explique ce sentiment si cela est possible, mais il est vrai. Celui dont le poignard ne reculerait pas sur le sein nu d'une femme endormie, serait pris de honte en attaquant une femme qui se couvrirait d'une épée.

Euric s'arrêta donc un moment à considérer le spectacle qui s'offrait à lui, et, s'adressant à Sathaniel qui demeurait immobile et silencieuse, il lui dit :

— Ah! vous m'avez donc deviné?

— Je ne sais, dit Sathaniel, mais j'imite l'exemple que vous m'avez donné la première nuit de notre hymen, et de même que vous n'allez jamais chez vos ennemis sans être armé, je ne reçois jamais les miens sans être prête à me défendre.

Euric, à cette réponse, garda un morne silence. Sathaniel se tut de son côté, et tous deux se regardèrent longuement, comme des lutteurs qui cherchent le point par où ils doivent s'attaquer. Toutefois il y avait dans l'expression de leurs yeux un ensemble de cruauté et de précaution, de colère et de ruse, qui eût fait frémir quiconque eût été le témoin d'une pareille scène. On eût dit un tigre et un serpent des déserts de l'Afrique en présence l'un de l'autre; le tigre aussi souple que

le serpent, le serpent aussi terrible que le tigre; l'un, accroupi et crispant ses griffes de fer, faisant sourciller sa moustache sur ses dents puissantes; l'autre se repliant sur lui-même, et resserrant ses anneaux l'un sur l'autre pour pouvoir détendre dans toute sa force leur spirale mobile; le tigre mesurant la hauteur du bond par lequel il tomberait comme la foudre sur son ennemi, le serpent cherchant l'instant où il pourrait arrêter ce bond au vol et se nouer comme une étreinte de fer autour du corps de son adversaire; le tigre rugissant sourdement, le serpent sifflant de sa voix aigre, tous deux l'œil sanglant et la gueule béante, tous deux envieux de se déchirer et tous deux craignant les blessures qu'ils allaient recevoir, tous deux avides de leur proie, et tous deux craignant de devenir la proie l'un de l'autre.

Souvent il arrive que le feu de leur rage commune s'échauffe dans cette première lutte du regard contre le regard; et alors ils se précipitent l'un contre l'autre et commencent un combat où il n'y a d'autre vainqueur que la mort. Souvent il arrive que la commune crainte s'accroît dans cette mesure prudente du danger, et alors ils se retirent lentement et en s'observant l'un l'autre pour aller chercher ailleurs un ennemi moins redoutable.

Entre Euric et Sathaniel un pareil sentiment ne pouvait précisément naître d'une lutte pareille;

Euric ne pouvait craindre d'être vaincu, mais il craignait de combattre, et cette pudeur du soldat vigoureux en face d'une femme débile, fut la seule cause qui prévint une lutte sanglante et acharnée. Euric aurait voulu ne pas entrer dans cette chambre, il se décida donc à en sortir. Mais, lorsqu'il le voulut, il trouva la porte fermée, et, dans un premier mouvement de colère, il se retourna vers Sathaniel.

— Suis-je dans un piége où l'on veut m'assassiner?...

— Tu es seul avec moi, répondit Sathaniel.

— Seul avec toi et le cadavre d'Éros, dit Euric.

— C'est que je ne voulais pas, repartit Sathaniel, que tu trouvasses ici deux ennemis.

— Appelles-tu de ce nom le seul esclave qui me soit resté fidèle?

— J'appelle de ce nom l'esclave qui t'a trahi.

— Éros! s'écrie Euric.

— Éros était à moi, repartit Sathaniel, Éros me servait d'émissaire près du roi Théodoric, Éros m'a aidée dans la ruse par laquelle j'ai surpris au Bagaude Armand le moyen de pénétrer dans la ville de Narbonne; Éros m'a aidée à livrer cette ville à ton frère, Éros a été mon complice pour t'arracher la gloire de cette conquête.

— C'est toi qui as fait cela! s'écria Euric stupéfait de ce qu'il venait d'entendre.

— C'est moi ! dit Sathaniel.

— Et tu crois que je te le pardonnerai ?

— Je ne te demande pas de pardon.

— Oh ! je te le jure, tu n'en obtiendrais aucun. Toi qui m'as flétri en m'imposant ton alliance, toi qui m'as flétri en jetant à un autre la gloire que j'avais conquise, je le jure sur la damnation de mon âme, tu périras.

— Tu vois que je t'attendais, dit Sathaniel, et je savais que tu n'avais pas besoin de connaître tout le mal que je t'ai fait pour me juger digne de souffrir tout le mal que tu pouvais me faire.

— Oh ! réjouis-toi bien, s'écria Euric, car tu n'auras pas longtemps cette joie de m'avoir ravi ma gloire et mes espérances : tu vas mourir.

— Oh ! hâte-toi bien, repartit Sathaniel, car je tiens enfin ta gloire et tes espérances dans un piége où elles périront ensemble.

Euric s'arrêta à cette menace ; et, se rappelant comment il avait été toujours vaincu par l'audace et la duplicité de Sathaniel, il s'écria avec une rage désespérée:

— Mais c'est donc l'enfer qui t'inspire tous ces horribles projets de violence !

— Oh ! dit Sathaniel en riant, est-il besoin de l'enfer pour inspirer aux hommes des pensées abominables ? Le prince Euric, si élégant et si charmant dans ces heures d'amour, où il restait cou-

ché aux pieds d'une femme qu'il aimait, comme le plus noble et le plus beau des guerriers; le prince Euric, si fier et si superbe dans ces heures d'espérance, où il mesurait du regard le trône où il voulait faire monter cette femme avec lui; le prince Euric, si joyeux et si serein quand il cachait ses projets sous l'enjouement d'un caractère léger; le prince Euric, si habile dans le conseil, si brave dans le combat, si noble par le sang et par le cœur, le prince Euric a-t-il eu besoin de l'enfer pour être lâchement implacable vis-à-vis d'une femme qui n'a fait que se défendre? Est-ce un démon qui t'a inspiré, dis-moi, de m'offrir ta main pour ensuite aller la donner à une autre? Est-ce un démon qui t'a inspiré de traiter mon frère en esclave, mon père en étranger? Est-ce un démon qui t'a conduit, quand tu m'as amené cet eunuque pour être le compagnon de tous mes jours et de toutes mes nuits? Est-ce l'enfer qui parlait par ta voix, quand tu disais à un fils de chasser son père à coups de fouet? Non, non, tu as trouvé tout cela dans ta haine et dans ton orgueil, et c'est ma haine et mon orgueil qui ont suffi pour m'inspirer à mon tour tout le mal que je t'ai fait.

— Et tu n'as pas fini, n'est-ce pas? dit Euric.

— Comme toi-même tu n'as pas encore achevé.

— Et tu m'as attiré dans un piége où ma gloire et mes espérances doivent périr tout à fait?

— Comme tu m'as poursuivie dans ma retraite, pour me tuer après m'avoir déshonorée.

— Ainsi donc, s'écria Euric, nous y périrons ensemble?

— A moins que tu ne veuilles, reprit Sathaniel, que nous y triomphions ensemble.

Encore une fois Euric resta immobile. Déjà il y avait dans son regard plus de doute que de colère; et, s'il semblait encore incertain, ce n'était pas dans le parti qu'il devait prendre envers Sathaniel, mais dans la confiance qu'il devait avoir dans ses paroles. Sathaniel comprit que c'était l'heure d'assurer sa victoire; et, comme pour elle c'était la vie, la gloire, la puissance à conquérir, elle jeta dans la partie un enjeu qui risquait à lui faire perdre autant qu'elle voulait gagner: elle y jeta son salut, sa vengeance, sa vie même: elle repoussa loin d'elle ses armes, qui l'eussent mal défendue; elle s'approcha de son époux et se livra à lui en lui criant douloureusement:

— Euric, Euric! voilà trois mois que tu devrais être roi des Visigoths.

— Peut-être as-tu raison, répondit-il, si je ne t'avais trouvée sur ma route.

— Peut-être si tu en avais suivi une autre. Quoi! ajouta-t-elle rapidement, toi qui regardais ton mariage avec Sathaniel comme un obstacle à tes projets, tu les appuyais sur ton mariage avec la

fille du comte Bold! Mais, femme perdue pour femme perdue, il valait encore mieux épouser ta maîtresse que celle d'un lâche Romain.

— Quoi ! s'écria Euric, quand tu as paru devant Théodoric à Toulouse?

— Je le savais; et, outrage pour outrage, ne valait-il pas mieux l'infliger au comte Bold en passant devant son palais avec une autre épouse, que d'y entrer pour te voir refuser l'épouse que tu allais chercher?

— Ainsi donc, dit Euric, qui marchait de surprise en surprise, tu le savais quand je retournais chez le comte Bold pour m'excuser de cette mortelle injure. Ainsi donc aujourd'hui même, tu nous trompais tous quand tu feignais d'accuser sincèrement cette jeune fille d'adultère.

— Aujourd'hui, répondit Sathaniel, je punissais le comte Bold de sa cruauté envers mon père, aujourd'hui j'anéantissais les droits de la famille des Baltes en les déshonorant, car ils sont alliés à des droits plus puissants que les tiens, au trône des Visigoths.

— Que veux-tu dire? reprit Euric.

— Comment, repartit Sathaniel en baissant la voix, l'aspect de Firmin n'a éveillé en toi aucun souvenir, son existence inconnue ne t'a donné aucun soupçon. Ce serment d'Alidah, disant que son séducteur était un Visigoth, et du sang le plus

noble de votre nation. Ce soin avec lequel Théodoric le protége contre toi, rien ne t'a donc ouvert les yeux, et tu n'as pas encore reconnu dans Firmin le visigoth Aspar, le fils de Thorismond, celui que Théodoric compte avoir pour successeur et que peut-être bientôt il va prendre pour associé.

Quand Léon révéla ses secrets à Sathaniel dans l'entrevue qu'il eut avec elle par l'ordre d'Euric, on ne peut savoir s'il obéit à son roi ou à l'habileté de Sathaniel, mais il est certain qu'il avait parlé: était-ce des projets de Théodoric ou de ses propres projets? la suite nous l'apprendra: mais Sathaniel les savait, c'était assez pour qu'ils fussent à moitié anéantis.

Toutefois, les projets de vengeance d'Euric avaient été facilement oubliés devant les révélations de Sathaniel; ce n'était déjà plus deux ennemis acharnés et ne cherchant que l'instant favorable pour se frapper et se perdre; leur entretien devenait celui de deux intéressés, menacés d'une perte et d'un danger communs, et qui se serrent l'un contre l'autre pour résister à l'orage et se sauver ensemble; c'était de la part d'Euric des questions rapides, de la part de Sathaniel des réponses dictées par l'intérêt d'Euric.

— Quoi! dit enfin le prince, ce Firmin est le fils de Thorismond? et quel plan as-tu conçu pour faire échouer les projets de mon frère?

Sathaniel laissa percer à cette parole un mouvement de joie. Elle venait donc d'amener Euric à lui demander conseil et secours; lui qui s'était cru si longtemps le pouvoir de mener seul sa fortune, il était réduit à la confier à une femme que, dans son orgueil, il n'avait jamais regardée que comme un faible obstacle à ses projets. Toutefois, elle sut se dominer assez pour qu'Euric n'eût pas la conscience trop rapide de sa défaite.

— Ce plan, répondit-elle, Théodoric te le dictera lui-même par la réponse qu'il va te faire relativement à ce jeune Firmin. Grâce à mon accusation, Alidah est dans nos mains; grâce à l'accusation du juif Salomon, Firmin sera bientôt dans les tiennes. Comme j'ai demandé l'héritière des Baltes pour esclave, il faut que tu obtiennes comme esclave l'héritier de Thorismond. La loi te donne ce droit. Attaque Théodoric avec les armes avec lesquelles il t'a attaqué; enveloppe-le dans les filets qu'il a tendus autour de toi.

— Mais lui, Théodoric, comment pourrais-je enfin m'en délivrer?

—Théodoric, repartit Sathaniel, en baissant tout à fait la voix, Théodoric t'a donné tous les exemples, et tous les exemples de Théodoric sont bons à suivre; il sait, lui, que l'on ne dit pas à un peuple : Je veux m'asseoir sur le trône où est assis mon frère; il sait qu'on lui dit : Je veux

m'asseoir sur ce trône où il n'y a plus personne.

—Ainsi donc?... répondit Euric.

—Ainsi, dit Sathaniel en l'interrompant, il faut attendre une occasion favorable.

—Mais, dit Euric, il se défie de moi.

—Mais, repartit Sathaniel, il a en moi une confiance aveugle. Vois ce misérable étendu mort à nos pieds; tu sais qu'il a servi d'intermédiaire entre moi et Théodoric; suppose que tu l'eusses découvert soudainement : qu'eusses-tu fait?

—As-tu besoin de me le demander? répondit le prince.

—Eh bien! reprit Sathaniel, il te trahissait, tu l'as découvert, et tu l'as puni. Ose t'en vanter en face au roi Théodoric, il croira plus que jamais à notre haine et à notre lutte; il se fiera encore au messager que je pourrais lui envoyer, et je saurai encore les secrets qu'il te cacherait à toi, qu'il me cacherait à moi-même s'il soupçonnait notre intelligence. Et pour qu'il ait une foi entière à ce que je pourrai lui faire dire, ce sera Mascezel, mon frère, que j'enverrai près de lui, Mascezel qui aura échappé par hasard à ta surveillance.

—Attendre! s'écria Euric avec impatience, toujours attendre! Se fier à des événements qui peuvent ne pas arriver...; ne vaudrait-il pas mieux les faire naître?

—Voilà longtemps que tu as suivi cette route

repartit Sathaniel, et tout ce que tu as combiné avec tant d'art a échoué. Moi, j'ai attendu les circonstances avec la ferme volonté de profiter de celles qui se présenteraient, et jusqu'à présent j'ai réussi. Crois-moi, le premier pouvoir de l'ambition, ce n'est pas l'audace, c'est la patience. Toutefois, tu as une belle occasion de forcer Théodoric à recommencer la lutte avec toi : demande le jugement immédiat de Firmin; qu'il te l'accorde ou qu'il te le refuse, il doit naître de ce conflit des événements dont il faut que nous sachions profiter.

Et cette conversation, commencée sous de si terribles auspices, s'acheva de part et d'autre dans l'intimité et la confiance de deux conspirateurs unis par le même intérêt. Toutefois, malgré tous les efforts de Sathaniel, elle ne put faire sortir cet entretien de la voie politique dans laquelle il était engagé. Vainement elle essaya envers Euric toutes ces douces familiarités qui le subjuguaient autrefois : autant elle put se réjouir dans son argueil de femme ambitieuse, autant elle dut souffrir dans sa vanité de femme belle et charmante. Sathaniel conquit un complice, mais ne retrouva pas un amant. Ce fut en cela que cette femme si adroite se trompa; elle se tint pour satisfaite de la victoire qu'elle avait remportée, oubliant ce qu'elle-même avait fait de son complice Éros, s'imaginant que la reconnaissance lui ramènerait l'amour; igno-

rant, au milieu de sa profonde science des faiblesses humaines, que le cœur qui n'aime plus est le juge le plus implacable qu'on puisse rencontrer. Elle ne s'aperçut pas que, si Euric l'avait aimée encore, elle n'avait pas besoin de le placer sur le trône pour s'y asseoir près de lui; elle ne comprit pas qu'elle aurait beau l'y faire monter, Euric, qui ne l'aimait plus, ne la supporterait pas longtemps à ses côtés.

Ils se séparèrent donc, tous deux la joie dans le cœur; elle, se croyant au bout de la lutte; Euric, voyant enfin comment il pourrait la terminer. Après de longs mois de douleurs et de calculs, Sathaniel se trouva vaincue par la victoire même qu'elle venait de remporter.

Qu'on nous pardonne d'avoir fait pénétrer le lecteur dans cette lutte incessante de trahisons et de perfidies. Les chemins honteux par lesquels passent les mauvaises passions sont souvent plus honteux encore que nous ne l'avons montré. C'est vainement que l'on a prêté à la civilisation les plus adroites combinaisons de la duplicité : les faux semblants d'amitié, d'amour et de dévouement, ne salissent pas l'histoire humaine des peuples civilisés d'une façon aussi abominable que celle des peuples demi-barbares. Vainement les sophistes ont attribué la corruption des peuples à tous les intérêts et à tous les besoins d'une civilisation

avancée : les récits véridiques des événements sont là pour les démentir. Et l'on ne s'étonnera ni du caractère de Sathaniel, ni de celui d'Euric, si on veut bien se rappeler qu'ils ne précédaient que d'un siècle le temps de Brunehault et de Frédégonde, et que jamais perversité si grande, crimes plus audacieux, perfidies plus ténébreuses, n'ont marqué aucune époque.

Ainsi donc, dans cette suite de meurtres et de basses conspirations que nous venons de tracer, on doit reconnaître que nous n'en sommes qu'au commencement de cette effrayante saturnale de crimes qui constitue l'histoire du sixième et du septième siècles; on doit reconnaître l'influence du contact de la civilisation romaine, qui adoucissait encore un peu ces natures ardentes et sauvages. Un siècle plus tard, on aurait grand'peine à retrouver, parmi toutes ces puissances qui disposaient du sort des hommes, un exemple de justice et de modération pareil à celui de Théodoric; on fouillerait vainement les chroniques les plus détaillées pour rencontrer de saintes résignations et de nobles dévouements semblables à ceux qui nous restent à raconter.

IV

L'Evêque.

Pendant que cette scène se passait entre Euric et Sathaniel, une autre, d'un caractère bien différent, avait lieu dans le palais d'Herme.

Comme nous l'avons dit, Alidah était retournée chez elle; elle y était retournée seule. Le reste de protection que Théodoric lui avait accordée, en retenant le comte Bold près de lui, avait ajouté à son malheur cet isolement encore plus épouvantable que le malheur lui-même. Alidah, demeurée en présence de son père après la condamnation qui venait de la frapper, Alidah se serait sans doute trouvée exposée à des menaces, à des violences, à

des malédictions ; mais ces menaces, ces violences et ces malédictions eussent été pour elle comme un dernier lien qui l'attachait encore à une affection quelconque. Son père irrité n'en était pas moins son père. Il n'y a pas de colère au bout de laquelle ne puisse se trouver un pardon, il n'y a pas de menace qui ne puisse amener une caresse, il n'y a pas de reproche qui ne puisse finir par une consolation ; mais l'isolement, mais l'abandon, mais n'avoir personne à qui demander grâce à défaut de protection, n'avoir personne à qui crier : « Je suis innocente ! » au risque de s'entendre répondre : « Tu es coupable ! » c'est un affreux et épouvantable supplice ; c'est le supplice du malheureux égaré dans le désert, et dont l'œil cherche vainemeut un être vivant, fût-ce un ennemi ; c'est le supplice d'un infortuné qui meurt de soif et qui demande une coupe, fût-elle empoisonnée ; c'est le supplice du prisonnier jeté dans les oubliettes et qui appelle quelqu'un, fût-ce le bourreau.

Ainsi fut Alidah durant la journée où elle demeura seule dans le palais de son père ; tout son jeune cœur se tordait à souffrir sans trouver une larme pour se soulager, toute sa jeune tête se perdait à peser son malheur sans penser à un moyen d'y échapper. Elle avait fini par s'asseoir dans le coin d'une salle obscure, serrée et repliée sur elle-même, comme quelqu'un qui a froid, poussant au

hasard des exclamations auxquelles elle-même ne prêtait pas un sens, tournant autour de la même idée avec cette incertitude qui amène la perte de la raison, comme un voyageur tourne autour d'un précipice où il tombera nécessairement. Ses yeux promenaient autour d'elle d'étranges regards, plus étonnés que douloureux; il lui venait sur les lèvres des sourires vagues; elle jetait ses mains au hasard comme pour s'appuyer sur des objets qui n'existaient pas; elle en était enfin à ce point où l'on devient folle, lorsque tout à coup Armand entra dans la salle où elle se trouvait.

Comme le voyageur égaré qui retrouve sa route, comme le prisonnier mourant de soif, ou de faim, à qui on apporte le pain et l'eau, Alidah poussa un cri de remercîment qui ne pouvait que s'adresser à Dieu, en apercevant le Bagaude.

— Je sais, dit Armand, avant qu'Alidah eût le temps de prononcer une parole, je sais le jugement qui te flétrit; je sais que, pour ne pas exposer les jours de Firmin, tu t'es laissé accuser, juger et condamner; je sais ce que t'a réservé l'infâme Sathaniel, et je viens pour t'y soustraire. Déjà la nuit était assez obscure pour protéger mon entrée dans la ville de Narbonne, elle cachera de même notre sortie. Viens, suis-moi, Firmin t'attend aux portes de la ville.

— Firmin! s'écria Alidah, à qui la transition

subite d'une si profonde douleur à une si grande joie donna une expression de bonheur impossible à décrire; Firmin! répéta-t-elle.

— Oui, reprit Armand, Firmin, ou plutôt Aspar, le fils de Thorismond; il est libre, je l'ai arraché à sa prison. j'ai gagné ou massacré ses geôliers; et, tandis que les Visigoths se reposaient ici dans leur victoire, je leur suscitais un plus puissant ennemi que tous ceux qu'ils ont vaincus; car cet ennemi, c'est la division; viens, Firmin t'attend.

— Il est libre! repétait Alidah, qui manquait de paroles et de force pour dire tout ce qu'elle éprouvait; il est libre! il vient me chercher! où est-il? où est-il? courons vers lui.

Le Bagaude allait entraîner Alidah dont l'agitation et le délire joyeux se trahissaient par des larmes et des cris, quand son désespoir n'avait pu trouver qu'un morne silence; le Bagaude, disons-nous, allait l'entraîner, lorsque, par une singulière fatalité, l'homme qui lui avait déjà enlevé cette jeune fille comme une proie vint encore la lui enlever comme une espérance; cet homme, c'était l'évêque Herme.

— Où vas-tu? dit-il à Alidah en la retenant.

— Je vais retrouver mon époux, répondit-elle, tellement exaltée par le sentiment qu'elle éprouvait, que la présence d'Herme ne la frappa point comme une surprise.

— Tu n'as point d'époux en ce monde, dit Herme, et ce n'est point là ce que tu m'avais promis.

— Mon père! s'écria violemment le Bagaude, c'est assez avoir prêché votre morale à cette jeune fille, laissez-la partir celui qui l'attend ne peut attendre longtemps, car il y va de sa tête s'il était découvert dans l'asile où il est caché près de Narbonne.

— Oui, reprit Alidah, en s'adressant à Herme avec une joie si confiante qu'il semblait impossible qu'on pût lui opposer un refus; oui, dit Alidah, Firmin est libre, il m'attend, il vient me chercher. Ne le savez-vous pas? il m'attend.

— Et dans quel but? reprit l'évêque.

— Tu le demandes? repartit le Bagaude; Alidah n'est-elle pas son épouse devant Dieu, et ne doit-elle pas le devenir bientôt devant les hommes ?

— Si elle sort d'ici, dit l'évêque, elle doit renoncer à cette espérance.

— Oh! mon père, s'écria Alidah, en reculant avec épouvante; m'empêcheriez-vous de rendre légitime l'amour coupable que j'ai dans le cœur?

— Non, ma fille, je ne serai pas un obstacle à l'accomplissement des lois divines et humaines; mais je serai un obstacle à l'accomplissement des projets sanglants et sacriléges, dit Herme en regardant Armand avec sévérité.

— Malédiction sur toi, prêtre obstiné! s'écria Armand en tirant son poignard, tu ne seras un obstacle à rien. Cède-moi la place, nous ne sommes pas ici dans la tour de Barthélemi, où j'avais le temps de t'écouter et où je pouvais me laisser gagner à tes paroles; nous sommes à Narbonne, dans une ville où le marbre sur lequel je marche tremble sous mes pas, où le toit de cette maison tremble sur ma tête, où je puis être englouti ou écrasé.

— Va donc, repartit Herme, échappe-toi... fuis de cette ville, tu en as encore le temps... Il te reste cette nuit... c'est la seule grâce que j'aie pu obtenir pour toi; mais tu n'entraîneras pas cette jeune fille, tu n'entraîneras pas Firmin dans l'abîme où tu veux les conduire.

— Je les conduis au pouvoir, à la gloire, au bonheur!

— Tu les conduis à la misère, à la trahison, à l'infamie!

— Allons, s'écria le Bagaude en fureur, livre-nous passage. Viens, enfant, un instant de retard, et tu perds Firmin.

— Un pas hors de cette maison, s'écria l'évêque, et tu te perds!

— Mais vous ne savez donc rien? reprit Alidah; vous ne savez pas que je suis condamnée, que je suis une femme flétrie et déshonorée si je reste.

— Une fille flétrie et déshonorée si tu sors.

— Demain, je serai esclave.

— Demain, tu seras libre.

— Traitée comme une criminelle.

— Fière de ton innocence.

— Je passerai pour la maîtresse d'Euric.

— Tu seras l'épouse de Firmin.

— Mon Dieu, que faire? s'écria Alidah, ô mon Dieu!

Alidah se tenait entre le Bagaude et l'évêque, incertaine, jetant à l'un et à l'autre des regards suppliants, ne sachant à laquelle de ces deux paroles elle devait obéir, lorsque Herme, voulant faire cesser cette incertitude, éleva la voix et s'écria :

— Viens, Firmin, viens décider toi-même de ton sort et de celui d'Alidah.

A cet appel Firmin parut, et Alidah, chez qui tant d'émotions successives avaient épuisé toutes les forces du corps, fit un pas vers lui; mais comme si un coup terrible l'eût frappée au cœur, elle poussa un cri, pressa sa main sur sa poitrine, et, se laissant défaillir, elle tomba sur un siége, pâle, haletante, éperdue. Firmin voulut s'élancer vers elle, le Bagaude l'arrêta.

— Qui t'a amené? lui dit-il, pourquoi n'es-tu pas resté dans la maison de Zama où tu devais m'attendre.

— C'est chez Zama que le saint évêque est venu me chercher.

— Viens donc, dit le Bagaude, nous sommes découverts, viens.

— Qu'on ferme les portes de ce palais, et que personne n'en puisse sortir ! s'écria Herme.

— Trahison ! dit le Bagaude, trahison ! Ah ! voilà donc le prix du sang que j'ai versé pour la défense de ta ville, misérable évêque !...

— Vois ce clepsydre, dit Herme : quand l'eau marquera la quatrième heure de la nuit, les portes de ce palais se rouvriront pour vous tous, et moi-même je vous conduirai jusqu'aux portes de cette ville; mais durant les deux heures qui vont s'écouler, vous resterez en mon pouvoir et vous m'écouterez, car j'ai de grandes nouvelles à vous apprendre; à toi d'abord, Firmin ; à toi, Alidah ; à toi-même, Armand.

Le Bagaude contint sa fureur, et dit à l'évêque :

— M'expliqueras-tu comment Firmin est en ce lieu et par quelles promesses tu l'as fait manquer à sa parole?

— Je ne lui ai promis ni couronne, ni vengeance, ni gloire, car je n'ai qu'à lui offrir l'obscurité, le repentir et l'exil.

— Et il t'a suivi !

— Je le menais près d'Alidah.

— Et il ne sait donc rien ?

— Non, dit l'évêque, j'ai voulu te laisser le soin de lui apprendre le destin que tu lui prépares, et c'est

devant toi que je l'instruirai de celui que je lui puis assurer.

— Je te demande, dit le Bagaude, comment tu as appris l'évasion de Firmin; tu étais à Toulouse quand je suis parvenu à l'arracher à sa captivité, et je t'avais dit mes projets. Je les ai tentés malgré tes vaines remontrances, et je les accomplirai malgré tes menaces. Mais, dis-moi, quelle magie t'a conduit à Narbonne, aussi vite que nous; quelle fatalité t'a poussé à venir te mettre entre moi et ma vengeance, vieillard, qui sais pourtant bien que je l'atteindrai, fallût-il passer cette fois sur ton cadavre.

— Si la marche des ambitieux est rapide, dit l'évêque, celle du prêtre chrétien est infatigable; si l'amour d'une femme donne des forces à la jeunesse, la voix de l'humanité en donne de plus grandes à la vieillesse. J'étais déjà dans Narbonne quand vous erriez encore autour de la ville pour attendre la nuit, et tu dis peut-être plus vrai que tu ne penses, quand tu dis qu'il te faudra passer sur mon cadavre pour atteindre ta vengeance.

— Et qui t'a enseigné, dit le Bagaude, la retraite où j'avais caché Firmin?

— Barthélemi qui te suivait, tandis que je me rendais au palais d'Euric. Mais ni toi, ni moi n'avons de temps à perdre, dis à ce jeune homme ce qu'il est, je lui dirai, moi, ce qu'il doit être.

— Quoi ! dit Alidah en se levant, Firmin ignore encore...

— Laisse parler cet homme, dit Herme, et toi, Firmin, écoute attentivement et n'oublie pas que cet entretien est plus solennel pour toi que pour aucun d'entre nous.

Firmin écoutait véritablement d'un air surpris tout ce qu'il entendait, et Alidah suivait avec anxiété le mouvement de cette scène qu'elle cherchait vainement à s'expliquer et qui était peut-être encore plus inconcevable pour Firmin. Ce fut donc avec un sentiment indéfinissable de crainte et d'espoir que le jeune Romain attendit les paroles du Bagaude.

— Écoute, lui dit celui-ci, lorsque l'évêque Herme m'envoya à Toulouse pour connaître les projets des Visigoths, je tentai de te sauver. La présence de Théodoric dans cette ville épouvanta les gardiens, et ils refusèrent mes offres et mon or. Quand la trahison d'une femme eut livré Narbonne aux Visigoths, séparé des miens, démeuré seul, n'ayant ni soldats ni pouvoir, une espérance me resta : celle de te sauver encore. Je retournai à Toulouse, je me cachai dans les repaires les plus infâmes. Je cherchai les amis que j'avais dans la ville, je demandai et j'obtins de leur dévouement ce qui leur restait d'or. J'exigeai d'eux qu'ils risquassent leur vie pour un dernier service. Leu ror servit à

corrompre une partie de tes gardiens, leur dévouement m'aida à égorger ceux qui voulurent résister. Grâce à moi, tu es libre.

— Je le sais, dit Firmin, et depuis deux jours je me demande encore quel intérêt a pu te pousser à une entreprise si périlleuse.

— Et cet étonnement n'a pas été au-delà! dit Armand. Lorsque je t'ai dit qui j'étais, tu n'as pas cherché à comprendre que le roi des Bagaudes ne pouvait s'intéresser à un Romain obscur.

— Je venais vers Alidah, je me suis oublié.

— Et maintenant ne comprends-tu pas que pour moi et pour Herme, la liberté et la vie du pupille du vieil Attale, seraient une chose bien indifférente, si ce n'était que la vie et la liberté du Romain Firmin. Ta naissance obscure ne t'a-t-elle jamais fait réfléchir?

— A cette parole, Firmin se leva, il regarda Herme, puis Alidah; celle-ci, penchée vers lui, l'anxiété et la joie dans les yeux, l'observait avidement.

— Ah! tu sais qui je suis? s'écria Firmin.

— Oui, dit-elle, oui.

— Laisse finir cet homme, reprit l'évêque, arrêtant l'élan d'Alidah. Continue, Armand; écoute, Firmin.

Le Bagaude parut embarrassé, il voulait donner à sa révélation un caractère de surprise qui entraînât

Firmin dans quelque résolution extrême : la présence d'Herme le gênait. Firmin, à qui l'attente était devenue insupportable, s'écria :

— Eh bien ! qui suis-je ? quel est mon véritable nom ? parle !

— Ah ! reprit le Bagaude, tu n'es pas l'homme que j'avais espéré.

— Moi ! et comment ?

— Parce que, reprit Armand avec violence, tu n'as ni dans le cœur ni dans le sang cet instinct des hommes forts, qui leur révèle leur naissance, qui leur fait deviner leurs ennemis ; tu as vu Théodoric de près, et tu n'as pas senti que cette couronne qu'il porte ne lui appartient pas ; tu as touché cet homme, et le sang de ton père versé par ses mains ne s'est pas révolté en toi !

— Quoi ! s'écria Firmin.

— Oui, tu es Aspar, le fils de Thorismond, le roi des Visigoths.

— Moi ! s'écria Firmin.

— Le maître de Théodoric, repartit le Bagaude.

— Moi !

— Le juge de ce juge qui a condamné Alidah à l'esclavage.

— Moi !

— Le roi de cet Euric, qui t'accuse d'avoir voulu l'assassiner.

— Moi ! grand Dieu !

Et tout incertain, troublé, éperdu, il se tournait vers Herme, vers Alidah, qui lui criait :

— C'est vrai !... c'est vrai !...

— Oh ! répète-moi que c'est vrai, répondit Firmin. Ah ! que je le punirai cruellement de tout ce que j'ai souffert, de tout ce qu'il t'a fait souffrir. Alidah ! Ah ! c'est le meurtrier de mon père qui m'a réduit au rôle d'esclave et d'espion !... mon Dieu !... Alidah, tu es mon épouse, mon épouse devant Dieu. Je te mettrai sur un trône,.... tu seras reine,.... Herme, toi qui l'as protégée... Armand, toi qui m'as fait libre,... je vous serai reconnaissant !...

Il s'arrêta un moment, et reprit avec une exaltation inouïe et en élevant au ciel sa tête.

— Je suis le fils de Thorismond, je suis de race royale, je suis le fils du vainqueur d'Attila ; pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt, Armand, ma vengeance serait commencée.

— Suis-moi donc, reprit le Bagaude. Herme, ouvre-nous ce palais.

— Vieillard, dit Firmin, livre-nous passage ; Alidah, fuyons cette ville.

L'évêque se tint immobile.

— Oh ! dit-il avec dédain, le grand roi qui fuit !

— Il fuit vers une armée, vers les miens qui nous attendent et qui brûlent de défendre sa cause, dit Armand.

— Oh ! le noble roi des Visigoths qui va se

faire chef des brigands ennemis de son peuple.

— Misérable vieillard! j'ai défendu ta ville.

— Oui, contre ceux à qui tu veux donner un roi. Ne vois-tu pas, Aspar, que l'ambition du Bagaude Armand a rêvé les succès du puissant Alaric? il veut faire d'Aspar ce que le grand guerrier a fait d'Attale, un roi esclave.

— Folie! reprit Armand. Ouvre-nous ce palais, ou songe que tes satellites ne sont pas assez près de toi pour nous empêcher de te punir d'une trahison.

— Tuez-moi, dit Herme,... la loi de tous les peuples punit les homicides...

— Traître! traître! traître! dit Armand avec rage.... et moi, insensé, misérable! qui me suis fié à un prêtre, qui t'ai livré mes secrets, qui t'ai défendu!... Ah! tu m'as vendu à Théodoric...

— Je t'ai arraché à sa vengeance...

— Ses bourreaux m'attendent.

— Ce n'est pas toi qu'ils trouveront.

— Alors, m'expliqueras-tu enfin pourquoi nous sommes prisonniers?

— Je t'ai laissé parler, tu vas m'écouter, toi aussi, Firmin, toi aussi, Alidah.

La violence de cette scène avait jeté un tel désordre parmi tous ceux qui y avaient pris part, qu'il se passa un assez long temps avant que chacun eût le calme nécessaire pour écouter la parole austère

de l'évêque. Ce moment de trouble profita au désir d'Alidah et de Firmin. Ces deux jeunes gens, amants, pour ainsi dire, sans se connaître, et qui s'étaient dévoués l'un pour l'autre sans savoir s'ils ne feraient pas de sacrifices à un cœur incapable de les apprécier, se retrouvaient avec un sentiment tout nouveau pour eux. Firmin était devenu pour Alidah le généreux amant qui avait refusé sa liberté afin de ne pas attenter aux droits de sa famille; Alidah était devenue pour Firmin la femme dévouée qui avait accepté l'esclavage afin de ne pas livrer ses jours à la vengeance de son père. Il y avait bien loin d'eux à eux-mêmes; il y avait bien loin de l'amour qu'ils se portaient après deux mois de séparation à celui qui les avait donnés l'un à l'autre. Que cet entretien les trouvait différents de celui qui eut lieu sur la tour du château, quand tous deux, en présence d'une situation menaçante, jouaient encore, sur des querelles de mots et des reproches frivoles, la destinée future de leur vie!

Le moment où ils se rapprochèrent, où, la main dans la main, ils se regardèrent et se reconnurent si dignes l'un de l'autre, la douce et silencieuse contemplation où ils restèrent un moment, le seul mot qu'ils échangèrent pour se lier l'un à l'autre : — Partout ensemble! ces inappréciables expressions de la voix, du regard, du geste, qui disent tant de choses à ceux qui se les adressent, passè-

rent inaperçues pour la sauvage brutalité du Bagaude et pour l'austérité de l'évêque : ni l'un ni l'autre ne comprirent la noble pudeur de ces deux âmes, qui avaient besoin de la solitude pour se découvrir l'une à l'autre. Deux enfants amoureux s'étaient quittés, deux cœurs pleins d'une profonde passion venaient de se retrouver.

Enfin tous deux se retournèrent vers l'évêque pour l'écouter, bien assurés que la résolution de l'un serait celle de l'autre.

— Enfants, leur dit-il, après ce que vous venez d'entendre, il me reste bien peu de choses à vous dire. Armand vous a expliqué le sort qu'il pouvait vous donner; quand l'heure que je vous ai marquée sera venue, je vous laisserai fuir avec lui, si telle est votre volonté. Tu t'en iras, toi, jeune fille, au milieu d'une troupe de brigands pour qui ta présence sera un sujet de discorde honteuse ; coupable envers ton père et envers Dieu, tu deviendras encore plus coupable envers les tiens. Je ne te parle pas des rudes privations auxquelles tu t'exposeras, le moindre courage suffit pour les supporter; mais je dois te dire quelles souffrances t'attendront quand tu verras celui que tu aimes associé à une vie de meurtre et de pillage. Sans doute, l'esclavage t'attend et la honte des jugements pèse sur ta tête; mais, quelque part que tu fuies, tu l'emporteras avec toi; demeure,

et bientôt je t'en aurai affranchie. La parole d'un vieillard et le témoignage de celui qui est la première cause de ta faute détruiront facilement l'accusation de Sathaniel.

— Mais le comte Bold ! s'écria Armand, demandera la tête du Romain qui a séduit sa fille?

— Le comte Bold, dit l'évêque, donnera sa fille avec joie au fils de l'illustre Thorismond.

— Mais Théodoric tuera le fils de Thorismond? reprit le Bagaude.

— Il y a un mois, dit l'évêque, que Théodoric peut le tuer, et il ne l'a pas fait.

— Mais il faudra donc, reprit Aspar, que je renonce au trône de mon père!

— Ton père n'avait point de trône à te transmettre, répondit l'évêque; si lui-même a succédé à son père Théodoric, si son frère l'a remplacé, c'est parce que Thorismond était le plus brave guerrier de sa nation, c'est parce que la sagesse et le courage du roi actuel des Visigoths lui ont fait pardonner le crime par lequel il a monté sur trône. De quel droit, iras-tu, toi, inconnu, demander le suffrage de tes concitoyens? La longue coutume qui a maintenu le sceptre dans la famille des Baltes, tant qu'elle en a été digne, et celle qui semble devoir s'établir en faveur de la famille qui nous gouverne, n'ont pas détruit le droit primitif des Visigoths d'élire leur roi. Quelles victoires,

quels services invoqueras-tu pour demander cette haute récompense? Si les droits de la naissance suffisaient, pourquoi le comte Bold n'est-il pas le souverain des Visigoths? Je ne veux pas te dire que tu ne trouveras point parmi cette nation des mécontents, tout prêts à se rattacher à la première ambition qui leur offrira des chances de discorde et de trouble : mais si cette voie mène quelquefois au trône, elle mène aussi souvent au supplice et toujours à l'infamie.

— Me faudra-t-il donc honteusement cacher le nom que je porte, répliqua Aspar, parce qu'il peut être un danger pour moi et pour d'autres?

— Il faudra le proclamer hautement, répondit l'évêque, et t'en faire une sauve-garde et une espérance ; il faudra le proclamer pour avoir le droit de prendre rang parmi les tiens, et pour t'assurer le droit plus noble encore d'acquérir le renom qu'obtiennent tout courage et toute vertu. Va, si tu veux, à la suite de ce Bagaude, emmène avec toi ta maîtresse, proclame parmi des brigands qu'elle est ton épouse, et que tu es le fils de Thorismond. On te répondra de cette ville que tu es un imposteur, et qu'elle est la prostituée du prince Euric. Les Visigoths iront t'attaquer au milieu des soldats honteux que tu commanderas; ta tête sera mise à prix, comme celle d'un criminel; ton union sera flétrie par le mépris public; la honte et la mort

sont au bout de ton entreprise. Viens maintenant, si tu l'oses, au palais de ton roi, dis-lui que tu es le fils de Thorismond, et mon témoignage et celui de Barthélemi, le témoignage de sa conscience même, l'obligeront à te reconnaître : dis-lui que cette jeune fille n'a commis d'autre crime que celui de t'aimer, et demain, je bénirai solennellement votre union, demain vous serez unis pour ne plus vous séparer.

— Grand Dieu! s'écria Alidah, en sera-t-il ainsi ?

— Le sort t'a assez cruellement frappée, répondit l'évêque, pour que la justice de Dieu soit satisfaite.

Alidah regarda son jeune amant, comme pour lui dire qu'il ne devait plus y avoir de doute dans la résolution qu'ils allaient prendre ; mais, par un de ces sentiments qui tiennent pour ainsi dire à la force exubérante de la jeunesse, celui-ci ne pouvait se décider à accepter ces moyens calmes et directs de parvenir. Il lui semblait que toute position conquise par la force était plus honorable. Le combat lui offrait des chances de gloire. Il montrerait dans la lutte ce qu'il avait de courage et d'éclatante vertu, il obtiendrait l'admiration des Visigoths et la crainte de ses ennemis, il ferait enfin du nom d'Aspar un nom redoutable et qui appellerait l'attention des peuples.

Toutes ces diverses pensées qui agitaient Firmin ou plutôt Aspar, se montrèrent dans la réponse qu'il fit à l'évêque.

— Et que serai-je, s'écria-t-il, en suivant tes conseils? un misérable guerrier, perdu dans les rangs les plus obscurs de notre armée, obéissant à des chefs qui seront assez jaloux de mon nom pour me mettre à l'abri des dangers où je me pourrais illustrer.

— Et qu'était Ataulphe avant d'être le roi des Visigoths? qu'était ton aïeul lui-même? des guerriers qui sont devenus les plus illustres, parce qu'ils étaient les plus braves. Crois-moi, les dangers ne manquent jamais à ceux qui les cherchent sincèrement.

— Il faudra me faire l'égal de ceux à qui j'aurais le droit de commander?

— Préfères-tu te faire leur ennemi? Veux-tu que, lors même que l'on croirait à ta naissance, le premier mot qu'on ajoute à ton nom soit celui de traître? car celui qui combat contre son peuple, pour quelque droit que ce soit, celui-là est un traître.

— Et qui es-tu donc, Romain? s'écria violemment le Bagaude, toi qui plaides si chaudement la cause des Visigoths? Qui es-tu donc, toi qui, après avoir défendu Narbonne contre eux, crains qu'une discorde civile la leur fasse perdre? il y a

un mois, étais-tu donc traître aux Visigoths, ou aujourd'hui es-tu infidèle aux Romains?

— Mon peuple, à moi, dit l'évêque, ce sont les infortunés. Quand les Visihoths sont venus attaquer cette ville, j'ai essayé de la sauver de leur domination, parce que je savais que cette domination ne s'établirait que par la dévastation, le pillage et la ruine de tous les citoyens romains. Aujourd'hui cette œuvre sanglante et accomplie; je demanderai au Ciel que ceux qui règnent règnent longtemps. Malheur au champ fertile sur lequel une troupe de loups se disputent leur proie! leurs riches moissons périssent, arrachées par l'effort de leurs griffes sanglantes, et la stérilité naît à l'endroit où s'est livré le combat. Malheur aussi aux contrées où les ambitions se disputent un trône! les cités et les villages disparaissent sous leurs luttes terribles; les populations périssent, écrasées sous les chars des vainqueurs ou des vaincus; ils se jettent l'incendie d'une ville à l'autre, pour s'enlever un asile, sans s'inquiéter s'ils l'enlèvent à des milliers d'innocents. Ce n'est donc pas le peuple visigoth que je défends contre lui-même : ce sont les Romains, peuple misérable et couché par terre, sur lequel passent les nations en le foulant aux pieds, en lui brisant la tête, en le mutilant, en plantant leurs glaives dans sa poitrine, en assurant leurs tentes sur ses cadavres; c'est

ce peuple misérable que je voudrais sauver.

— Que Dieu vous aide, mon père ! s'écria Alidah, que sa jeunesse et sa faiblesse de femme rendaient plus sensible à de tels tableaux.

— Et cependant, reprit Herme avec un doux accent de persuasion, je ne l'eusse point tenté si je n'avais dû m'adresser à toi, jeune homme habitué à entendre les austères paroles de notre sainte religion ; à toi, jeune fille, qui maintenant que tu en comprends le pouvoir, sais combien elle apporte de douces consolations à ceux qui marchent d'un pas ferme dans le chemin de la vertu, de la justice et de la vérité. Je ne l'eusse pas tenté si j'avais dû ordonner à Aspar d'abandonner des droits sacrés ou des espérances légitimes ; mais j'ai compté remporter la victoire parce je viens de dire à l'un et à l'autre : « Enfants, si faibles et si abandonnés tous les deux, vous portez cependant en vous une grande puissance de mal ; est-ce sur celle-là que vous voulez vous appuyer ? Vous portez en vous une grande espérance de bien ne sera-ce pas vers celle-là que vous marcherez ? »

— Toujours, s'écria Aspar, sans trahison, mais sans lâcheté !

— Et s'il est vrai, continua Herme, que la voix de Dieu soit sincèrement écoutée par vous ! s'il est vrai que vous deviez aspirer à voir tous les yeux aveugles s'ouvrir à la sainte lumière du catholicisme, ne

sentez-vous pas que ce sera un bel exemple à donner à votre peuple, au milieu de toutes les divisions qui le menacent et de toutes les ambitions qui l'obsèdent, que celui de deux jeunes cœurs déposant publiquement des droits assez douteux pour être soutenus, immolant en eux-mêmes les espérances des factieux, et ne demandant à leurs frères que la place que Dieu et la vertu leur marqueront en ce monde? Pensez-vous qu'il n'y ait nulle gloire à ce sacrifice? pensez-vous qu'il ne vous sera compté pour rien dans le jugement que la justice des hommes et de Dieu portera un jour sur vous? Toute renommée a-t-elle donc les pieds dans le sang et un glaive en la main? et Jésus-Christ n'a-t-il pas conquis beaucoup plus de sujets dans son humilité et sa pauvreté que l'illustre César, notre premier vainqueur; que le farouche Attila, ce grand dévastateur du monde? Sa gloire en est-elle moindre?

— Cette gloire est la sienne, reprit Aspar en baissant les yeux; mais qui oserait espérer d'y arriver?

— Que si ces graves paroles ne peuvent te toucher, jeune homme, reprit Herme avec douleur, si la gloire humaine t'a déjà altéré de sa soif mortelle, demande où sont les héros, cherche s'ils sont parmi les traîtres ou parmi les fidèles, parmi ceux qui ont combattu pour leur propre cause ou pour la cause générale. Toi à qui ton malheur même a

donné un plus riche savoir, une plus noble instruction qu'à tous ceux de ton peuple, rappelle-toi le sort qui a frappé tout les injustes ambitieux. Choisis entre le mépris et la haine des gens de bien et leur admiration, et n'oublie pas surtout qu'il arrivera un jour où tu devras un compte terrible de chaque moment de ta vie.

Alidah se tourna vers Aspar, qui paraissait troublé et incertain, et lui dit doucement :

— Le ciel est un asile où l'on est encore ensemble.

Aspar lui tendit doucement la main et répondit :

— Et je te laisserai donc dans ce monde sans pouvoir, sans bonheur !

A ces mots Herme reprit avec plus de force :

— Sans bonheur, dis-tu ? Oh ! si tu avais approché ce roi dont tu envies la place, tu saurais à quel prix horrible il l'a conquise ; tu le verrais marcher comme un esclave courbé sous le fardeau de son remords ; tu le verrais en butte aux besoins et à l'horreur du crime ; tu le verrais seul dans sa vie, seul dans ses jours et seul dans ses nuits ; car Théodoric n'a pas osé associer une épouse à l'horrible tourment qu'il lui faut supporter ; sur sa couche qu'occupe le remords, il n'y a jamais eu de place pour l'amour. Il faut aux ambitieux comme Euric des épouses comme Sathaniel : aux coupables il faut des complices, aux maudits il faut des femmes perdues.

— Que dites-vous ? s'écria Alidah en s'attachant à Aspar.

— Va donc maintenant, continua l'évêque, car l'heure est sonnée. Ouvrez, ouvrez les portes, reprit-il ; que ceux qui veulent sortir de ce palais en sortent.

— Ah ! nous restons, dit Alidah, Aspar, nous restons.

— Faites place aux ennemis de Dieu et des hommes ! faites place à ceux dont la grandeur ne s'assied que sur des ruines, dont la gloire ne s'abreuve que de sang !

— Aspar.... reprit Alidah en le conjurant du regard.

— Restons, reprit Firmin en baissant les yeux, et que Dieu nous protége !

— Laissez-moi donc passer, répondit le Bagaude en se relevant de toute sa hauteur. Demeure, enfant timide : tu es bien digne d'appartenir à ce peuple exécrable que je hais et que je méprise ; demeure ici, prêtre imbécile ; je reviendrai un jour dans cette ville de Narbonne ; j'y reviendrai comme tu l'as prédit, sur ses ruines ; et alors je serai plus grand que la vertu que tu prêches si éloquemment, car je l'aurai abattue à mes pieds, et je m'élèverai sur elle.

Tout aussitôt le Bagaude s'éloigna. Herme le suivit jusqu'aux portes du palais, pour lui faire

livrer passage, et les deux jeunes gens demeurèrent seuls ensemble.

Soit que l'évêque comprît tout ce qu'ils avaient à se dire, soit qu'il eût senti que la détermination d'Aspar lui avait été plutôt dictée par son amour pour Alidah que par sa résignation, il voulut laisser à celle-ci le soin d'affermir la victoire qu'elle venait de remporter, et il se contenta de leur faire annoncer par un esclave que le lendemain, à la pointe du jour, il bénirait leur mariage, et qu'il obtiendrait du roi Théodoric et du comte Bold le pardon du passé.

V

Résignation.

Pour oser écrire dignement la scène qui suivit cet entretien, il faudrait une plume sans doute plus habile que la nôtre, il faudrait des lecteurs plus faciles à persuader que ceux du temps où nous vivons. La naïve bonne foi de certaines croyances, l'audace de certains scrupules, effaroucherait peut-être les plus religieux, et ferait sourire de pitié les plus incrédules. Il n'est donné qu'aux chroniques elles-mêmes de cette singulière époque de raconter les conversions soudaines des pécheurs, et surtout d'entrer dans le détail de ces conversions. Grégoire de Tours en cite plusieurs d'une char-

mante bonhomie, entre autres celle d'un mari pris tout à coup pendant la nuit de la crainte d'être trop heureux.

Au milieu de toutes les dévastations dont il est entouré, parmi tous les martyres soufferts autour de lui, il s'épouvante auprès de sa belle et jeune épouse de l'amour qu'il a pour elle et de celui qu'elle a pour lui; tant de félicités lui semblent une tentation infernale, et il se croit coupable de n'avoir pas encore eu sa part de misères et de douleurs.

A une époque où tant de calamités pesaient sur les peuples, que la vie humaine n'était plus comptée que comme une expiation, on comprend ces peurs soudaines devant un bonheur exceptionnel; aussi voyez le mari jeune et amoureux, sa femme jeune et amoureuse : ils s'interrogent, ils se racontent les souffrances dont sont accablés leurs meilleurs amis. Ils connaissent une jeune fille dont le fiancé a été massacré par un soldat ivre qu'il a rencontré; un père dont les petits enfants ont été brûlés par les barbares; il y a non loin de leur demeure une famille dont les vieillards ont eu les yeux crevés, dont les jeunes femmes ont subi les derniers outrages; ceux-là sont entourés du respect et de la pitié publique, ceux-là passent pour des saints que la main de Dieu a voulu éprouver. Ceux-là, se disent-ils, sont assurés que le Seigneur leur rendra

auprès de lui le bonheur qu'il leur a enlevé sur cette terre. Ceux-là seront les plus heureux dans le ciel, parce qu'ils ont été les plus malheureux ici-bas ; mais nous qui sommes heureux ici-bas, que deviendrons-nous dans le ciel? quelles douleurs, quels sacrifices pourrons-nous offrir au Seigneur pour que sa clémence nous admette parmi ses élus? Pour une vaine joie de quelques jours dans ce monde, nous faudra-t-il perdre l'éternelle félicité dans l'autre? Puisque la grâce de Dieu se détourne de nous, ne pouvons-nous pas l'appeler sur notre union, ne pouvons-nous pas lui témoigner que le malheur nous trouverait forts, que les plus dures privations nous trouveraient résignés, qu'il n'est aucuns sacrifices, même les plus grands, dont nous ne soyons capables, et qu'il n'est aucun bien dont nous ne soyons tout prêts à nous dépouiller?

Et comme pour deux jeunes époux en qui la beauté donne à chaque instant de nouveaux attraits à la passion qui les a unis, comme pour eux l'amour est le premier des biens de ce monde, les voilà qui se jurent tous deux une chasteté éternelle, non pas une chasteté protégée par une séparation, mais la chasteté l'un près de l'autre, dans la même couche, durant de longues années.

Et le vénérable évêque de Tours, qui raconte cette merveilleuse histoire, ne doute pas un moment qu'ils n'aient tenu leur serment, et il les place

avec un saint enthousiasme parmi les plus saints martyrs, parmi les plus purs des enfants de Dieu. Malgré tout ce qu'on peut jeter de moquerie sur cette naïve histoire, nous croyons pour notre part à sa réalité et à sa sincérité. Il y a dans toute existence des phases qui présentent les mêmes caractères.

Comme la douce crédulité, comme les sacrifices volontaires, comme les dévouements sans bornes, appartiennent aux jeunes passions de l'homme; de même les résignations excessives, les pénitences imméritées, les repentirs sans crimes, appartiennent aux jeunes croyances de l'humanité. L'enfant de dix-huit ans qui se fait couper un bras afin d'obtenir l'amour d'une femme qui a aimé un beau soldat mutilé dans une bataille explique peut-être le sacrifice des deux jeunes époux pour obtenir la faveur d'un Dieu qui étend surtout sa main sur les infortunés.

Peut-être n'est-il pas besoin de ce que nous venons de dire pour comprendre la pudique résistance d'Alidah aux désirs de Firmin, lorsqu'ils se trouvèrent seuls après une si longue séparation; mais peut-être était-il nécessaire de montrer comment on faisait, pour ainsi dire, en soi-même, des marchés avec Dieu pour faire croire au partage qu'Alidah voulait s'imposer.

— Oh! lui disait-elle, ne me demande plus de

t'aimer comme je t'ai aimé; ne comprends-tu pas que Dieu nous a choisis pour donner à notre peuple un saint et éloquent exemple de vertu? Si celui qui n'a pas péché n'a pas toujours droit au bonheur en ce monde, de quel droit oserons-nous le demander? Nous qui avons été si coupables! nous devons avoir encore beaucoup à souffrir.

— Non, reprit Firmin, Dieu ne t'en demande pas davantage, et tu as entendu le saint évêque, qui, d'abord, avait exigé notre séparation comme un devoir, promettre de bénir notre amour et ne plus nous en faire un crime.

— C'est qu'il a jugé notre courage au-dessous de notre destinée.

— Tu te trompes, Alidah, il en faut un plus puissant que tu ne penses pour accepter celle qu'il veut nous imposer. Crois-tu donc que je pense sans remords à l'avenir que t'a fait mon amour? crois-tu qu'il me faudrait plus de force pour te faire monter sur le trône des Visigoths, qu'il m'en a fallu pour y renoncer, ainsi que toi? Oh! mon Alidah, je n'avais encore aucun droit à cette place que mes espérances t'y voyaient déjà : oui, je voulais te donner une noble excuse de ta faute; je voulais, en montrant que tu avais choisi le plus brave et le plus audacieux, faire regretter à toutes les femmes de n'avoir pas été coupables comme toi; je voulais, en te plaçant plus haut que la ri-

vale qui t'a poursuivie, prouver au monde que ta faute n'était pas irréparable, et que la gloire pouvait la cacher.

— Hélas! reprit Alidah d'un air plutôt mélancolique que triste, tu regrettes cette puissance et ce trône qui t'appartiennent!

— Pour toi seule, Alidah, pour toi seule.

— Oh! continua Alidah, en souriant doucement avec un accent presque maternel et indulgent ; oh! je t'ai mieux deviné que tu ne penses, je t'ai mieux compris que toi-même : tu n'as cédé qu'à mes larmes et non point aux discours du vertueux Herme; c'est moi que tu as voulu sauver; c'est pour devenir mon époux devant les hommes, pour effacer de mon nom cette tache d'adultère dont on a voulu le flétrir, pour m'arracher au châtiment immérité qui me menace, que tu as abdiqué tes superbes espérances, tes droits, ton nom, ta gloire. Eh bien! ce sacrifice que tu as fait pour me rendre l'honneur et la liberté, je puis te le faire moi, pour te rendre ton nom, ta gloire, ta puissance.

— Toi! s'écria Firmin.

— Oh! reprit Alidah avec un enthousiasme profond et passionné, Dieu doit accepter un tel échange, il prendra toutes les pénitences de ma vie pour toutes les fautes de la tienne. Oui, mon Firmin, si le saint évêque veut le permettre, tu seras grand, tu seras heureux.

— Que veux-tu dire? repartit Firmin, comment peux-tu parler d'un bonheur que tu ne partagerais pas !

— Oh! ce serait le plus doux que je pusse espérer. Oui, vois-tu, Firmin, si, pour notre faute commune, il me faut souffrir toute seule, ce sera avec joie. Je resterai, s'il le faut, flétrie aux yeux des hommes, pendant que toi, tu grandiras devant leurs regards. J'irai, si Dieu l'exige, dans la maison d'Euric; j'irai comme une esclave, si mon esclavage peut racheter le serment que tu as fait de renoncer à tes droits; je subirai l'opprobre du jugement qui me condamne, si tu peux ainsi ressaisir ta gloire; je servirai la fière et impure Sathaniel, si toute cette misère, toute cette douleur, tout cet opprobre, peuvent te faire pardonner et t'ouvrir le chemin du trône qui t'appartient!

— Grand Dieu ! s'écria Firmin, à qui des larmes vinrent aux yeux, en voyant Alidah s'exalter dans cette généreuse pensée, et tu crois que je l'accepterais ?

Mais Alidah, sans lui répondre, se laissa tomber à genoux, en disant, avec un accent de sainte prière :

— O mon Dieu! vous qui vous êtes dévoué pour les hommes, laissez-moi me dévouer pour lui ! vous qui avez racheté de tout votre sang les crimes de l'humanité, laissez-moi racheter de

toutes mes douleurs son ambition et ses passions de gloire! ajoutez une misère à ma vie à chaque victoire qu'il obtiendra; donnez-moi une souffrance pour chacune de ses joies! et je vous remercierai, mon Dieu, je vous remercierai de votre clémence, je vous adorerai dans votre bonté, je vous glorifierai dans votre grandeur!

— Alidah! Alidah! que dis-tu? reprenait Firmin, tandis que la jeune fille prononçait cette prière d'une voix ardente et les yeux trempés de larmes; Alidah, pourquoi ces pensées, pourquoi cette séparation, pourquoi cette prière odieuse? oh! ne m'aimes-tu plus?

Alidah se tut, et lorsque Firmin la releva, presque malgré elle, du sol où elle s'était mise à genoux, elle cacha sa tête dans son sein, en versant d'abondantes larmes, et sa voix murmura doucement et en paroles entrecoupées :

— Mais toi! toi, Firmin, m'aimes-tu encore?

— Tu en doutes, Alidah, tu en doutes! que t'ai-je donc fait pour cela?

— Hélas! reprit-elle doucement, tu m'aimes, mais tu m'aimes moins qu'une vaine gloire, tu m'aimes moins que la haute fortune qui t'attend.

— Alidah! peux-tu le croire?

— C'est que moi, Firmin, quand l'évêque m'a dit que tu m'étais rendu, j'ai éprouvé une si vive joie que j'ai tout oublié, tout, jusqu'à la colère de mon père.

— Et moi aussi, j'oublierai tout, mon Alidah.

— Oh ! Firmin, ne sens-tu donc pas qu'il y a un bonheur au-dessus de toutes les ambitions ?... Théodoric veut notre exil... qu'il le marque où il voudra, aussi loin de son royaume qu'il pourra l'inventer, si ce doit être à côté l'un de l'autre. Firmin, depuis que je t'ai quitté, j'ai vécu dans cette sainte maison, j'ai vu des misères que tu ne peux imaginer, et, parmi ces misères, des joies que je ne m'étais point figurées. C'est que ceux qui les ressentaient étaient devant Dieu résignés et soumis : ceux-là supportaient de cruelles douleurs sans plainte, d'amères privations sans envie, et pourtant il y en avait qui n'avaient ni amour, ni espérance pour les soutenir.

— Oh ! tout ton amour me suffira.

— Écoute-moi, Firmin, écoute-moi ! J'ai appris bien des choses depuis que nous nous sommes quittés. La vie, vois-tu, la vie n'est sur cette terre qu'une longue et rude épreuve pour arriver à un bonheur éternel.

Et en parlant ainsi, Alidah embrassait Firmin de son doux regard, sachant qu'il emportait avec lui la persuasion.

— Oui, disait-elle, il y a après la mort un bonheur qui ne finit point, et si tu en démérites en faisant toutes les funestes choses que le saint évêque nous a défendues, il faudra bien que moi je souf-

fre ici-bas pour nous deux, afin que tu sois pardonné et que nous soyons ensemble dans le ciel.

Et l'amour de la jeune fille, qui croyait ne penser qu'à Dieu, tout occupée qu'elle était de Firmin, éclairait son visage d'une sainte et douce lumière. Le jeune homme ému, attendri, lui répondit avec la même ferveur :

— Et moi, pour t'épargner une larme en ce monde, penses-tu que je ne sache pas sacrifier tous ces brûlants désirs de fortune qui me dévorent?

— Oh! que Dieu, s'écria Alidah, te donne cette pensée et la fasse mûrir en ton cœur!

— Ah! déjà c'est une résolution prise.

— Ami, dit Alidah, demandons au Seigneur de t'y affermir.

— Alidah, je prierai comme toi.

— Eh bien, mon Dieu! reprit Alidah en se remettant à genoux et en attirant Firmin près d'elle, donne-lui le courage d'aimer l'obscurité, étouffe ces fiers emportements de son cœur, fais qu'il aime et préfère ta parole aux louanges du monde, ta gloire à la sienne, ton triomphe à son triomphe. Mon Dieu! il te prie comme je te prie!

Et elle parlait ainsi ingénue et amoureuse, ne sachant pas qu'elle disait au fond de son âme qu'elle n'avait pas encore appris à sonder :

O mon Dieu! fais qu'il me préfère à tout, fais qu'il n'aime que moi sur cette terre!

Et Firmin, surpris, charmé, ému, répétait ces douces paroles; et tous deux, unissant enfin leur âme dans une commune prière, restèrent à genoux, suppliant sincèrement le Seigneur de leur arracher du cœur l'ambition et les désirs superbes. Obtenant sur eux-mêmes cette force, déjà résignés et prêts à trouver bientôt un motif de joie dans ce qu'ils avaient regardé comme une pénitence, tant la persuasion de la misère humaine arrive aisément à ceux qui ont une foi sincère et fait commencer leurs espérances au-delà du but où la plupart des hommes arrêtent la leur.

La nuit qui vit cette scène dans le palais d'Herme et celle que nous avons racontée dans le palais d'Euric fut vite passée, et le jour se leva où le sort des divers personnages de cette histoire devait enfin être fixé.

Ils étaient arrivés au moment où la crainte de leur avenir devait les reprendre, et déjà ils s'étonnaient du retard d'Herme dans sa maison, lorsqu'ils entendirent des pas lourds; ils s'élancèrent vers la porte, et leur terreur fut grande en apercevant le comte Bold. Alidah tremblante se jeta au devant de lui comme pour prévenir le premier mouvement de sa fureur; mais son étonnement fut aussi grand que sa joie lorsque son père, lui souriant avec bonté, lui répondit :

— Je sais tout; j'ai tout pardonné.

— Aspar, ajouta-t-il en se tournant vers Firmin, j'espère que tu seras digne de t'allier à la noble famille des Baltes ; je compte que tu ne seras pas au-dessous de la haute destinée que le noble roi Théodoric te prépare ?

— Mon père ! mon père ! que voulez-vous dire ? s'écria Alidah...

— Je ne dois point révéler ce secret. Dans une heure, Herme viendra chercher en ce lieu le noble Aspar. Firmin apprendra son sort de la bouche du roi, tu le sauras de la bouche de ton époux.

Le ton, les paroles du comte Bold frappaient Alidah de stupéfaction, et peut-être allait-elle obtenir de son père une explication, lorsque Falrik entra d'un air consterné, en annonçant que Mascezel venait chercher au nom de l'épouse d'Euric l'esclave qui lui appartenait. A peine avait-il annoncé cette fatale nouvelle, que Mascezel parut. D'un regard il reconnut Firmin, et remarqua la fière tranquillité du comte Bold et l'harmonie qui semblait régner entre le vieillard et le jeune homme.

— Esclave, cria le comte en l'apercevant, sors de ce palais ; tu dois savoir que ma rencontre est fatale à ceux de ta famille ?

— Je suis ici en vertu d'un jugement.

— Qui n'existera plus dans une heure.

— Il ne me faudra pas une heure pour enlever ta fille.

— Est-ce que Sathaniel l'attend? Va lui dire que je n'irai point pleurer à sa porte, et que si elle ne veut pas que son père vienne encore pleurer à la mienne, elle obtienne mon pardon pour l'infâme calomnie qu'elle a osé soutenir, et pour laquelle elle peut être condamnée à l'esclavage qu'elle a demandé contre les nobles descendants des Baltes.

Mascezel se retira, et un moment après Sathaniel et Euric tenaient conseil sur cet étrange événement.

VI

Dénouement.

— Oui, disait Théodoric à Léon, j'approuve le plan de conduite que tu m'as tracé; oui, je parviendrai de cette manière à faire cesser les complots ténébreux de mon frère, et peut-être, ajouta-t-il en se tournant vers Herme, à effacer ainsi ce remords qui me déchire; et, une fois cet acte de justice accompli, ajouta-t-il en adressant la parole à Gandoin, je te jure que ce n'est pas en vain que tu me donneras l'éternel conseil qui m'épouvantait si horriblement.

C'était le lendemain de cette nuit dont nous venons de raconter les événements, que le roi des

Visigoths parlait ainsi aux trois personnes réunies avec lui dans la salle qui suivait celle où il donnait ses audiences. Ces paroles que nous venons de rapporter étaient la suite d'un long entretien, et la résolution que le roi venait de prendre était sans doute d'une grande importance, car chacun avait un air grave et en même temps satisfait.

— Roi, dit Léon, je croirai avoir dignement reconnu la faveur que tu m'accordes, si j'arrive à faire entrer dans les lois de ton peuple la sagesse des lois romaines.

— Léon, reprit Herme, il en est une cependant que tu n'aurais pas dû proposer à Théodoric d'adopter; c'est celle qui condamne comme complices ceux qui, étant instruits d'un complot contre le souverain, ne lui en auront pas donné avis.

— Et c'est la seule qui me plaise, dit Gandoin. Je n'ai point combattu la mesure par laquelle tu veux associer Aspar à ton pouvoir; car le danger le plus pressant à combattre, c'est l'ambition sans cesse éveillée de ton frère. Que cette loi nous serve une fois contre Euric, j'espère qu'après toi elle tombera en désuétude.

— J'espère le contraire, dit le roi; cette loi est sage et s'implantera facilement dans nos mœurs.

— Ne l'espère pas, dit Herme; les lois sages et prudentes contrarient trop de mauvaises passions pour qu'elles n'aient pas de nombreux ennemis;

celles, au contraire, qui servent les intérêts des puissants vivent éternellement; n'établis pas cette loi barbare parmi les tiens.

— Ce qui est décidé est décidé, dit Théodoric. Maintenant, va me chercher ce jeune homme. Je te remercie d'avoir arrêté hier ma colère, lorsque j'ai appris, grâce à toi, son évasion et la présence du Bagaude Armand dans cette ville; la réflexion, les sages conseils de Léon et ton expérience m'ont éclairé. Je le vois, toute force naît de la vertu. Va donc, et que dans une heure Firmin soit près de moi.

— Roi, dit Herme; je t'avais laissé un otage pour te répondre de Firmin ?

— Tu as raison, Barthélemi est libre, puisque Firmin est encore à Narbonne ; il peut quitter le palais où je l'ai retenu, et toi-même qui m'as répondu du Bagaude Armand ?...

— Je reste ton prisonnier, dit l'évêque en interrompant le roi; car le Bagaude s'est enfui.

— Enfui! s'écria Théodoric; il a trompé ta surveillance ?

— Je lui ai ouvert les portes de mon palais.

— Toi ?

— Moi. Penses-tu que si je n'avais pas résolu de les sauver l'un et l'autre, Barthélemi et moi nous serions venus te les livrer?

— Pourquoi donc l'avez-vous fait ?

— Parce que je savais que nous pouvions mettre notre tête à la place de la leur; sans cela, ni Barthélemi ni moi n'aurions consenti à cette lâcheté. Le Bagaude Armand a défendu Narbonne contre toi, et il l'a défendu pour nous. Malheur à qui trahit le soldat qui a fidèlement combattu pour ou contre lui.

Théodoric, devenu sérieux et inquiet, garda un moment le silence et finit par dire:

— Oui, c'eût été une lâcheté; tu as raison...

— Léon, reprit-il, efface cette loi si sévère contre ceux qui ne dénonceront pas les complices; je ne veux pas faire proclamer comme juste une loi qui serait bravée par le plus vertueux des hommes (30).

— Sois béni, reprit Herme, pour cette noble résolution!

— Prêtre catholique, dit Théodoric, tu bénis le prince arien.

— Toute bénédiction plaît à Dieu comme toute justice. Et ce que tu as fait te sera plus compté que ce que j'ai dit. Adieu, roi, je vais chercher Aspar.

L'évêque sortit, et Théodoric donna quelques ordres afin qu'on fît appeler sur-le-champ les premiers de la nation, et qu'on annonçât en même temps, dans toutes les villes, une assemblée générale du peuple Visigoth, qui se tiendrait à

Narbonne, dans un délai de dix jours. Gandoin s'éloigna aussitôt après que Théodorie eut signé divers ordres rédigés par Léon, et celui-ci sortit en laissant sur une table quelques papiers écrits et chargés de ratures : c'étaient ceux sur lesquels on venait de discuter.

Enfin il demeura seul, et, pour la première fois depuis longues années, il éprouva une douce tranquillité d'esprit et un calme de cœur qui semblèrent lui rendre une force depuis longtemps perdue ; il souriait à l'espérance de sortir enfin de cette voie d'intrigues ténébreuses dans lesquelles il était engagé. On voyait qu'il avait enfin pris le parti de mener et de conduire ses projets au grand jour, et ce fut dans ces dispositions qu'il reçut son frère, lorsque son chambellan lui annonça qu'il se présentait pour lui parler.

— J'aime cette obéissance, dit-il, elle lui servira, car il va voir enfin ce que je puis, et reconnaître qu'il serait dangereux de lutter plus longtemps avec moi.

Il donna l'ordre d'introduire Euric, et, pour la première fois depuis longtemps, ils se trouvèrent seuls ensemble.

L'aspect d'Euric avait, aussi bien que celui de son frère, quelque chose de particulier. Ce n'était plus chez lui l'élégante et froide ironie dont il se servait pour cacher ses projets, ce n'était plus l'hu-

milité qu'il avait affectée dans le même but; ce n'était pas non plus cette assurance hardie et arrogante qu'il avait tant de fois montrée : c'était une préoccupation sombre et agitée, c'était une contraction furieuse et mal déguisée, c'était un abord triste et haineux; ses yeux ne raillaient point et n'insultaient pas; ils semblaient examiner et percer ce qu'ils cherchaient; on eût dit le regard de Sathaniel dans les yeux d'Euric. Il sortait d'avec elle, et elle lui avait donné pour ainsi dire son âme implacable, et inspiré son funeste esprit.

Dès qu'il parut, le roi lui adressa sérieusement la parole, mais avec un accent de supériorité et de fermeté qu'il n'avait jamais montrée vis-à-vis de lui.

— Je vous attendais, mon frère,

— Tant mieux, répondit Euric, et je pense que vous aurez assez de temps pour m'écouter.

— C'estdonc une explication que vous cherchez? dit Théodoric : vous l'aurez.

— Une explication sincère, repartit son frère. Il est temps que nous sachions à quoi nous en tenir l'un vis-à-vis de l'autre : je ne veux point passer ma vie dans la condition subalterne où vous l'avez placée; j'ai besoin de savoir quels sont vos projets pour l'avenir. S'il n'y a pour moi d'autre place que celle que j'ai occupée jusqu'à présent, je cesserai d'y prendre part.

— C'est-à-dire, répliqua le roi, que vous cesserez de comploter contre mes projets?

— Je ne sais, répondit Euric, si je complotais contre vous quand je détruisais à votre profit l'armée du comte Gilles; je ne sais si je vous trahissais quand je vous ai facilité la prise de cette ville de Narbonne que vous avez ajoutée à vos états.

— La ville de Narbonne a été prise sans vous, repartit Théodoric avec fierté.

A cette parole Euric répondit par un sourire de pitié et de dédain, puis il continua du même air triste et sombre qu'il avait eu depuis le commencement de cet entretien.

— Vous mentez, mon frère : celui qui vous a livré le Bagaude Armand a plus fait pour la prise de Narbonne que Sathaniel elle-même votre complice.

Cette révélation surprit Théodoric, sans toutefois l'abattre, car le parti qu'il venait de prendre était trop décisif pour lui permettre de s'arrêter aux petites considérations de vanité qu'il pouvait rencontrer dans sa route.

— Ah! vous savez cela? dit-il tranquillement à son frère.

— Oui, répliqua celui-ci d'un ton de menace; et déjà l'un des deux coupables a payé sa trahison de sa vie; l'eunuque Éros ne vous servira plus d'intermédiaire et d'espion.

— Vous l'avez tué? dit Euric.

— Je l'ai tué.

— C'était votre droit, repartit froidement le roi.

Ce calme, cette indifférence, étonnèrent Euric, et lui firent comprendre qu'il y avait quelque grande résolution de prise à son égard; il garda un moment le silence, comme pour jeter un coup d'œil sur la conduite qu'il avait à tenir, et reprit avec un accent qui affectait vainement l'aisance de la fermeté.

— Je vous remercie de reconnaître aussi bien mes droits, car il en est encore d'autres que je viens réclamer de vous. Votre justice a été implacable contre moi et contre tout ce qui m'aimait, ne saurait-elle être un seul jour, je ne dirai pas sévère, mais juste contre mes ennemis? Il y a un homme qui a voulu attenter à ma vie, cet homme, vous n'avez pas daigné même le mettre en jugement. Ne serait-il coupable envers vous que de n'avoir pas accompli le crime dont il est accusé, et ne le protégez-vous contre moi que pour lui donner occasion de réparer sa faute?

— Je ne connais point l'homme dont vous me parlez, répondit Théodoric : je me rappelle qu'un marchand d'armes juif a accusé un de vos esclaves d'avoir eu ce projet; dès qu'il vous plaira, nous les ferons tous passer sous ses yeux, et je vous

promets le châtiment de celui qu'il reconnaîtra.

— Vous savez bien, mon frère, de qui je veux parler, repartit le prince ; vous savez bien que celui qui s'était glissé dans le château du comte Bold comme espion, s'était glissé parmi nos esclaves comme assassin ?

— Celui-là, comme un autre, repartit le roi, sera présenté au juif Salomon, et si le juif Salomon veut le reconnaître, nous lui ferons son procès.

— Vous me dites cela, parce que nous ne sommes pas à Toulouse, répliqua Euric, qui contraignait à grand'peine la colère qui l'agitait; vous savez bien que ce procès est impossible ici.

— Si nous ne sommes pas à Toulouse, repartit le roi, Salomon est à Narbonne, où il est venu pour acheter de nos soldats les objets précieux qu'ils ont recueillis dans le pillage de cette ville, et ce procès commencera demain, si vous le voulez ?

— Aujourd'hui, si c'est encore possible, car votre prisonnier s'est évadé de Toulouse, et bientôt il sera hors de votre puissance, si vous ne le faites arrêter.

— Dans quelques moments il sera dans le palais, repartit le roi, et vous serez libre de poursuivre votre accusation contre lui, quand moi-même je lui aurai fait part de mes projets à son égard.

— Et ces projets, dit Euric en examinant attentivement le roi, ces projets doivent-ils me rester inconnus?

— Bien au contraire, ce sera devant vous, ainsi que devant votre jeune frère Frédéric, que je veux les discuter avant de les apprendre à tous les grands de notre nation, qui vont bientôt être réunis dans ce palais, et avant de les soumettre au jugement de tout le peuple convoqué à cet effet, dans une convention générale, marquée pour le deuxième jour, à partir de celui-ci.

— Quelle est donc cette affaire, reprit Euric, à laquelle vous n'appelez point vos conseillers habituels?

— C'est que là où il n'y a point de conseils à prendre, il n'est pas besoin de conseillers, repartit le roi. J'en instruis d'abord ma famille, j'en instruirai ensuite les grands de la nation visigothe, j'en instruirai ensuite le peuple, et j'espère que je trouverai partout une égale obéissance.

— Puis-je savoir, répondit Euric qui contenait mal une agitation violente, puis-je savoir à quelle heure cet entretien doit avoir lieu?

— Bientôt, bientôt, mon frère, repartit le roi; et s'il vous convient de m'attendre en ce lieu, où j'ai mandé le prince notre frère, je serai de retour dans un instant.

Euric demeura seul, après avoir regardé sortir

son frère avec cette rage impuissante d'une bête fauve qui voudrait s'élancer sur sa proie et qui ne l'ose pas. On voyait qu'il avait reculé devant un projet arrêté d'avance, mais qu'il avait manqué de force pour l'accomplir. Il murmurait sourdement le nom de Sathaniel, comme si en l'invoquant il devait y puiser l'audace et la force qui lui manquaient. Enfin, accablé et honteux de sa propre faiblesse, il tomba assis sur un siége, à la place que Léon avait longtemps occupée, et ses yeux s'arrêtèrent sur les papiers que le ministre romain avait laissés sur la table. Longtemps ses regards, qui ne voyaient plus, pour ainsi dire, au-dehors de lui-même, restèrent attachés sur ces précieux documents. Enfin ces caractères confus, et qui n'étaient devant lui que comme un assemblage incohérent de lignes et de traits noirs sur des pages blanches, semblèrent se ranger d'eux-mêmes et se dessiner plus nettement à ses yeux. Sans les comprendre encore, il put les lire machinalement, et ce fut sans attacher aucun sens à la prononciation syllabique qui s'échappa de ses lèvres qu'il lut à haute voix :

« ASSOCIATION D'ASPAR, FILS DE THORISMOND, AU POUVOIR DE THÉODORIC, ROI DES VISIGOTHS. »

Comme si cette parole qu'il venait de prononcer avait soudainement éveillé sa préoccupation, il se

pencha vivement sur ces papiers et relut une seconde fois, mais en les comprenant dans toute leur portée, ces mots terribles :

« ASSOCIATION D'ASPAR, FILS DE THORISMOND, AU POUVOIR DE THÉODORIC, ROI DES VISIGOTHS. »

La pâleur qui se répandit soudainement sur le visage d'Euric, le regard plein de rage qu'il portait autour de lui, le geste par lequel il saisit son poignard, tout cela prouvait qu'Euric avait enfin deviné le projet de son frère, et la farouche expression avec laquelle il s'écria : — Oh ! non ! non ! en frappant du poing sur la table, montra qu'il était décidé à tout faire pour prévenir l'exécution de cette mesure. Il en cherchait peut-être déjà le moyen, lorsque le jeune Frédéric entra soudainement. En ouvrant la porte, celui-ci fit voir à Euric que déjà une foule de nobles visigoths s'était rendue à l'appel du roi, et le prince put reconnaître, au murmure agité de leurs voix, qu'ils se consultaient sur l'importante nouvelle qui avait motivé leur réunion. D'un mouvement rapide Euric se précipita à la rencontre de son frère, pour l'empêcher de voir le secret que lui-même venait de découvrir; et, par une inspiration soudaine, comprenant par l'instinct du crime que toute présence étrangère ferait obstacle à la décision qu'il

pourrait prendre, quelle qu'elle fût, il se résolut à l'éloigner :

— Mon ami, lui dit-il d'un ton triste, c'est le ciel qui vous envoie vers moi. Le roi est cruellement irrité; je ne sais quel est le sort qu'il me réserve, mais j'ai appris qu'il voulait punir Sathaniel de m'avoir fait l'aveu de leur intelligence. Peut-être, tandis qu'il me retient ici, veut-il la faire enlever et lui réserve-t-il quelque sanglant outrage ! Oh ! mon frère, j'ai pu la détester et vouloir la punir parce qu'elle était un obstacle à mes anciens projets; mais aujourd'hui que je suis résigné au rôle obscur que notre frère m'a marqué, je ne veux point que Sathaniel ait à souffrir pour avoir voulu être à moi. Frédéric, fais que je ne sois pas réduit à cette humiliation, de n'avoir pas pu protéger celle qui porte le nom de mon épouse; va vers elle, défends-la par ta présence dans mon palais, et, s'il le faut même, fais-la sortir de Narbonne et guide sa fuite vers quelque retraite cachée. Ce soir, dans quelques heures, je serai près de vous. Mon frère, je t'en supplie, tu es le seul ami sur lequel je compte encore en ce monde, ne me refuse pas. Sathaniel te suivra avec confiance; je sais qu'elle a pour toi l'affection et l'estime qu'inspire ton cœur noble et dévoué. Ne prêteras-tu pas ton appui à une femme qui bientôt peut-être n'aura que toi pour la protéger?

Ce ne fut point poussé par la passion qu'il avait gardée pour Sathaniel que Frédéric céda à la prière de son frère; mais ce doux orgueil de sauver la femme qu'on aime, alors même qu'on n'en espère aucune récompense, ce besoin de lui prouver qu'on était digne d'en être aimé, alors même qu'on est certain de ne pas l'être; la générosité naturelle à toute jeunesse, empêchèrent Frédéric de réfléchir, et il accepta, sans la comprendre, la mission qui lui était donnée par le prince Euric.

Après quelques paroles rapidement échangées, Frédéric s'éloigna, et Euric, jetant autour de lui un regard satisfait, murmura sourdement ce peu de mots :

—Nous serons seuls!

Durant l'intervalle qui s'écoula entre la sortie de Frédéric et la rentrée du roi, Euric se tint éloigné de la table où il avait découvert le fatal secret, et, appuyé dans l'embrasure d'une fenêtre, il sembla attendre patiemment les ordres suprêmes de son frère. Ce ne fut pas le roi cependant qui parut le premier. Firmin, ou plutôt Aspar, fut introduit par l'évêque Herme, et celui-ci s'étant retiré, Aspar et Euric restèrent seuls un moment. Euric se contenta d'observer le fils de Thorismond d'un regard rapide, et garda son silence jusqu'au moment où Théodoric parut à son tour. La première parole du roi fut de demander si Frédéric s'était

et Théodoric fut obligé de reprendre la parole, sans y être provoqué ni par l'un, ni par l'autre de ses auditeurs.

— Eh bien! oui, reprit-il avec une nouvelle assurance, oui, j'ai assassiné mon frère, et Dieu m'en a cruellement puni en m'en donnant un tel que vous; mais j'espère que le remords que je souffre depuis longues années aura enfin apaisé la colère divine, et que la justice que je veux rendre à son fils éteindra dans celui-ci la juste haine qu'il peut me porter.

— Le remords sur le trône n'est pas bien pesant, et la justice qui y prend sa source n'est pas bien coûteuse, repartit Euric; j'avoue que la générosité ne m'y semble pas merveilleuse.

Un nouveau mouvement de fureur contracta le visage du roi, et il allait imposer silence à son frère quand Aspar, prenant la parole, lui dit d'un ton calme :

— Prince, si c'est ton intention d'exciter le ressentiment dans mon âme, je te préviens que tu n'y réussiras pas. J'ai appris d'une voix plus puissante que la tienne que le pardon était la première vertu de l'homme et la première gloire du chrétien.

— Et c'est sans doute aussi, reprit Euric, la première vertu et la première gloire d'un roi que d'être pardonné par son sujet.

— Du moins c'est sa première consolation, répliqua le roi, et je te remercie, jeune homme, d'être moins sévère envers moi que je ne l'ai été moi-même; mais vous, mon frère, continua-t-il en s'adressant au prince, saviez-vous la naissance de ce jeune homme, que vous m'en ayez témoigné si peu d'étonnement?

—Je ne sais rien, reprit Euric qui avait retrouvé un peu de sa nonchalante ironie, je ne sais rien, mais je ne m'étonne de rien. Vous qui avez découvert que j'avais promis d'épouser Sathaniel, vous qui avez découvert que j'étais l'amant adultère de la jeune Alidah, et qui nous avez condamnés tous deux, vous avez bien pu découvrir que le Romain Firmin, le pupille d'Attale était le fils du Visigoth Thorismond. J'aime à penser que les preuves seront aussi convaincantes en faveur de celui-ci qu'elles l'ont été contre nous. J'ai subi, vos deux premiers jugements, et je subirai le troisième.

— Je l'espère, repartit Théodoric, et cette fois-ci, j'ajouterai un conseil à ce jugement. Vous allez déposer ici toutes vos ambitieuses espérances, car ici même, je vais élever entre vous et le trône, un obstacle infranchissable. Dans une heure le fils de Thorismond sera reconnu comme tel, dans une heure, je l'aurai présenté au choix des Visigoths, et fait accepter par eux comme héritier de ma puissance.

— Lui ! s'écria Euric en se levant soudainement.

— Moi ! s'écria Aspar en se levant de même.

— Oui, reprit Théodoric en les imitant et avec un accent de commandement, oui, dans une heure, tu seras reconnu comme l'héritier de Thorismond; dans huit jours, et pour prévenir, à l'exemple des empereurs romains, les désordres et les intrigues d'une élection; dans huit jours tu seras reconnu comme mon successeur; dans huit jours, Euric, il sera ton roi.

— Grand Dieu ! s'écria Aspar à qui tant de fortune et de bonheur paraissaient un rêve, serait-il vrai? ai-je bien compris, Théodoric?

— Je te le jure, repartit le roi, tandis qu'Euric murmurait en le regardant.

— Oh ! mon frère, mon frère !

— Et pour que tous les droits soient satisfaits, continua le roi, pour enlever toute espérance à de nouveaux complots, la famille des Baltes s'assiéra près de toi sur mon trône. Je casserai le jugement qui flétrit Alidah, elle sera ton épouse, et nous verrons désormais sur quoi s'appuieront les ambitieux qui voudront renverser les droits du fils de Thorismond unis à ceux de l'héritière des Baltes.

— O roi, roi ! s'écria Firmin en s'élançant vers Théodoric et en tombant à ses pieds; tant de générosité m'accable, sois béni, et que mon père te pardonne du fond de sa tombe !

— Oh ! je l'espère, s'écria le roi en se penchant vers Firmin pour le relever.

— Va donc l'apprendre! murmura Euric sourdement.

Et, au moment où Aspar saisissait les mains de Théodoric pour les porter à ses lèvres, il sentit qu'elles le pressaient d'une étreinte convulsive, un sourd gémissement se fit entendre, et Théodoric tomba mort à côté de lui; l'épée d'Euric l'avait frappé comme la sienne avait frappé Thorismond, et il était tombé de même sans pousser un cri, sans prononcer une parole.

Aspar se releva en poussant un cri terrible ; mais il cherchait encore de quel coup imprévu le roi avait pu être atteint; quand Euric, ouvrant avec fracas les portes de la salle où étaient assemblés les nobles de la nation, se prit à crier :

— A moi, à moi! un infâme vient d'assassiner notre roi... Voyez ! voyez, le voilà qui contemple sa victime !

— Moi ! s'écria Aspar.

— Lui ! dit Herme, lui ! le fils de Thorismond !

— Il a voulu venger son père, répondit Euric.

Le tumulte effroyable qui suivit cette parole d'Euric; l'épouvante qui se peignit sur le visage d'Aspar; les ordres précipités que donna le prince pour son arrestation, la découverte surprenante de l'existence du fils de Thorismond; la raison

plausible de la vengeance qui avait pu le pousser à un si grand crime : tout cela réuni ne permit pas de douter sur-le-champ de la vérité de l'accusation d'Euric.

Aspar fut entraîné au milieu des menaces et des violences de toute espèce. Vainement Herme voulut élever la voix : Euric lui imposa silence en l'accusant d'avoir conduit lui-même l'assassin dans le palais ; d'ailleurs, c'était le prêtre catholique qui avait défendu Narbonne contre les Visigoths, c'était lui que Théodoric avait exilé à Toulouse, et qui s'en était échappé, sans doute pour acccomplir son abominable crime ; il en fallait moins à des esprits prévenus pour croire à sa complicité, et l'ordre de son arrestation fut accueilli comme une justice. Personne ne chercha à s'enquérir dans ce tumulte comment Barthélemi avait paru soudainenement dans cette assemblée, et l'étonnement de Herme fut grand quand le moine se retira, sans paraître vouloir s'occuper de ce qui allait se passer.

Théodoric avait bien jugé son frère : deux heures ne s'étaient point passées depuis sa mort, que déjà Gandoin avait été arrêté et que Léon était le conseiller d'Euric. L'esprit de ce Romain, en qui l'étude des lois n'avait point fait naître l'amour de la justice, fut facilement séduit par les espérances dont Euric le flatta. Léon ne serait point le ministre obéissant aux volontés d'un maître, mais celui

qui réglerait toutes les affaires de l'état, tandis qu'Euric ne s'occuperait que de la gloire guerrière des Visigoths. Le lendemain, les émissaires d'Euric parcouraient déjà tout le royaume en semant l'or et les promesses ; et, quand le jour de l'assemblée générale du peuple arriva, Euric était déjà assuré que toutes les voix se réuniraient pour le proclamer. Sans doute ce n'était point la nation qui avait élu le meurtrier de Thorismond, qui devait repousser le meurtrier de Théodoric ; mais elle ignora ce crime jusqu'au moment où son choix était déjà consacré et irréparable.

VII

Conclusion.

Huit jours après celui où ce meurtre fut accompli, les funérailles de Théodoric furent célébrées avec une magnificence extraordinaire. Grâce à cette habileté que Théodoric avait si bien devinée, Euric fit pour ainsi dire une fête de cette pompe funèbre; son ostentation fit supposer une douleur profonde, et personne n'osa soupçonner que celui qui rendait de si éclatants honneurs à la mémoire de son frère pût être son meurtrier.

L'élection d'Euric se fit le lendemain de cette cérémonie, et le premier acte de justice dont il voulut honorer son règne fut la punition de l'as-

sassin du roi. Selon la coutume pour les jugements de cette importance, il fit appeler la cause devant tout le peuple assemblé. Euric, toujours soupçonneux, avait entouré son tribunal de ses plus dévoués serviteurs. Ils devaient applaudir à toutes ses paroles et couvrir de leurs murmures celles de Firmin ou de ses défenseurs. Euric avait compris que plus il augmenterait le nombre des juges, moins ceux-ci pourraient entendre la cause qu'ils avaient à juger. Il savait que le peuple est ainsi fait, et qu'il croit avoir été sage et prudent en écoutant une voix dont le son même n'arrive pas à son oreille. Des bruits sourds l'avaient averti que Firmin n'était pas considéré comme coupable par tous les Visigoths et qu'il devait se présenter des témoignages en sa faveur.

Euric prit donc toutes ses précautions, et quand Firmin parut dans le forum Jovien, où le roi avait établi le tribunal, il se trouva enfermé dans une enceinte de gardes et de nobles qui devaient absorber sa défense mieux que n'eussent fait les murs, si resserrés qu'ils fussent, d'une salle d'audience.

Euric ne commença pas toutefois par cette cause, et le premier jugement qu'il invoqua fut celui qui cassa son mariage avec Sathaniel disparue avec le prince Frédéric. En effet, depuis le moment où le jeune prince, obéissant au perfide conseil d'Eu-

ric, avait emmené Sathaniel hors de la ville, on n'avait eu aucune nouvelle d'eux. Nulle trace de leur fuite n'avait pu être découverte; et cette ignorance de ce qu'était devenue son épouse troublait Euric au sein même du pouvoir qu'il avait enfin conquis. Toutefois, nulle voix ne s'éleva pour la défense de Sathaniel lorsque le jugement qui la concernait fut rendu.

Il n'en fut pas ainsi quand l'accusation appela Aspar comme meurtrier du roi Théodoric. Le moine Barthélemi, qui avait accompagné le jeune prisonnier, se leva en annonçant qu'il essayerait de le défendre. Euric attacha son regard perçant sur le moine; il devina que c'était l'ennemi qu'il avait à redouter. Il se pencha vers Léon qui était près de lui, et qui lui parla quelque temps à voix basse. Un moment après, il commença son interrogatoire.

—Firmin, dit-il, tu es ici sous une double accusation : la première d'avoir voulu attenter à mes jours, et voici, dit-il, en montrant Salomon, celui qui t'accuse de ce projet.

— Il est inutile que cet homme m'accuse, dit Aspar. Je reconnais avoir voulu te sacrifier au salut d'Alidah, et plût à Dieu que j'eusse réussi! le roi Théodoric ne serait point mort, et la fille du comte Bold ne serait point flétrie par un jugement que tu sais mieux que personne être injuste.

— Tu as raison, répondit Euric, et je le sais si

bien, que ce jugement sera cassé ; car nous connaissons maintenant le coupable. Rassure-toi, Firmin, ton épouse te sera rendue. Mais ce n'est point la cause pour laquelle tu es appelé. Il s'agit du meurtre du roi.

— Qui en accuses-tu? dit le moine en se levant.

— J'en accuse Firmin, le pupille d'Attale.

— Il n'y a point ici d'homme qui s'appelle Firmin. Il y a ici Aspar, le fils de Thorismond.

Le moine éleva la voix en disant cette parole qu'il croyait propre à produire un grand effet; mais Euric répondit froidement :

— C'est juste, et j'ai eu tort de lui donner un nom qui ne lui appartient plus. Oui, continua-t-il, ce jeune homme est Aspar, le fils de mon frère infortuné, qui, égaré par la vengeance, a frappé Théodoric. Vous le saviez déjà tous, et je ne veux point contester un nom qui vous eût été sacré s'il n'était déjà souillé par une horrible suite de crimes et de lâchetés. La séduction d'une jeune fille, l'espionnage, la délation, les projets de meurtre insolemment avoués, et enfin le meurtre lui-même. Je ne viens point nier ce qui est la vérité; car je veux que mon règne soit celui de la justice, et c'est pour cela que vous m'avez choisi. La nation visigothe est lasse de ces rois régicides qui traînent à leur suite une vengeance toujours prête à jeter l'État dans les dangers d'une rivalité crimi-

nelle ; tu as donc raison : c'est Aspar, fils de Thorismond, que j'accuse du meurtre de Théodoric.

— Puisse Dieu faire que tu aies raison quand tu as dit que la nation visigothe était lasse des rois régicides ! s'écria Barthélemi avec une autorité si puissante qu'elle étonna tous ceux qui pouvaient l'entendre ; car, s'il en est ainsi, roi régicide, descends de ce trône, viens à cette place, car moi je t'accuse d'avoir assassiné ton frère. Visigoths, reprit-il en montrant Aspar et Euric, voici le roi, et voici le coupable !

Malgré toutes les précautions d'Euric, cette accusation si formelle étonna les Visigoths, et un murmure profond se fit entendre : chacun se pencha pour examiner la figure de ce moine hardi et surprendre le trouble qu'il avait dû causer à Euric. Mais la surprise augmenta encore lorsqu'on vit Euric se laisser aller à un rire inconsidéré. Le bruit qui s'était élevé redoubla, les plus éloignés, voyant rire le prince et entendant le murmure dont il était entouré, se prirent à rire de même, croyant que chacun partageait son hilarité, et ce tumulte n'était pas calmé qu'Euric disait en continuant à rire :

— Ah ! je reconnais ce moine... c'est ce fou qui a failli faire périr Narbonne dans le cirque... c'est Barthélemi... Emmenez cet homme...

Cet ordre parut si étrange, que quelques personnes en témoignèrent leur étonnement...

— Emmenez cet homme, reprit Euric, et surtout qu'on ne le maltraite point... il est digne de pitié pour le malheur dont il est frappé.

— Je témoigne de la vérité! s'écria Barthélemi d'une voix retentissante.. j'ai vu le crime... j'étais près du lieu où il a été commis...

— Écoutez-le, reprit Aspar, il dit la vérité: c'est Dieu qui l'envoie ici, après l'avoir placé près de l'endroit où le meurtre s'est accompli. Euric, oui, tu es le meurtrier de ton frère!

— Je suis le roi des Visigoths, dit Euric en se levant de son siége, et avec un tel éclat de voix qu'il retentit jusqu'aux extrémités du forum, et je demande qu'Aspar, fils de Thorismond, soit condamné à mort.

— Oui, la mort! la mort! s'écrièrent des voix lointaines... la mort! la mort! répéta-t-on de tous côtés, tandis que les plus rapprochés se consultaient.

— La mort! dirent les gardes d'Euric, à qui l'or avait donné d'avance une opinion. — La mort! répétèrent ceux que l'ambition ou la crainte attachaient à la fortune du nouveau roi, et bientôt le cri unanime, la mort! retentit d'une extrémité à l'autre de la place.

— Le peuple est unanime, dit Euric, et son

pouvoir est au-dessus du mien. Le jugement est irrévocable, car il est le juge souverain. Aspar, je prononce la peine de mort contre toi.

Un moment après, Firmin et le moine Barthélemi furent entraînés de l'enceinte des juges, et ils durent à l'effort des gardes qui les entouraient de ne pas être massacrés par la justice populaire.

Le triomphe d'Euric était complet, et rien ne semblait devoir le troubler, lorsqu'un bruit lointain se fit entendre, et un homme couvert de poussière, pâle et exténué, parut à l'extrémité du forum; cet homme, c'était Frédéric. La foule à son aspect se rangea, et le laissa arriver jusqu'au pied du tribunal. La nouvelle qu'il apportait devait singulièrement contrarier les projets d'Euric. En effet, il apprit aux nobles visigoths qui entouraient le tribunal, comment son frère l'avait éloigné du palais de Théodoric, où il avait été appelé; comment lui, Frédéric, avait emmené Sathaniel hors de Narbonne, sur la prière instante de son époux.

Cette lumière, jointe à la déclaration de Barthélemi, éclaira tout à conp les Visigoths; chacun frémit de l'arrêt qui venait d'être prononcé; mais ils s'aperçurent trop tard qu'Euric était véritablement leur roi et leur maître. Sur un signe, les gardes, qu'il avait placés autour de lui, tirèrent leurs épées, et le roi s'empressa de détourner leur attention de ce qu'ils venaient d'entendre en de-

mandant à Frédéric ce qu'il avait fait de Sathaniel.

— Ton épouse, répondit celui-ci...

— Sathaniel n'est plus mon épouse, repartit Euric en l'interromprut : continue toutefois, et dis-moi ce que tu en as fait ?

— Sathaniel, dit Frédéric, est au pouvoir du Bagaude Armand, qui, accompagné de quelques-uns des siens, nous a surpris au moment où nous venions de quitter Narbonne et presque aux portes de cette ville.

— Sathaniel, s'écria Euric, Sathaniel et le Bagaude Armand ! C'est donc la guerre que tu nous annonces ?

— Sathaniel ignore encore que tu l'as chassée du trône où tu viens de t'asseoir, et moi-même je n'étais pas encore parvenu à m'échapper, quand j'ai appris que notre frère avait été lâchement assassiné.

— Et quand elle le saura, et qu'elle saura aussi que j'ai brisé le lien infâme qui m'a été imposé, ce sera la guerre, te dis-je, la guerre avec cette troupe de brigands qui promènent partout le meurtre et le pillage ; préparez-vous donc à la guerre, compagnons ; car, avant de penser à de nouvelles conquêtes, il faut purger nos états de cette race d'assassins, toujours prête à profiter de l'éloignement du vainqueur pour susciter la révolte et allumer la guerre civile.

Et, sans en dire davantage, il se leva et rentra dans son palais, tandis que la foule s'écoulait de tous côtés, en se rendant aux fêtes et aux jeux qui avaient été préparés pour la distraire des graves événements de ce jour.

Par une précaution digne en tout de l'habileté d'Euric, le supplice de Firmin fut retardé jusqu'au moment où il quitta Narbonne; de cette manière il put emmener avec lui l'immense majorité des Visigoths en qui la vue du fils de Thorismond pouvait faire renaître des remords et des regrets. Ainsi qu'il l'avait prévu, Armand avait commencé ses hostilités et avait apporté à Euric de justes motifs de s'éloigner pour aller le combattre. Plusieurs corps de Visigoths avaient été surpris et massacrés par les Bagaudes; plusieurs villages, soumis à la domination des vainqueurs des Romains avaient été saccagés et livrés aux flammes. Cette guerre d'extermination qui avait, à plusieurs reprises, épouvanté la grande république elle-même, recommençait avec toutes ses fureurs et ses horribles désastres. La nécessité de la faire cesser détourna le peuple et les nobles de l'attention qu'ils auraient pu porter au sort d'Aspar, si la paix leur en avait laissé le loisir. Ce fut donc comme un criminel de la plus basse classe du peuple que le petit-fils du grand Théodoric, le fils du vainqueur d'Attila fut conduit à l'échafaud; et rien n'eût marqué ce jour

comme un jour solennel, si un événement imprévu n'était venu ajouter un intérêt puissant à ce spectacle que la population romaine de Narbonne avait suivi d'un œil indifférent.

Au moment où Aspar s'avançait vers le billot fatal où l'attendait la hache du bourreau, une jeune fille conduite et soutenue par un prêtre s'avança au devant du condamné. Tant de souffrances étaient écrites sur sa jeune et pâle figure, que personne ne put reconnaître en elle cette charmante Alidah, si fraîche et si suave, que nous avons montrée au commencement de ce livre. Aspar seul pouvait deviner tant de beautés éteintes sous tant de douleur. Pour s'approcher d'elle, il retrouva une force que semblaient avoir épuisée les tortures et les privations du cachot; il se dégagea des mains qui le tenaient, et la défaillante Alidah passa des bras d'Herme dans les bras de son amant.

— Toi ici ! s'écria Aspar, toi !

— Il a bien fallu que je vinsse ici, reprit Alidah d'une voix mourante, car j'ai vainement frappé à la porte de ta prison; on n'a point voulu me l'ouvrir.

— Mais, tu sais, tu sais, n'est-ce pas, dit Aspar, tu sais que je suis innocent?

— Je le crois, dit Alidah, et c'est pour cela que je viens te demander de donner à l'enfant que je porte dans mon sein, et qui naîtra bientôt, le nom d'un noble visigoth.

— Le nom d'un innocent et d'un martyr, dit Herme. Agenouillez-vous, enfants, pour que celui qui va paraître le premier devant Dieu ne soit point accusé d'avoir laissé sur la terre une victime de ses folles passions, pour que celle qui a commis une faute en reçoive l'absolution devant Dieu et devant les hommes.

Les deux jeunes gens, âmes faibles et tendres, comme toutes celles que l'ambition humaine brise et écrase dans sa course de fer, les deux jeunes gens tombèrent à genoux sur le pavé, le pieux évêque prononça la bénédiction nuptiale sur la tête de ces deux mourants, et lorsque après de si longues traverses, la main du prêtre les eut unis, celle du bourreau les sépara.

Cependant ils ne moururent pas tous deux dans ce jour fatal. Aspar offrit à la hache une tête aussi fatiguée de tous les crimes dont il avait été témoin, que résignée aux épreuves cruelles auxquelles le Très-Haut l'avait réservé.

Alidah vécut pour voir vivre son fils, et quand ce dernier descendant des Baltes eut atteint cet âge où les soins maternels peuvent être remplacés par ceux de l'amitié, elle le confia au vénérable Herme et se retira dans une solitude où elle appela autour d'elle les femmes qui n'osaient pas braver les douleurs de la vie et celles qui ne pouvaient plus les supporter. Et cette contrée dut à l'infortunée Ali-

dah le premier couvent de femmes qui y fut établi.

Euric marqua aussi son passage sur la terre d'une manière bien digne de lui. Après plusieurs mois de guerre contre le Bagaude Armand, reconnaissant enfin qu'il ne pourrait jamais se rendre maître, par la force, d'un homme qui se servait de montagnes comme de forteresses, qui le fatiguait par des combats incessants et imprévus, Euric fit demander une entrevue au Bagaude Armand, sous ce même chêne royal où ils s'étaient rencontrés tous deux pour la première fois.

Comme la première fois, ce fut Mascezel que la prudence d'Euric avait retenu esclave près de lui, ce fut Mascezel qui alla porter à Armand le message de son maître, et, comme la première fois encore, ils se trouvèrent face à face sur cette colline: mais cette fois l'habileté d'Euric trompa la haine du Bagaude.

Cependant toutes les précautions avaient été prises; un nombre égal de guerriers les avaient suivis de chaque côté jusqu'au pied de la colline; une autre troupe moins nombreuse, mais d'une force égale, les avait accompagnés jusqu'à quelque distance du chêne royal; tous deux étaient sans armes, mais l'un avait compté sur sa force et l'autre sur son adresse. Et quand Armand, voyant approcher le prince monté sur son cheval, cherchait à quel endroit et comment il pourrait le saisir,

Euric lui lança ce terrible filet avec lequel les Visigoths savaient s'emparer des bêtes fauves les plus redoutables (31). Le nœud fatal se noua au cou du Bagaude, et le prince, ayant détourné son cheval, entraîna au galop le malheureux, qui cherchait vainement à se débattre, et dont les mains crispées labouraient cette terre qui lui avait appartenu, et y laissaient une longue trace de sang.

Quand le prince arriva au pied de la colline, son ennemi était mort, et le peu de Bagaudes qui avaient accompagné Armand, surpris et entourés de tous côtés, s'enfuirent ou tombèrent sous les coups des Visigoths. Dès qu'ils furent dispersés, Euric monta sur cette colline dominée par le chêne auquel on disait que le destin des Gaules était attaché ; mais, soit qu'il craignît la vertu magique qui lui était attribuée, soit qu'il voulût le laisser debout comme un trophée de son mépris pour la superstition populaire, il y fit suspendre le cadavre d'Armand comme un exemple terrible de sa justice, et la Narbonnaise dut à Euric la première fourche patibulaire. Après cette exécution, il osa passer la nuit et dormir sous ce chêne et sous ce cadavre qui y était pendu : et certes une grande fortune était réservée à cet homme, ou un instinct de sang devait lui faire deviner les crimes qui veillaient autour de lui ; car, au milieu de cette nuit, quand tout dormait, une ombre blanche se glissa

dans les ténèbres, une femme s'approcha de la couche sur laquelle Euric était étendu, et, tirant un poignard de son sein, elle allait l'en frapper, quand Euric, lui arrêtant soudainement le bras, lui dit d'un ton léger et railleur:

— Sathaniel, je t'attendais.

Ce n'était plus Sathaniel éblouissante de beauté, qui avait subjugué tant de nobles cœurs, c'était une femme misérable, que le Bagaude Armand avait traînée sous des haillons, à la suite de ses courses aventureuses. Euric la considéra à la lueur d'un flambeau de résine qu'il venait d'allumer.

— Puisque tu as tué tous tes ennemis, lui dit Sathaniel, pourquoi ne m'as-tu pas déjà tuée; il y a place pour ma tête sur l'échafaud d'Aspar, il y a place pour mon cadavre sur cet arbre où ta main royale fait naître de si nobles fruits.

— Non, dit Euric, tu ne mourras pas, car je t'ai aimée. Demain, accompagnée de ton père et de ton frère, tu quitteras cette contrée; demain un vaisseau te reconduira jusque sur la rive d'Afrique, et te rendra cette patrie que tu n'aurais jamais dû quitter.

— Et toi qui me laisse vivre, dit Sathaniel, tu crois donc qu'il y a un exil assez lointain pour que ma vengeance n'en puisse sortir?

— S'il en est ainsi, dit Euric, je l'attendrai.

— Et moi, répondit Sathaniel, je te jure de te

l'apporter, ou, si je ne puis te l'apporter moi-même, de te l'envoyer, ou, si je ne puis te l'envoyer à toi, de l'envoyer à ceux de ta race, jusqu'à ce qu'elle disparaisse de ce monde. Regarde ce chêne, les Visigoths y ont pendu le dernier Gaulois, les Arabes y pendront le dernier Visigoth.

Cette fatale prédiction devait s'accomplir, mais Euric ne devait pas être la victime. Il continua à régner sans ennemis, sans rivaux, toujours vainqueur et toujours heureux, jusqu'à ce que, selon l'expression de Grégoire de Tours, « Dieu brisa dans ses mains son sceptre de fer, » car Dieu seul était plus puissant qu'Euric.

FIN.

NOTES.

(1) — Narbonne.

Salve Narbo potens salubritate
Urbe et rure simul bonus videri,
Muris, civibus, ambitu, tabernis
Portis, porticibus, foro, theatro,
Delubris, capitoliis, monetis,
Thermis, arcubus, horreis, macellis,
Pratis, fontibus, insulis, salinis,
Stagnis, flumine, merce, ponte, ponto.
Unus. . . . etc., etc.

(*Sid. Apoll.*, *Carm.* XXIII.)

(2) — Tes pavés faits de pierres asarotiques.

Non tu marmora, bracteam, vitrumque
Non testudinis indicæ nitorem
Non si quas eboris trabes refractis
Rostris marmarici dedere barri,
Figis mœnibus aureasque portas
Exornas asaroticis lapillis
Sic per. . . . etc., etc.

(*Sid. Apoll.*, *Carm.* XXIII.)

Nous avons arrêté l'attention du lecteur sur les pierres asarotiques, parce qu'elles nous ont paru remarquables. Les Romains en paraient leurs salles à manger et les teignaient de toutes sortes de couleurs; ils les couvraient de peintures qui représentaient les choses les plus usuelles d'un repas, telles que des couteaux, des fourchettes, des morceaux de pain et souvent même des bouteilles renversées et cassées, de manière que la malpropreté passait pour du luxe, puisque le luxe cherchait à représenter par la peinture le désordre et la malpropreté. Ces pierres avaient en outre la propriété d'absorber tous les liquides.

« Testulis in varios colores tinctis quales in asarotis pavimentis, de quibus Stetius Tiburtino Vopisci et Plinius, lib. XXXVI. Solus Pergami statuit quem vocant asaroton æcon, quoniam purgamenta cœnæ in pavimento, quæque everri solent, veluti relicta fecerat parvis e testulis tinctis in varios colores. » (*Sirmond.*)

(3) — Pour arriver les premiers à la distribution de la sportule.

Distributio solemnium sportulorum. Les *sportulæ* ou *sportellæ* étaient de petits paniers qui étaient supposés contenir une quantité de provisions chaudes de la valeur de cent quadrantes, ou environ vingt-cinq sous. On les rangeait avec ostentation dans la première salle, et on les distribuait à la foule affamée qui assiégeait la porte. Les satires de Juvénal et les épigrammes de Martial font souvent mention de cette coutume fastueuse et peu délicate. Voyez aussi Suetonius (*in Claud.*, c. XXI;

in Neron., c. XVI; *in Domitian.*, c. IV-VII). Ces paniers de provisions furent ensuite convertis en larges pièces d'or et d'argent monnayé, ou de vaisselles qui, dans les occasions solennelles de mariage ou de consulat, etc., étaient réciproquement données et acceptées par les citoyens du premier rang. (Voyez *Symmaque*, *Épist.* IV, 55, IV, 124, et *Miscell.*, p. 256.)

(4) — ... Et la dévoreront en secret.

C'était là véritablement l'origine de cette sportule à laquelle, plus tard, on vit accourir des sénateurs eux-mêmes. Juvéval nous les montre cachés dans leurs litières et venant mendier des présents à la porte d'un Auguste ou d'un César.

(5) — ... Du four de son quartier.

Pour la commodité des plébéiens paresseux, on substitua aux distributions de grain qui se faisaient tous les mois, une ration de pain que l'on délivrait tous les jours. Un grand nombre de fours furent construits et entretenus aux frais du public; et, à l'heure fixée, chaque citoyen, muni d'un billet, montait l'escalier qui avait été assigné à son quartier ou à sa division, et recevait, ou gratis, ou à très-bas prix, un pain du poids de trois livres pour la subsistance de sa famille. (*Amm. Marcellin.*)

(6) — La légende d'un saint.

« Les longues robes de soie ou de pourpre de nos

nobles modernes flottent au gré du vent, et laissent apercevoir, ou par adresse, ou par hasard, de riches tuniques ornées d'une broderie qui représente différents animaux. »

(*Ammien Marcellin.*)

M. de Valois a découvert dans une homélie d'Osterim, évêque d'Amasia (*ad Ammian.*, XIV, 6), que c'était une mode nouvelle de représenter en broderies des ours, des loups, des lions, des tigres et des parties de chasse, et que les élégants plus dévots y substituaient la figure ou la légende de leur saint favori.

(7) — Ma fille est une des douze cents danseuses qui appartiennent à l'entrepreneur du théâtre.

Les vastes et magnifiques théâtres de Rome avaient toujours à leurs gages trois mille danseuses et autant de chanteuses, avec les maîtres des différents chœurs.

(*Amm. Marcellin.*)

(8) — Les dyptiques qu'il fit distribuer étant de l'ivoire le plus pur incrusté d'or.

Les dyptiques étaient le registre public sur lequel s'inscrivaient les noms des consuls et des magistrats chez les païens; des évêques et des morts chez les chrétiens. Les dyptiques profanes étaient d'élégantes tablettes, et s'envoyaient souvent en présent; on les donnait même aux princes, et alors on les faisait dorer, comme il paraît par *Symmaque*, l. II, p. 81. Le plus ordinairement, ceux qu'on donnait étaient d'ivoire. Les con-

suls en faisaient distribuer au peuple le jour de leur élection.

(9) — L'envie d'un monarque asiatique. (*Gibbon.*)

(10) — Depuis le plus vieux jusqu'au plus jeune. (*Gibbon.*)

Sénèque raconte trois circonstances curieuses relativement aux voyages des Romains (ep. CXXIII.) : 1° ils étaient précédés d'une troupe de cavalerie numide qui annonce un grand seigneur par une nuée de poussière ; 2° on chargeait sur des mules non-seulement les vases précieux, mais encore les ustensiles fragiles de cristal et de *murra*. Le savant traducteur français de Sénèque (t. III, p. 402-422) a presque démontré que *murra* signifiait des porcelaines de la Chine et du Japon. 3° on enduisait d'une espèce d'onguent les belles figures des jeunes esclaves, pour les mettre à l'abri des effets du soleil ou du grand froid. Ammien Marcellin parle de l'ordre observé pour les eunuques.

(11) — ... Loir magnifique.

Ce petit animal habite les bois et paraît privé de mouvement dans les froids rigoureux (*Pline*, t. VIII, p. 81.) Ce mets, si recherché que le commerce en était fait par des sénateurs, ce mets fut encore plus recherché sur les tables somptueuses depuis la défense ridicule des censeurs. On assure qu'on en fait encore un très-grand cas aujourd'hui à Rome, et que les princes de la maison de Colonne en font souvent des présents.

(12) — . . Que lorsqu'ils eurent donné quittance.

Parmi les traits de satire d'Ammien Marcellin, celui-ci nous a paru digne d'être mis en scène.

(13) — Les lupercales.

Fêtes instituées dans l'ancienne Rome à l'honneur de Pan, *lupercalia*. Les lupercales se célébraient le 15 des calendes de mars, c'est-à-dire le 15 février, ou, comme dit Ovide, *Fast*, lib. II, le troisième jour après les ides. On croyait qu'elles avaient été établies par Évandre. Elles durèrent jusque sous l'empereur Anastase et le roi Théodoric, et par conséquent longtemps après l'établissement du christianisme. L'acte de Théodoric qui les abolit existe encore. (*Gibbon.*)

(14) — L'héroïsme du moine Télémaque.

Ce fut au moine Télémaque que l'on dut l'abolition définitive des gladiateurs. Assistant à un spectacle à Rome, il se précipita au milieu du Cirque et sépara les combattants. Dans le premier élan de sa colère, le peuple le massacra ; mais bientôt, reconnaissant le noble dévouement de ce martyr, il rendit les plus grands honneurs à sa mémoire.

(15) — Le Visigoth Théodoric avait aboli cette fête...

Voir la note 13.

(16) —

La description de la maison de Maximius a été extraite presque textuellement de Sidonius Apollinaris, ep. II, lib. II. *Sidonius Domitio suo salutem.*

(17) — Le tracé des routes et des chemins qui les coupaient en tous sens.

Végèce parle souvent des cartes nécessaires à la conduite des armées. César avait une carte des Gaules, Agrippa de même. Il existait une carte générale de l'empire romain; cette carte fut rapportée dans la Gaule par les Francs lors de l'expédition de 445, et ensevelie dans un monastère, où elle resta ignorée pendant près de dix siècles.

Dans le quinzième, lorsque les savants s'occupaient de fouiller et de rechercher dans les bibliothèques des monastères, pour en déterrer des manuscrits dignes de l'imprimerie, cet itinéraire tomba entre les mains de Conrad Peutinger, jurisconsulte à Augsbourg. Après sa mort cette carte fut connue sous le nom de carte de Peutinger.

(18) — ... Il a condamné ceux qui ne pourraient payer cette amende à être éternellement esclaves.

Toutes ces dispositions sont relatées dans le Code visigothique.

(*Cod, visig.* lib. IX, tit. II, leg. 1, 2, 4, 8, 9.)

(19) — ... A la manipule qui lui obéit.

On appelait manipule, dans l'organisation primitive des légions romaines, les dix hommes commandés par le décurion; plus tard on s'est servi indifféremment du nom de manipule pour celui de cohorte; mais telle était sa première signification.

(20) — ... Pour en faire autant de soldats qui défendent la patrie.

Ces paroles furent adressées textuellement à l'empereur Honorius par un évêque plus jaloux de la liberté et de l'indépendane romaines que les empereurs eux-mêmes.

(21) — Je suis exempt du service militaire.

Ce fut Théodosien qui établit cet abus, par lequel on pouvait s'exempter du service militaire en donnant une somme d'argent.

(22) — ... Ce serait appeler dans une heure l'égorgement de tous les maîtres, etc.

Plusieurs fois on voulut donner un costume particulier aux esclaves; mais on recula toujours devant le danger de leur montrer combien ils étaient nombreux. Du reste, ils profitèrent cruellement de la connaissance qu'ils avaient de l'endroit où leurs maîtres cachaient leurs trésors à l'époque de ces invasions terribles où

toutes les vengeances trouvèrent moyen de se satisfaire.

(23) — Ne sais-tu pas que dans le dernier sac de Rome par les Vandales...

Ce fut particulièrement dans ce sac que les esclaves, comme nous l'avons dit plus haut, firent cruellement payer à leurs maîtres les mauvais traitements qu'ils en avaient reçus; et, si l'on en croit quelques historiens, ils firent peut-être plus de victimes que les barbares eux-mêmes.

(24) — Les bénéficiaires.

Parmi les propriétés domaniales de la Gaule, les empereurs en avaient détaché une quantité considérable, dont la jouissance a été abandonnée, à titre de récompense, à des citoyens hors de la *conscription*, viagèrement seulement, et à la charge de reversion au domaine au décès de concessionnaire : c'est là ce qu'on appelle *bénéfice militaire*.

Les citoyens qui en avaient la jouissance prenaient le nom de bénéficiaires et devaient le service à l'État. N'y aurait-il pas là une portion de l'origine des fiefs... et la féodalité ne serait-elle pas autant romaine que normande ?

(25) — ... La solde en nature qui leur était due.

Les troupes visigothiques, quand elles se mettaient en marche, recevaient leur solde, non en argent, mais

en provisions, en espèces. (*Cod. visig.*, lib. II, titre I, leg. XXVI; lib. VIII, tit. II, leg. IX.)

(26) — ... Limailles de fer rougies dans le feu.

Quinte-Curce fait mention de ce procédé en parlant du siége de Tyr.

« Si clypeos æneos multo igne torrebant, quos repletos arena cœnoque decocto, ex muris subito devolvebant. »

(*Poliorc.*, p. 191.)

(27) — Ils s'étonnaient d'en voir partir des nuées de flèches enflammées.

« Malleoli velut sagittæ sunt et ubi adhæserint, quia ardentes veniunt, ibi universa conflagrant. »

(*Végèce.*)

« Figurantur hac specie : sagitta et cannea, inter spiculum et arundinem, multifido ferro coagmentata, quæ in muliebris colli formam concavatur, ventre subtiliter et plurifariam latens. »

(*Amm. Marcellin.*)

« Ut sic emissa lentius arcu invalido (ictu enim rapidiore extinguitur) et si hæserit usquam tenaciter cremat. »

(*Amm. Marcellin.*)

(28) — Abraxas.

C'est à la fois le nom de pierres précieuses, sur lesquelles on gravait des caractères hiéroglyphiques, et le

nom d'un dieu cabalistique. Ces pierres, qui ne s'appelaient abraxas qu'à cause du nom qu'on y gravait, étaient considérées comme des charmes et des amulettes très-puissantes. D'après saint Irénée, ce nom, ce mot, ce dieu, ce signe de reconnaissance fut inventé vers le milieu du deuxième siècle. Nous ne chercherons pas à deviner s'il veut dire soleil, ou à donner un tableau des nombres qui se trouvent dans les lettres; mais nous dirons avec lui qu'il fut le mot de ralliement de tous les hommes liés à quelque association secrète ou à des pratiques occultes. La franc-maçonnerie n'a pas d'autre origine, la cabale non plus, et Abraxas est le dieu de toutes les sectes occultes. Du reste, je profite de cette note pour dire qu'à l'exception de la partie surnaturelle de l'histoire de Sathaniel, elle repose toute sur des coutumes et des mœurs vraies. Ce n'est pas sans intention que j'ai fait Sathaniel de la famille qui, quelques années plus tard, vit naître Mahomet. Quand aux pèlerinages à la Mecque, ils existaient avant lui. D'une autre part, les Juifs, que les Arabes appelaient les peuples du *grand livre* (la Bible), avaient accepté l'origine qu'il leur donne et regardaient Ismaël comme leur générateur.

(29) — Théodoric avait nommé des officiers pour la conservation des monuments.

Ce ne fut pas le Théodoric qui paraît dans notre roman qui prit cette mesure, mais le Théodoric, roi des Ostrogoths, maître de l'Italie. J'ai attribué ce trait au roi des Visigoths, moins pour lui en faire un honneur

personnel que comme caractérisant l'esprit de cette race, mal à propos regardée comme complètement barbare.

(30) —

Cette loi fut véritablement si funeste, que plus de dix siècles après elle fit condamner à mort un des hommes les plus vertueux de notre histoire. Ce fut cette loi Théodosienne que Léon introduisit plus tard dans le code visigothique, qui fit condamner l'infortuné de Thou.

(31) — Le filet avec lequel les Visigoths savaient s'emparer des bêtes fauves les plus redoutables.

Idace parle souvent de ce filet des Visigoths, et Gibbon n'hésite pas à dire qu'ils en faisaient une arme contre leurs ennemis. Les Visigoths s'en servaient comme les Mexicains se servent encore aujourd'hui de filets dans leur chasse des bêtes féroces. Il est donc permis de présumer que les Visigoths s'étant pour la plupart retirés en Espagne, apportèrent cet instrument aux Espagnols, et que les Espagnols, dans la conquête du Mexique, l'apportèrent à leur tour aux Mexicains. Le filet des Mexicains remonte donc au filet des Visigoths.

MACHINES DE SIÉGE.

Il y avait deux moyens d'attaquer les places, par l'escalade et par la brèche.

Ad capiendos muros scalæ vel machinæ plurimum valent, si ea magnitudine compactæ fuerint, ut altitudinem exsuperent civitatis. (*Végèce*, liv IV.)

Pour l'escalade, la première mesure à prendre était de s'assurer de la hauteur des murs, afin d'y proportionner les échelles ou autres machines qui doivent servir de conducteur.

Pour obtenir cette mesure exacte, on lançait au plus haut du mur une flèche qui emportait avec elle un long fil, et l'élévation de la muraille était estimée sur la longueur connue du fil.

Linum tenue et expeditum uno capite nectitur in sagitta quæ quum ad muri fastigium directa pervenerit, ex mensura lini murorum altitudo deprehendatur.

(*Végèce*, liv. IV.)

Les échelles étaient de plusieurs espèces : les unes d'une seule pièce ; les autre brisées. Appien appelle ces échelles *plicatiles*. Elles sont composées de plusieurs morceaux qui peuvent se ployer et se déployer : *Quæ pluribus partibus constant, et plicari, rursumque explicari possint, aut ipsi gradus removeri, et recondi quasi in vaginam stipite coeunte.* (*Just. Lips.*, *Poliorc.*)

Il y avait aussi des échelles formées avec de fortes courroies de cuir tordu, frottées de graisse aux jointures (*Plut.*, *in Arato*). Il y en a en étoupes et en cordes : *E stupeis funibus, instar retis, contexta.*

On se servait aussi pour escalader de la tortue-bouclière, de la terrasse, des tours et de la bascule.

La tortue-bouclière se forme de plusieurs étages de boucliers : *Densatis super capita scutis, primi instabant armati; alii post hos.* (*Amm. Marcell.*, liv. XXVI.) Les étages se succédaient ainsi jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus aux papapets. Jules César employa une tortue à trois étages en Belgique : *Nam testitudine parti murorum admota, quum armati superstantes subissent, propugnatoribus muro fastigio altitudine æquabantur.* (*Cæs.*, *in Belgic.*) Les tortues pouvaient supporter des chevaux et des chars : *Quorum scuta in caput sublata vel currus sustineant, atque etiam equitibus sint vehendis.* (*Pol.*, *p.* 31.) *Adeo enim valide firmant, ut super eum homines aliquot ingredi possint, imo etiam equi et currus agi.* (*Dion.*)

Appien, en parlant du cheval de guerre, parle de sa tranquillité à se tenir sur la plate-forme d'une tortue. *Quietus quando clypeum super caput latum transversum sustentat.*

Je suppose que ceci excuse suffisamment le combat d'Euric et d'Armand.

La terrasse est l'*agger* ou l'*aggestus* des Latins : *Agger autem ex terra lignisque extollitur contra murum de quo tela jaceret.* (*Végèce*, liv. IV, chap. II.) Ces terrasses avaient quelquefois trente, quarante ou cinquante pieds : *Interdum tricenos pedes per quadrum, interdum quadragenos vel quinquagenos.* (*Végèce*, liv. IV.)

Les plus redoutables instruments d'escalade étaient les tours ou mobiles.

Ces tours étaient de grands bâtiments assemblés avec des poutres et des madriers, et revêtus de peaux crues

et de couvertures de laine pour les mettre à l'abri du feu de l'ennemi. Leur hauteur devait dépasser les tours les plus élevées des remparts.

Il y avait de ces tours établies sur des terrasses à pied fixe, et dont la fabrication se faisait sous les yeux mêmes des assiégés.

Au siége de Massade, en Judée, Sylla fit élever une terrasse de cinquantes coudées, sur laquelle il plaça une tour de soixante coudées (*Joseph., de Bell. Judaic.*); Constantin en fit autant au siége de Byzance : *Incumbens oppugnationi urbis, Constantinus, aggerem æquali altitudine cum muris excitans, turres in eo constituit ligneas, altiores ipsis muris.*

(*Zozim.*, lib. II.)

Il y en avait d'autres qui étaient mobiles, et qui approchaient des murs à l'aide de roues ou de rouleaux. Elles s'appelaient *turres rotatæ*. Diodore de Sicile en attribue l'invention à Denys l'ancien : *His plures rotæ, arte mecanica, subduntur, quarum lapsu volubili magnitudo tam ampla moveatur.* (*Végèce*, liv. IV.)

On avait même imaginé des tours portatives : *turres portatiles*, ou *plicatiles*.

Aussitôt que la tour *ambulatoire* était proche des remparts, on voyait s'avancer de son second étage un pont à coulisses formé de deux membrures, dont l'espace intermédiaire était rempli par des planches; les deux côtés garnis de clayonnage en forme de parapet. Ce pont s'abaissait (*circa mediam vero partem accipit, pontem factum de duobus trabibus, septum de*

vimine, quem subito elatum inter turrim murumque constituunt) (*Végèce*, liv. IV.) sur le sommet des remparts et en livrait l'accès à des flots de soldats armés qui s'y précipitaient, et descendaient ensuite dans la place, à l'aide d'échelles toutes préparées à cet effet; leur descente était protégée par les soldats logés sur l'étage supérieur de la tour, et qui accablaient les assiégés d'une nuée de traits et de pierres. Pendant cette agitation des deux premiers étages, une autre opération s'exécutait au rez-de-chaussée de la tour, rempli de *sapeurs* et de *mineurs* qui, hachant et perçant, démolissaient le pied des murs; et l'on peut imaginer quel travail ce devait être pour des remparts d'avoir à se défendre contre cette triple attaque.

Les assiégés n'avaient d'autre moyen pour éviter cette espèce d'abordage, que d'élever leurs murailles au-dessus de la tour, de manière à faire disparaître le niveau, indispensable pour cette opération : *Constat autem inefficax machinarum usus, si inveniatur inferius.* (*Végèce*, liv. IV.)

Il y a aussi une autre invention dont on se sert avec avantage, c'est celle de faire hisser sur le rempart des paniers remplis d'hommes armés, à l'aide d'une machine appelée *tollenon*, et qui peut se rendre en français par le mot bascule. La construction en est fort simple. On implante en terre un poteau très-fort et de la plus haute élévation possible, qui porte une entaille à son extrémité supérieure : *Una trabes in terram prœalta defigitur.* Dans cette entaille, on place transversalement un long mât, qui n'est pas assis sur son milieu, mais de manière qu'il y ait un côté plus long

qui facilite le jeu de la bascule : *Cui in summo vertice, alia transversa trabes : longior dimensa medietate connectitur; eo libramento, ut si unius caput depresseris, aliud erigatur.* (*Végèce.*)

A la portion la plus courte, qui est dirigée vers l'ennemi, on ajuste un vaste panier ou corbeille qui contient un certain nombre d'hommes armés (*in uno capite de cratibus sive tabulatis contexitur machina, in qua pauci collocantur armati*); ceux-ci se trouvent rapidement élevés jusque sur les remparts aussitôt que l'autre extrémité du levier a été abaissée à force de bras et de cordes : *Nunc per funes uno attracto, depressoque alio, capite, elevati imponuntur in murum.* On remplaçait, comme je l'ai dit dans ce livre, les paniers par des crochets. (*Végèce.*)

En outre de ces machines, il y a encore la tortue, le bélier, l'hélépole, la vigne, les mulots.

La tortue (machine de siége qui ne doit pas être confondue avec celle dont nous avons déjà parlé), ainsi nommée de ce que dans son ensemble et dans son jeu elle représente assez bien les mouvements de cet animal : *Testudo autem a similitudine veræ testudinis vocabulum sumpsit : quia sicut illa modo reducit, modo profert caput; ita machinamentum hoc interdum reducit trabem, interdum exserit, ut fortius cœdat.* (*Végèce*, liv. I.)

Elle est encore mieux connue sous le nom de *bélier*, qui est celui de la principale pièce. C'est un châssis formé de membrures ou madriers, qui sont couverts de cuirs crus, de couvertures de poil ou de pièces de laine pour être à l'abri du feu. Cette construction renferme un grand frêne ou sapin revêtu de lames de

fer et dont une extrémité est garnie d'un fer long et crochu, qui sert à arracher les pierres de la muraille, et alors cette pièce prend le nom de *faux* ou de *tarrière;* mais le plus souvent cette poutre, au lieu d'un fer *crochu* ou *pointu*, est armée d'une tête de fer ou de fonte, et alors elle s'appelle *bélier*, ou *poutre ariétaire : Et appellatur aries, vel quod habet durissimam frontem qua subruat muros; vel quod, more arietum, retrocedit, ut, cum impetu, vehementius feriat.* (*Végèce*, liv. IV.)

Cette poutre tient au haut du châssis par une forte chaîne qui la suspend en forme de balance.

Voici comment on s'en sert ; on la retire en arrière autant que possible, à force de bras, et, parvenue à son plus grand éloignement, on la lâche rapidement sur la muraille, puis on la reprend pour la renvoyer encore. Quand cette machine est vigoureusement manœuvrée, elle est d'un succès infaillible : ses coups redoublés entr'ouvrent les édifices les plus solides et les murailles les mieux conditionnées : *Qua crebritæ te (velut reciproci fulminis impetu) ædificiis scissis in rimas, concidunt structuræ laxatæ murorum.* (*Amm. Marcellin.*) Et si ce que l'on débite sur les ravages de cet instrument est exact, c'est avec raison qu'on lui donne le nom d'*exterminateur*: *Exterminatorio instrumento (quod arietem vocant) facto.* (*Paul Diac.*)

Il y a une autre espèce de tortue qu'on appele *helipole*, et dont on faisait grand cas. L'extérieur de la cage est le même que celui de la tortue ariétaire; mais au lieu de renfermer un *arbre mobile*, cette machine

porte un front armé de pointes en forme de *trident*. Sous cette machine sont renfermés beaucoup de soldats qui la font marcher, avec des roues et des cordes, contre la partie la plus faible de la muraille, où elle ne tarde pas à faire une grande brèche : *Collisis parietibus aditus patefacit ingentes*. (*Amm. Marcellin.*)

On se sert aussi d'une machine d'abord appelée *vigne*, et que le soldat a surnommée ensuite *la chatte*. C'est une galerie de sept pieds de haut sur huit de largeur et seize de longueur, formée d'une charpente légère avec un double toit de planches et de claies. Les côtés sont défendus par un tissu d'osier impénétrable aux coups de pierres et aux traits, et le tout est revêtu en dehors de cuirs frais et de couvertures de laines. On pose de front plusieurs de ces galeries, sous lesquelles les assiégeants s'avancent à couvert jusqu'au pied des remparts, pour les saper et en préparer la chute.

On se sert aussi de mulots, qui sont de petites machines couvertes sous lesquelles les assiégeants comblent les fossés et aplanissent le terrain au pied des murailles pour faciliter l'approche des tours mobiles et des tortues. Elles sont encore employées à démolir le bas des remparts.

Outre ces machines, qui attaquent le matériel de la place assiégée, il y en a d'autres qui sont dirigées contre ceux qui sont dedans, et surtout contre ceux qui la défendent : telles sont la catapulte, le baliste, l'onagre, le scorpion, le mantelet, etc.

La catapulte : chacun la décrit à sa manière, et tout ce que nous avons pu comprendre, c'est que c'était une *machine à traits* dont l'usage s'est insensiblement

perdu, parce qu'on a trouvé le moyen de tirer le même parti de la *baliste,* qui a fini par remplacer la *catapulte* et la faire abandonner.

Le baliste est une machine redoutable qui projette des pierres énormes, et qui fait aussi l'office de catapulte, en lançant des traits du plus fort calibre, tels que de *douze coudées* à la distance de vingt-cinq *stades.* Elle se compose d'un châssis solide, aux deux côtés duquel sont deux bras solidement arrêtés : *Ferrum inter oxiculos duos firmum compaginatur, et vastum in modum regulæ majoris extenditur.* (*Amm. Marcellin*, liv. XXII). Entre ces deux bras on ajuste transversalement une large règle de fer bien poli. Du milieu de cette règle sort et se projette en avant un style ou timon de fer carré, et portant dans toute sa longueur une rainure qui est destinée à servir de gîte à un trait : *Quadratus eminet stylus, extensius recto canalis angusti meatu cavatus.* (*Ibid.*) Enfin, à chaque côté de l'instrument, il y a une noix ou poulie qui tient une corde de nerfs bien tendue et d'une extrême force. Deux hommes robustes, exercés à cet emploi, relèvent la corde à l'aide d'un moulinet, jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à son dernier degré de tension sur une entaille fabriquée à cet effet. Alors, avec un ressort de détente, la corde se précipite sur la tête du trait de soixante livres de poids et de douze coudées de long (*hastam duodecim cubitorum.* (*Athen.*, *in Vita Hieronis*), et le chassant à la portée de trois stades, le met en état d'outrepercer tout ce qu'il atteint.

L'effet est si violent que le trait, en s'échappant du *canal*, fait feu, et qu'il donne la mort avant d'avoir été

aperçu : *Ex oculis evolat interdum ex nimio ardore scintillans, et evenit sæpius ut antequam telum cernatur, dolor lethale vulnus agnoscat.* (*Végèce.*)

A l'égard de la baliste *pierrière*, elle produit encore de plus grands ravages. On en distingue deux espèces, la petite et la grande.

La baliste de petite espèce ne lance que des poids de cent livres. Il en est autrement de *la grande baliste*, qui projette à la distance de mille pas des meules de moulins, des quartiers de rochers, des pierres de taille du poids de douze cents livres.

Stace dit :

Librati saliunt portarum in claustra molares.

On a même trouvé le moyen de lancer à la baliste des boulets, des cadavres d'hommes et de chevaux : *Equorum hominumque cadavera.* (*Poliorcet.*, p. 131.) *Catapultis ad viginti simul plumbeos graves globos emisit.* A part le bruit que fait de plus une batterie d'artillerie.

Il existe une autre espèce de baliste qui est, dans son genre, aussi redoutable que la grande baliste : c'est celle qu'on appelle *scorpion*, mais plus souvent *onagre* ou *âne sauvage*, parce qu'elle frappe par les œuvres placées en arrière, à la manière de ces animaux. *Ea re quod asini feri, cùm à venantibus agitantur, ita eminus lapides post terga calcinando, ut emittant, ut perforent pectora sequentium, aut perfractis ossibus capita illorum displodant.* (*Amm. Marcell. Ros.*, p. 283.)

Son effet est d'assaillir l'ennemi d'une nuée de cailloux, qui, lancés avec la violence de la foudre, distribuent les plus profondes blessures et balayent les remparts avec rapidité, plutôt par la force du jet que par le poids de la pierre : *Concussione violenta, non pondere.* (*Amm. Marcell.*)

Après ces grandes machines viennent celles d'un ordre inférieur, telles que le mantelet, l'arc-baliste devenu l'arbalète, la fronde, le scorpion, etc.

Mais nous ne croyons pas nécessaire de pousser plus loin cette description.

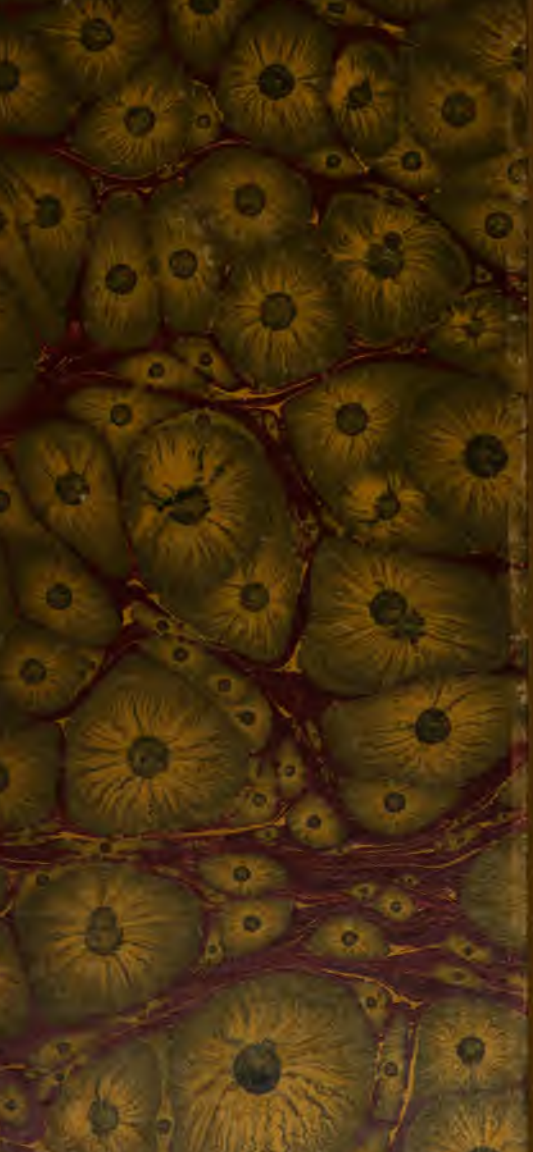
FIN DES NOTES DU TOME SECOND.

Table.

LIVRE TROISIÈME.

	Pages.
I. — Narbonne.	7
II. — Les Lupercales.	27
III. — Conseil des Romains.	47
IV. — Le Siége.	76
V. — Sathaniel.	98

LIVRE QUATRIÈME.

I. — Les deux Pères.	149
II. — L'Adultère.	164
III. — Les Ambitieux.	185
IV. — L'Évêque.	203
V. — Résignation.	229
VI. — Dénouement.	242
VII. — Conclusion.	264

FIN DE LA TABLE.